







VIE POPULAIRE

DE LA GRANDE

SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS

IMPRIMATUR :

Poitiers, 22 mai 1882.

† CHARLES, évêque d'Anthédon,

V. G.

VIE POPULAIRE

DE LA GRANDE

SAINTE THÉRÈSE

DE JÉSUS

PAR

L'ABBÉ MARIE-JOSEPH

PRÊTRE, TIERÇAIRE DE L'ORDRE DU CARMEL.



LIBRAIRIE H. OUDIN, ÉDITEUR

PARIS

POITIERS

51, RUE BONAPARTE, 51,

4, RUE DE L'ÉPERON, 4,

1882



AU LECTEUR

Ecrire une vie populaire de sainte Thérèse de Jésus devrait être l'œuvre d'une main aussi pieuse qu'habile, et il est étonnant qu'on y ait si peu pensé. Rien à la vérité ne saurait remplacer les œuvres magnifiques de la sainte Mère, sa Vie écrite par elle-même ou par Ribera ; mais il n'est pas à la portée de toutes les bourses de se procurer ces livres admirables, et tous ne peuvent pas disposer du temps qu'il faut mettre à les lire. Pourtant, aux approches de son Centenaire, ceux qui ont peu de temps et peu d'argent à dépenser en lectures seraient peut-être heureux de pouvoir mieux connaître celle dont ils rencontrent le nom partout où il est traité de la vie spirituelle et de l'amour divin.

C'est pourquoi on pardonnera sa témérité à celui qui ose essayer de tracer une ébauche pâle, bien incomplète, et cependant inévitablement attrayante, de la grande figure de sainte Thérèse de Jésus, la vierge Séraphique, docteur de la théologie mystique et réformatrice de l'Ordre du Carmel. Puissent ces quelques pages contribuer à la faire connaître et aimer de tous, même des plus petits, et par ce moyen faire grandir l'amour de Dieu dans les âmes!



VIE POPULAIRE

DE LA GRANDE

SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER

THÉRÈSE ENFANT. — SAINTE THÉRÈSE ET LES ENFANTS.

C'était au commencement du seizième siècle, si gros d'événements religieux et politiques. François I^{er} montait sur le trône de France ; Charles-Quint allait ceindre la couronne des Espagnes et le diadème d'empereur romain ; l'Amérique s'ouvrait aux conquêtes de l'Eglise que Luther devait troubler si profondément, quand vint au monde, à Avila, ville de Castille, l'enfant que Dieu destinait à secourir l'Eglise, à illustrer l'Espagne et à protéger la France. Le même jour elle naquit à la vie de la grâce et reçut au baptême le nom de Thérèse. Dans la langue de l'Ecriture sainte, *Thersa* signifie belle par excellence.

Pénétrons dans l'intérieur de la famille chrétienne

où Thérèse va grandir sous l'œil de ses parents. Le père, Alonzo Sanchez de Cépéda, homme de très haute piété, apprend lui-même ses enfants à prier et leur fait partager sa tendre dévotion pour la très sainte Vierge. Aimant beaucoup la lecture, il met entre leurs mains des livres propres à les instruire et à en faire des chrétiens ; détestant tout ce qui est vice ou mensonge, il est à la fois pour eux un père plein d'affection et un excellent guide qui les exerce dans les vertus que la religion et la société auront plus tard le droit d'attendre d'eux.

La jeune mère, dona Béatrix de Ahumada, est un modèle de vertu ; elle joint à une beauté rare une simplicité plus rare encore, et son costume est sévère comme celui des vieillards. Douce comme une jeune fille et grave comme une matrone, elle s'occupe avec soin de sa nombreuse famille et lui donne l'exemple de la piété : encore tout petits, ses enfants prennent de leur mère l'habitude de réciter le rosaire ; l'union et l'amour de Dieu régnaient sous ce toit béni.

Avant Thérèse venaient une sœur et deux frères : Marie de Cépéda, née d'un premier mariage de son père avec dona Catherine del Peso, puis Antoine et Rodrigue. Après cette enfant de bénédiction d'autres frères et sœurs suivaient à des intervalles plus ou moins rapprochés, et tous s'aimaient tendrement. Une certaine aisance régnait dans la maison, mais on n'y connaissait point le luxe. Les appartements étaient ornés d'images pieuses qui faisaient les délices de Thérèse : une qui se trouvait dans sa chambre, et qu'elle préférait entre toutes, représentait le Sauveur demandant à boire à la Samaritaine et lui offrant l'eau de la vie éternelle. En lisant la réponse de cette femme à Jésus : « Seigneur, donnez-moi de cette eau », l'enfant sentait déjà s'allumer dans son cœur cette soif d'amour que Dieu devait satisfaire plus tard dans

une si large mesure. Elle-même nous raconte ses impressions à ce sujet :

« Etant fort peu habile à me représenter les objets, j'aimais extrêmement les images. Oh ! malheureux ceux qui, par leur faute, se privent du secours qu'ils en pourraient tirer. Il paraît qu'ils n'aiment guère Notre-Seigneur, car s'ils l'aimaient, ils se réjouiraient de voir son image comme on est heureux de contempler le portrait des personnes que l'on chérit. »

Les belles qualités de Thérèse se développant dans cette atmosphère toute de foi, ses pensées et ses affections se tournèrent comme d'elles-mêmes vers Dieu. Toute la famille, même les domestiques, avaient pour elle un amour de prédilection ; elle exerçait déjà autour d'elle quelque chose de l'influence que les natures supérieures prennent sur ceux qui les entourent. Mais son compagnon le plus dévoué, son ami inséparable, était son frère Rodrigue, plus âgé seulement de quatre ans. Ensemble ils priaient et lisaient la vie des saints avec un incroyable plaisir. La petite fille remarquait le grand avantage que Dieu avait fait aux martyrs en leur donnant immédiatement le ciel pour quelques instants de souffrance, et elle enviait leur sort. Son cœur s'enflammait déjà du désir de voir Dieu, et son frère, en l'entendant parler avec tant de feu, partageait son sentiment, si bien que, sur la proposition qu'en fit Thérèse, ils résolurent d'aller tous deux chez les Maures, ces ennemis de Jésus-Christ, pour leur parler de l'Évangile et gagner par ce moyen la palme du martyre.

Ils tinrent leur dessein secret et l'exécutèrent. Les anges durent sourire d'admiration et d'envie en voyant ces deux enfants, âgés l'une de six ans et l'autre de dix, quitter à la dérobée la maison paternelle, munis de quelques provisions, mais comptant vivre d'aumônes avant de pouvoir verser leur sang. Ils

sortirent de la ville et, traversant le pont jeté sur l'Adaja, se dirigèrent vers le midi. Leur mère, s'apercevant de leur absence, les rechercha en vain ; son angoisse était affreuse quand les fugitifs, qui se croyaient déjà à l'abri de toute poursuite, rencontrèrent un de leurs oncles qui les interrogea et les ramena au logis. Malgré sa joie de les revoir, dona Béatrix leur fit de vifs reproches. Rodrigue, personnellement accusé en sa qualité d'aîné, se disculpa de son mieux en disant : « C'est la petite, la Nina, qui m'a poussé à entreprendre ce voyage ». Dans la suite, Rodrigue fut un fervent chrétien et un vaillant homme de guerre ; il mourut en Amérique en combattant dans les troupes du roi.

Ne pouvant suivre les martyrs, le frère et la sœur voulurent imiter du moins les saints ermites ; ils se bâtissaient de petites retraites au fond du jardin et s'y retiraient à l'écart pour prier. Continuant à lire la vie des saints, ils se pénétraient de la vérité saisissante d'un bonheur et d'un malheur sans fin, et ne pouvaient se lasser de répéter : Pour toujours ! pour toujours ! La future réformatrice du Carmel, s'entourant des enfants de son âge, essayait de reproduire en leur compagnie les exercices de la vie religieuse ; faire l'aumône était une de ses meilleures joies. Elle vécut ainsi jusqu'à l'âge de douze ans où elle perdit sa mère. Dans son extrême douleur, Thérèse, se jetant aux pieds d'une statue de Marie, la supplia de remplacer désormais pour elle la tendre mère qu'elle venait de perdre. Celle qu'on n'invoque jamais en vain reçut alors dans son cœur maternel sa fille de prédilection qui devait être un jour, après elle, la mère de son Ordre du Mont-Carmel.

Cette aimable sainte est assurément un des modèles les plus parfaits et les plus attrayants qui puissent être offerts aux enfants dans les familles chrétiennes.

Sa fuite de la maison paternelle ne fut point une désobéissance, mais un acte d'amour divin qui élevait son enfance jusqu'à l'héroïsme qui couronne la carrière des autres saints. Il est à considérer que presque tous les hommes dont la mission fut grande sur la terre aux yeux de Dieu reçurent d'abord de lui des parents selon son cœur. Sans rappeler ici tous les grands personnages de l'Ancien Testament, il suffit de citer nos saints les plus populaires, dont l'éducation fut toute chrétienne : saint Augustin, sainte Geneviève, saint Louis, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, sainte Chantal et saint Benoît Labre. Saint Augustin, qui devint un grand pécheur avant d'être un grand saint, nous dit qu'au milieu de ses égarements, alors qu'il cherchait le plaisir et ne s'appliquait qu'à l'étude de l'éloquence profane, il sentait son ardeur se refroidir en lisant Cicéron, parce qu'il n'y trouvait nulle part le nom de Jésus-Christ ; car, ajoute-t-il, « par votre miséricorde, Seigneur, ce nom de mon Sauveur votre fils était entré dans mon cœur dès ses plus tendres années ; je l'avais sucé en quelque sorte avec le lait de ma mère ». C'est ainsi que les premières semences jetées dans une âme y poussent de si profondes racines qu'on ne les en arrache presque jamais. Si Thérèse devint la grande sainte que l'Église honore, c'est que l'éducation du foyer paternel l'y avait en partie préparée, les exemples de ses parents, la prière, les lectures pieuses et les saintes images excitèrent en son cœur cet amour de Dieu qui ne fit que croître jusqu'à sa mort.

Sainte Thérèse est pour les enfants qu'on lui recommande une amie véritable et une protectrice puissante ; nous ne pouvons résister au désir d'en donner ici quelques preuves. Celle que tous ses contemporains appelaient la sainte Mère, aimait beaucoup les enfants, qui, de leur côté, se sentaient attirés vers elle. On

vit les enfants d'une ville venir à sa rencontre et l'honorer à leur manière en lui faisant cortège et en marchant devant elle tête nue et en procession.

Lorsque la sainte bâtit le premier monastère de la Réforme, Saint-Joseph d'Avila, sa sœur Jeanne qui avait épousé Jean de Ovalle avait un petit garçon âgé tout au plus de cinq ans nommé Gonzalve. Les deux époux aidaient généreusement de leurs deniers à la construction de l'édifice, quand une muraille s'éroula soudain, renversant sans vie le fils de Jeanne. Le père plein de foi le porta à la sainte qui prit l'enfant sur ses genoux; baissant son voile et approchant son visage de celui de son neveu, elle demanda à Dieu, dans une ardente prière, d'épargner une si grande douleur à ceux qui n'hésitaient point à se dévouer pour lui. Bientôt l'enfant fit un mouvement, puis il embrassa tendrement sa tante; il se mit à courir dans l'appartement, revenant à plusieurs reprises se jeter dans ses bras et la caressant comme pour la remercier de lui avoir rendu la vie. Devenu grand, il lui disait : « Petite sœur de ma mère, je vous aimerai bien si vous voulez demander à Dieu pour moi la grâce de ne le jamais offenser. Vous êtes obligée en justice de m'obtenir le bonheur d'aller au ciel, car sans vous j'y serais depuis longtemps ». Il mourut en effet comme un saint.

A Salamanque, Thérèse était descendue chez le comte de Monterey dont la fille était à l'extrémité. Sur la prière que lui en firent les parents, la sainte Mère demanda à Dieu la guérison de l'enfant, qui se rétablit aussitôt.

Elle avait une nièce du nom de Thérèse, ange de candeur et d'innocence, qu'elle appelait Thérésita, à qui elle témoigna la tendresse d'une mère, cultivant son âme avec des soins infinis. Pendant une absence que dut faire la sainte, l'enfant paraissant craindre

que l'éloignement ne lui fit perdre quelque chose de l'affection que sa tante avait pour elle, celle-ci écrivait à son frère Laurent : « Dites à ma chère Thérèse qu'elle ne craigne point que j'aime personne autant qu'elle ». Les mères lui présentaient leurs enfants à bénir : « Oh ! ma mère », disait un petit garçon, « comme les mains de cette sainte sentent bon » !

Mais le crédit des amis de Dieu est plus grand et leur amour pour nous plus profond lorsqu'ils sont en possession de la gloire. Plusieurs années après la mort de la sainte, en 1614, Augustin-Joseph de Alva mourut quinze jours après son baptême. La nourrice, voyant l'enfant malade, n'avait pas osé le faire savoir à la mère qui survint au moment où son fils venait d'expirer. Après s'être assurée de la triste vérité, se souvenant des bienfaits qu'elle avait déjà reçus de sainte Thérèse, elle se mit à s'écrier et à redire avec le plus grand sentiment de confiance : Sainte Mère, priez la bienheureuse Vierge Marie et son fils Jésus qu'ils me rendent mon enfant. Les voisins, accourus au bruit, essaient d'abord de lui donner quelque espoir, mais eux-mêmes sont obligés d'avouer que la mort a fait son œuvre. Alors cette femme animée de la foi la plus ardente et comme poussée par un mouvement d'en haut : « Oui ! regardez-le bien, dit-elle, assurez-vous tous qu'il est mort afin de pouvoir proclamer plus hautement la puissance de Dieu ». Et, prenant une image de la sainte, elle la posa sur la tête de son fils. Aussitôt l'enfant se leva plein de vie et de santé et prit le sein de sa nourrice. Quelques jours après, ceux qui savaient le miracle engagèrent les parents à porter leur fils aux fêtes solennelles qu'on devait célébrer en l'honneur de la bienheureuse Thérèse, afin que sa vue excitât davantage la dévotion des fidèles. Ceux-ci n'y consentirent pas tout d'abord ; mais la sainte sut bien les contraindre à changer

d'avis. A peine leur résolution était-elle prise que l'enfant refusa absolument de prendre aucune nourriture jusqu'à ce que le père et la mère se fussent engagés à le porter, non seulement cette année, mais encore tous les ans, aux fêtes de la séraphique Vierge. Après une enquête faite selon les règles canoniques, Mgr Ferdinand Azevedo, évêque de Burgos, déclara solennellement la vérité de cette résurrection.

Deux ans après, en 1616, à Gueneja, près Cadix, Isabelle de Belver, âgée de quatre ans, mourut d'une fièvre maligne ; son corps était défiguré par la mort à ce point que la mère elle-même n'osait en approcher. Les amis et les voisins venant pour consoler les parents, le père de l'enfant, après avoir donné les premiers instants à sa grande douleur, se sentit animé d'une foi plus grande encore. Sa pensée se porta immédiatement vers la bienheureuse Mère Thérèse de Jésus, qu'il se mit à invoquer avec une ferveur telle, qu'elle ne laissait dans son âme aucun doute sur le résultat de sa prière. Sa confiance croissant toujours, il posa sur le cœur de sa fille une image de la Bienheureuse, et continua à prier.

S'étant écarté, ainsi que la mère, des restes de leur fille, tous deux entendirent comme un frémissement de la sainte image, semblable au bruit que l'on fait en frappant un papier avec les doigts. Ils accoururent et virent leur enfant souriante, plus belle qu'ils ne l'avaient jamais vue et demandant à manger. Puis, s'étant levée, la petite Isabelle sortit et se mit à jouer avec ses compagnes. Un procès juridique eut lieu sur cette résurrection que Nicolas de Carriazo, évêque de Cadix, déclara être évidente et due à l'intercession de la sainte Mère. L'image qui en avait été l'instrument fut précieusement conservée par un religieux carme, le P. Alphonse de Saint-Joseph.

Un enfant de quatre ans, nommé François, fils

d'une pauvre femme voisine du monastère de l'Incarnation d'Avila, né avec une difformité incurable, ne pouvait se tenir debout ni se soulever de terre. Sur la recommandation que lui en fit une carmélite, la mère le porta neuf jours de suite à la cellule de la Sainte, après quoi l'enfant marcha et courut, publiant qu'il devait sa guérison à la Mère Thérèse de Jésus.

Antoine de Villaroël, âgé de cinq ans, à Médinadel-Campo, atteint d'une fièvre pernicieuse, était abandonné des médecins. Sa mère ayant demandé au Carmel voisin une relique de la Mère Thérèse, on lui donna un linge blanc ayant quelques taches de l'huile ou liqueur qui découlait du saint corps. Ce linge étant appliqué sur le front du malade, il revint à lui et se trouva gai et dispos ; la fièvre avait entièrement disparu, à la grande admiration des médecins qui virent dans cette guérison un miracle éclatant.

En 1811, à Madrid, Grégoria Alvarez de la Campa, âgée de quatre ans, par l'imprudence d'une domestique tomba et devint infirme. Elle avait les genoux retirés en arrière et les médecins ne firent qu'aggraver le mal ; l'enfant rampa d'abord sur les mains, puis ne put se mouvoir. Les parents promirent de faire dire une messe à sainte Thérèse, et le père, étant allé à l'église voisine, pria le P. Monedero d'offrir le saint sacrifice à cette intention. En rentrant, il dit à sa femme : « Je viens de faire dire une messe pour accomplir notre vœu ». Comme ils parlaient ensemble dans l'appartement où se trouvait l'enfant, celle-ci, se levant tout à coup du coin où elle était assise, se mit à courir en disant : « Père, père, vois donc comme je cours par toute la chambre ». Dans leur reconnaissance, les parents fondèrent une neuvaine annuelle pour être célébrée solennellement et prêchée par des docteurs en théologie ou par les chanoines de la cathédrale.

Mais ces faits suffiront pour exciter les mères chrétiennes à recommander leurs enfants à sainte Thérèse, qui gardera leur innocence et les rapprochera du cœur de Dieu. En Espagne, la sainte Mère, à qui l'Université de Salamanque a décerné le titre de docteur, est la patronne des écoles. Quelques-unes en France sont placées sous sa protection, les enfants l'invoquent et chantent des cantiques en son honneur (1).

Il est très avantageux de donner le scapulaire de Notre-Dame du Carmel aux petits enfants. Plusieurs miracles tout récents attestent que ce vêtement de Marie leur est une sauvegarde contre toute sorte de périls.

CHAPITRE DEUXIÈME

THÉRÈSE JEUNE FILLE.

Le lis le plus gracieux et le plus pur n'est qu'une image imparfaite de la jeune fille qui aime Dieu. Les yeux de l'Epoux divin qui prend avec délices son repos dans les âmes innocentes s'étaient arrêtés avec complaisance sur Thérèse à cause des excellentes dispositions de son cœur. De son côté, l'antique serpent, comprenant tout le bien qu'elle pouvait faire, essaya de surprendre cette ravissante colombe ; il lui tendit les pièges qui en perdirent tant d'autres par l'appât

(1) Voir à la fin du volume.

des lectures frivoles et des compagnies dangereuses. Quoiqu'elle n'eût que douze ans, la mort de sa mère changeait les conditions de sa vie, en même temps que son intelligence et ses qualités précoces en firent de bonne heure une jeune fille.

Sa mère, ornée de si grandes vertus, avait cependant une faiblesse : d'une santé languissante, elle cherchait à se distraire en lisant des livres de chevalerie. Très noble épanouissement du sentiment chrétien, la chevalerie faisait de chaque homme de guerre le protecteur du faible et le vengeur de l'innocence. En devenant souveraine des créatures par sa dignité de mère de Dieu, Marie avait rendu à la femme sa grandeur première : l'homme chrétien inclinait sa force et son indépendance devant les douces vertus et la chaste dignité de sa compagne ; il adoucissait auprès d'elle ce que la guerre et l'exercice du commandement donnaient à ses mœurs de trop rude et à son caractère de trop impérieux. Saint-Louis faisant graver sur son anneau : « Dieu, la France et Marguerite », disait : « hors cet anel point d'amour ». Cette devise était celle de la chevalerie. Le chevalier s'engageait à servir la cause de Dieu, de la patrie et des faibles. Les croisades furent entreprises pour l'honneur du Saint-Sépulcre ; on vit des chevaliers combattre en champ clos contre les infidèles pour l'honneur de la Vierge Marie dont ils portaient les couleurs ; la veuve et l'orphelin opprimés trouvaient toujours quelqu'un pour les défendre : de là l'engouement pour les livres de chevalerie où des romanciers trop mondains conduisaient leurs héros à travers toutes sortes d'aventures ; et il est probable que Michel Cervantès écrivant don Quichotte visait moins la chevalerie que les écarts de ces romans ridicules. Toujours est-il qu'ils étaient faits pour éveiller dans une âme de jeune fille des sentiments de vanité et le désir de plaire. Pendant

que dona Béatrix les lisait sans y attacher d'importance, son mari, plus prévoyant, ne voulait pas les voir entre les mains des enfants qui les dévoreraient en cachette. On dit même que Thérèse et son frère Rodrigue composèrent un livre de ce genre, à eux deux, en quelques mois.

Parmi les personnes qui fréquentaient la famille de Cépéda, il y avait une jeune parente un peu plus âgée que Thérèse, imbue des goûts et des maximes du monde, aimant ce qui brille, estimant les plaisirs de la vie et recherchant les hommages. Sans être absolument pervertie, cette pauvre âme dissipée était du nombre de ces chrétiens que saint Paul appelle en gémissant des ennemis de la croix de Jésus-Christ, parce qu'ils refusent de la porter. Sa conversation attrayante et son enjouement lui attachèrent la fille de Cépéda ; celle-ci rechercha volontiers sa compagnie et prit quelque chose de ses goûts, essayant de se parer et prenant un soin excessif de ses mains et de sa chevelure. Elle commençait à s'apercevoir des dons naturels que Notre-Seigneur lui avait accordés et qu'on lui disait être en grand nombre. En vain son père et sa sœur aînée essayaient-ils de la faire rompre avec cette amie qui l'entraînait, elle était ingénieuse à trouver les moyens de se rapprocher de sa parente, à qui les liens de la famille donnaient nécessairement libre entrée dans la maison.

Cependant, au milieu de ces frivolités qui auraient pu devenir plus dangereuses encore, non seulement la jeune fille conservait son cœur pur, mais elle avait la plus grande horreur du péché ; et s'il lui arrivait de commettre une faute vénielle, elle allait se confesser. Son âme noble avait un si haut sentiment de son honneur que pour rien au monde elle n'eût consenti à y laisser porter la moindre atteinte. Du reste, la solidité de son jugement et le sérieux de son caractère

venant se joindre à la grâce lui faisaient déjà sentir le vide de cette vie dissipée qui ne dura que quelques mois : car, vraiment inquiet pour cette enfant bien-aimée, son père prit occasion du mariage de sa sœur Marie pour mettre Thérèse pensionnaire au couvent des Augustines d'Avila.

La sainte, parlant dans la suite de ses péchés, s'accusera d'avoir mérité l'enfer ; mais, nous dit le pape Urbain VIII, il ne faut pas prendre à la lettre cette exagération de son humilité, jamais elle ne perdit l'innocence baptismale. Elle-même nous apprend que, malgré ses ingratitude, elle n'alla jamais jusqu'à commettre une faute mortelle, et le témoignage de ses confesseurs est formel sur ce point. Les saints, qui voient leurs fautes dans le très pur miroir de la sainteté divine, se jugent les plus grands pécheurs du monde : leur union étroite avec Dieu leur fait concevoir de très bas sentiments d'eux-mêmes, et ils puisent cette confusion admirable à la source de toute vérité. Tandis que, par une erreur détestable qui prouve l'aveuglement de leur cœur, les plus grands pécheurs trouvent une excuse qui atténue leurs crimes, les saints nous apprennent par leur aveu comment nous devons juger les moindres fautes, tout ce qui contriste Dieu et nous éloigne de lui ne pouvant être un mal léger.

Thérèse avait seize ans quand elle entra chez les religieuses Augustines. Dès les premiers jours, le charme qui l'avait attirée un instant vers les joies mondaines fut rompu. Malgré les lettres qu'elle recevait du dehors et les pensées que le démon savait lui suggérer, les exemples dont elle était entourée, une vie de prière et de travail lui rendirent sa ferveur première et firent revivre ses habitudes d'autrefois. Très attentive à écouter les conseils et à suivre les leçons de Marie Briceno, sa maîtresse, elle faisait de

rapides progrès. Surtout Dieu parlait à son cœur, son désir de se consacrer à lui était revenu, et elle suppliait les religieuses de prier pour elle.

L'année suivante, une maladie grave l'obligea de quitter le couvent ; dès qu'elle fut convalescente, son père l'envoya demeurer à la campagne, chez un de ses oncles. Pierre Sanchez de Cépéda, qui était veuf, ne s'occupait que de bonnes œuvres et de son salut. Il excita sa nièce à faire des lectures pieuses, et Thérèse, qui s'y prêtait d'abord par complaisance, s'y pénétra de cette grande vérité que tout ce qui passe n'est rien. De plus en plus portée à choisir la vie religieuse, elle avait pourtant de la peine à s'y résoudre, la vie du monastère lui paraissait trop triste ; mais, à force de peser le pour et le contre, elle finit par se dire qu'après tout on ne souffrait pas plus au monastère qu'en purgatoire et, qu'ayant mérité l'enfer, elle pouvait bien passer en purgatoire le reste de ses jours. Ayant lu dans ces dispositions les lettres de saint Jérôme, elle n'hésita plus, sa résolution fut irrévocablement prise.

Son père, apprenant ce dessein, n'y voulut pas consentir ; des nombreux enfants qui formaient sa couronne, Thérèse était le plus riche joyau, et il ne lui semblait pas possible de s'en séparer. De son côté, la jeune fille, qui avait vu le monde d'assez près pour en connaître les dangers et en mépriser les joies, ne voulait point se départir de son choix. Il y avait à Avila un couvent de Carmélites sous le vocable de l'Incarnation, dans lequel une de ses amies, Jeanne Suarez, avait fait profession. Thérèse, que le Carmel attirait, prit pour confident Antoine, l'aîné de ses frères, et lui persuada non seulement de l'aider à exécuter son projet, mais en plus d'embrasser comme elle la vie religieuse. L'enfant qui entraînait son frère Rodrigue au martyre ouvrait maintenant le chemin de la vie

parfaite à son autre aîné, préludant ainsi à toutes les conquêtes qu'elle devait faire à Jésus-Christ. Alors âgée de dix-huit ans, plus que jamais elle sentait toute la tendresse qu'elle portait à chacun des siens ; la pensée de les quitter et d'affliger son père bien-aimé lui causait une angoisse inexprimable. Au jour fixé, le 2 novembre 1533, accompagnée de son frère Antoine, elle quitta secrètement la maison. « J'éprouvai, dit-elle, toutes les douleurs de l'agonie, car je ne crois pas que la dernière heure puisse réserver des douleurs plus cruelles ; il me semblait que tous mes os se détachaient les uns des autres. » L'âme si aimante de Thérèse ne pouvait faire ce sacrifice qu'à Dieu seul. Une fois entrée au couvent, son Père céleste voulut la récompenser de sa générosité en l'inondant de la joie la plus pure, et ce sentiment persévéra pendant tout son noviciat, quoique sa santé lui donnât à souffrir. Une prophétie qui avait cours au monastère de l'Incarnation disait qu'une grande sainte y vivrait et qu'elle s'appellerait Thérèse. La jeune novice, toujours d'humeur gaie et gracieuse, demandait à une autre sœur qui portait le même nom laquelle d'elles deux devait être la sainte dont il était parlé. Mais lorsqu'elle dut faire sa profession, elle endura pendant quelque temps dans son cœur toutes sortes de combats et de répugnances qu'elle surmonta courageusement, et qui firent encore place aux douceurs des consolations divines.

C'était en 1534, la nouvelle Carmélite fut très gravement atteinte d'une maladie de cœur dont elle se ressentit toute sa vie. Les Carmélites n'étant pas cloîtrées avant la réforme de l'Ordre, son père la fit sortir et l'envoya dans un bourg où demeurait sa sœur Marie, pour qu'elle pût y recevoir les soins que demandait son état. Sa sœur et son mari don Barrientos la logèrent ainsi que son amie Jeanne Suarez qui

l'accompagnait, et se montrèrent très dévoués pour elle. Elle endurait toutes les souffrances avec une douceur angélique; ne pouvant faire autre chose, elle s'exerçait à l'oraison, et Dieu lui accordait déjà de grandes faveurs. Mais le traitement qu'on lui faisait subir aggravant son mal, condamnée par plusieurs médecins, elle dut revenir à Avila dans la maison de son père.

Le jour de l'Assomption on la crut morte. Tous les apprêts étaient faits pour la sépulture, et la fosse creusée dans le cimetière des religieuses; mais son père refusa de la laisser enlever, disant que sa fille n'en était pas encore là. Elle fut quatre jours en cet état. Pendant qu'on la veillait, le feu ayant pris aux matelas et aux draps de son lit, elle faillit être brûlée. Le quatrième jour elle ouvrit les yeux, regrettant qu'on l'eût éveillée alors qu'elle était si heureuse, disait-elle. Après lui avoir montré l'enfer et ses tourments, Dieu lui avait découvert quelque chose du paradis; elle savait qu'elle mourrait saintement, et qu'après sa mort on la couvrirait d'un drap tissu d'or. Plus tard, lorsqu'il était question de ces paroles prononcées au réveil de sa léthargie, elle en riait, les attribuant au délire de la maladie, mais elles ne s'en réalisèrent pas moins.

Au milieu des douleurs les plus intenses et les plus variées, Thérèse conservait une patience admirable; pendant trois ans elle endura ce martyre et demeura huit mois paralysée de tous ses membres, disant comme Job : « Si nous recevons les biens de la main du Seigneur, pourquoi refuserions-nous les maux » ? Sur ses instances pressantes, on l'avait transportée au monastère de l'Incarnation : les lectures pieuses, l'oraison et la fréquentation des sacrements étaient ses seules joies; elle se reprochait amèrement la moindre faute envers Celui qui dans l'oraison lui découvrait les tré-

sors de son amour. Enfin, en 1539, ayant demandé sa guérison à saint Joseph qu'elle priait assidûment, et dont elle cherchait à répandre le culte par tous les moyens, Thérèse revint à la santé et put reprendre les exercices de la communauté. Elle avait alors vingt-quatre ans.

Nous verrons comment le démon essaya de la détourner du chemin de la sainteté ; mais quelques-unes des imperfections qu'elle se reprochait alors trouveront ici leur place. Ne sachant pas suffisamment les rubriques du bréviaire, le chant et les cérémonies du chœur, et voyant de simples novices s'en acquitter parfaitement, elle n'osait montrer son ignorance en leur demandant conseil. S'il lui arrivait de mal chanter, elle en était fâchée à cause des personnes qui avaient pu le remarquer. Pour s'exercer à l'humilité, elle pliait en secret les manteaux des sœurs à la sortie du chœur, trouvant en cela servir les anges qui venaient de chanter les louanges de Dieu ; pourtant elle s'accuse d'avoir rougi en se voyant découverte, craignant qu'on ne vînt à rire de sa simplicité. « Toutes les sœurs, excepté moi, dit-elle, faisaient des progrès dans la vertu... Mais le Seigneur m'ayant ouvert les yeux, je changeai de conduite ; je ne perdis par là ni honneur ni crédit, et je chantai beaucoup mieux qu'auparavant. »

En parcourant les différentes phases de la jeunesse de notre sainte, plus d'une jeune fille remarquera qu'elle aussi se sentit attirée par le monde, mais qu'en somme elle le jugea tel qu'il est, dangereux et trompeur. Quelle que puisse être leur vocation, les jeunes personnes qui l'invoqueront sont sûres d'éprouver les effets de sa protection. Quoique ayant embrassé la vie parfaite, Thérèse servit de mère à plus d'une jeune fille : sa sœur Jeanne, ses nièces Marie de Ocampo, Eléonore de Cépéda, Thérésita et plusieurs autres

furent en grande partie élevées par ses soins. Elle les dirigeait toutes avec amour, mais chacune selon ses aptitudes. Si elle aida Marie de Ocampo et Eléonore de Cépéda à se faire carmélites, elle jugea que sa sœur Jeanne, celle dont elle ressuscita le fils, était faite pour la vie ordinaire, et se montra inflexible pour renvoyer à ses parents une autre de ses nièces qu'on voulait faire entrer en religion. Par contre elle disait à Béatrix, fille de sa sœur Jeanne, qui aimait beaucoup le monde et la toilette : « Vous avez beau faire, Béatrix, vous serez carmélite déchaussée ». La jeune fille riait de ces paroles de sa tante, mais l'événement justifia sa prédiction.

Marie de Ocampo, parfaitement douée des qualités de l'esprit et du cœur et de toutes les grâces naturelles, cherchait à rehausser ces avantages extérieurs en se parant avec soin. Elle avait dix-sept ans et vivait comme pensionnaire au monastère de l'Incarnation. Un jour qu'elle était dans la cellule de sa tante en compagnie de ses autres parentes, on parlait de la difficulté de servir Dieu avec tout le recueillement désirable dans ce monastère qui comptait jusqu'à cent quarante religieuses. Soudain Marie, prenant la parole, leur dit : « Eh ! bien, nous toutes ici réunies, allons ailleurs mener une vie plus retirée et plus austère, comme les franciscaines déchaussées. Si vous vous en sentez le courage, j'offre mille ducats pour fonder un monastère ». Thérèse, qui songeait à la réforme du Carmel, admira silencieusement cette réponse. Jésus-Christ apparut à la jeune fille pour la remercier, et à partir de ce jour, Marie de Ocampo renonça au monde. Carmélite de la Réforme, elle fut prieure à Valladolid ; elle aurait volontiers accompagné les religieuses qui vinrent fonder en France, en 1604, si son âge trop avancé le lui eût permis.

Sa sœur Eléonore se fit aussi carmélite et mourut

du vivant de la sainte, qui l'aimait beaucoup à cause de ses grandes vertus. Avant qu'elle ne rendit le dernier soupir, Dieu fit connaître à sa tante que cette fille bien-aimée du Seigneur ne passerait pas par les flammes du purgatoire. En effet, après sa mort, le visage d'Eléonore resplendit d'une beauté céleste, reflet de la gloire dont jouissait son âme, et la sainte Mère vit les anges aidant les religieuses à porter cette précieuse dépouille pour montrer combien Dieu honore les corps où ont demeuré des âmes justes.

Un mot encore sur une jeune fille dont la sainte devait faire sa meilleure amie, lui accordant avec les témoignages d'une véritable tendresse la faveur de la plus parfaite intimité, et exigeant très aimablement d'elle qu'elle la payât d'un juste retour. Etant allée par ordre de ses supérieures passer quelque temps chez Louise de la Cerda, une des plus grandes dames du royaume, Thérèse y répandit la bonne odeur de Jésus-Christ. Cette dame, qui venait de perdre son mari, espérait que la présence et la conversation de la sainte Mère apaiseraient sa vive douleur. Parmi plusieurs demoiselles qui vivaient dans la maison se trouvait une jeune fille de treize ans, Marie de Salazar, laquelle voyant la piété des Carmélites et l'allégresse qui éclatait dans toute leur personne, conçut une sainte envie de les imiter. Quoiqu'elle tint son désir secret, la sainte avait pénétré cette jeune âme. Donnant des conseils à chacune et leur recommandant de vivre saintement, elle disait aux autres jeunes filles qu'elles pouvaient raisonnablement se parer si leurs parents le désiraient ; mais, quant à Marie de Salazar, elle ne lui permettait aucune recherche dans ses habits ni aucun ornement, parce qu'elle la jugeait destinée à être l'épouse de Jésus-Christ. Prieure du monastère de Séville, puis fondatrice de celui de Lis-

bonne sous le nom de Marie de Saint-Joseph, Marie de Salazar eut beaucoup à souffrir pour la cause de la Réforme de l'Ordre. Il nous reste une soixantaine des lettres que la séraphique Thérèse écrit à celle qu'elle appelait la petite sainte, et à qui elle confiait ses secrets les plus importants. C'est à la prieure de Séville que l'abbé de Brétigny s'ouvrit de son dessein d'introduire en France les religieuses du Carmel réformé. : elle fut même désignée pour faire partie de la future fondation ; et pour être mieux à même de remplir sa mission, elle avait appris notre langue et se disait déjà toute française. Mais la mort empêcha l'accomplissement de ses désirs.

Comme tous les fondateurs d'Ordre, sainte Thérèse fit école de sainteté. On compte jusqu'à vingt de ses premières compagnes qui ne dépareraient pas la vie des saints. Rien n'est touchant comme la biographie de cet essaim de Vierges faisant cortège à leur Mère. Elle-même disait en parlant de ses filles : « Une misérable comme moi vivait au milieu de ces anges, la manière intime dont je les ai connues ne me permet pas de leur donner un autre nom ». Elle avait dans le monde des filles spirituelles à qui elle écrivait au besoin. Combien il est à désirer qu'aujourd'hui encore beaucoup se fassent ses disciples et s'inspirent de son esprit en lisant ses œuvres ! Autrefois l'éducation et l'instruction qu'elles recevaient aux écoles des monastères formaient aux jeunes filles l'esprit et le cœur. Elles en sortaient avec un caractère ferme, une conscience droite et éclairée, capables de lire un livre sérieux et d'en profiter, agissant par principes de foi et ayant cette piété vraie qui ne cherche pas les consolations sensibles et les émotions passagères, mais qui vise à l'accomplissement courageux du devoir et qui apprécie la valeur du sacrifice, aimant Dieu de la façon dont il veut être aimé. De nos jours, disons-le sans

aigreur comme sans faiblesse, les meilleures maisons d'éducation, subissant à regret le programme qui leur est imposé par la mode, ne peuvent donner au même degré les mêmes résultats. On accorde aux arts d'agrément et aux études de fantaisie plus de temps que n'en prennent l'histoire religieuse, le dogme et les beautés liturgiques de l'Eglise, et l'instruction perd en solidité et en profondeur ce qu'elle semble gagner en surface.

Mais, mieux que personne, la sainte Mère saura persuader à tous que le bonheur de cette vie consiste moins dans les avantages d'une belle position selon le monde, que dans la connaissance exacte et dans la pratique fidèle de ce qu'un Dieu de bonté demande de nous.

CHAPITRE TROISIÈME

SAINTE THÉRÈSE ET LES PERSONNES DU MONDE.

On fait suivre un agneau avec un peu d'herbe tendre, on attire un enfant avec un gâteau et des fruits ; pour gagner l'homme à Dieu, il faut un appât spécialement préparé, réunissant aux dons de la grâce les dons de la nature. Celui qui forma notre cœur le sait bien : en nous faisant le don inestimable de son Fils unique, il a voulu nous présenter en lui le plus beau et le plus doux des enfants des hommes ; et Jésus, nous léguant son seul trésor qui était sa Mère, eut soin qu'elle dépassât ce qu'on peut imaginer de plus pur, de

plus suave et de plus tendre. Or, le Saint-Esprit, qui habite en Jésus-Christ dans toute sa plénitude et qui a comblé de tous ses dons la Vierge Marie son épouse, a produit d'autres chefs-d'œuvre admirables dans la personne des saints, qui sont plus à notre mesure parce qu'ils ont connu le péché avant de reproduire le type parfait de Jésus-Christ. Quelques-uns, lui ressemblant d'une manière plus frappante, s'emparent de nos cœurs avec une force plus irrésistible, et dans ce nombre vient au premier rang sainte Thérèse de Jésus.

Dieu mit dans cette élue de sa grâce toutes les qualités naturelles capables de charmer les plus difficiles. Naissance illustre, extérieur avantageux, esprit supérieur, courage allant jusqu'à l'héroïsme ; générosité, affabilité, noblesse et fidélité dans les affections ; rien de ce que le monde estime être la perfection ne manquait à celle dont le Maître des cœurs voulait se servir pour en attirer un grand nombre dans les filets de son amour. Mais ces qualités dont le monde se serait déclaré satisfait ne suffisaient pas pour Dieu. Les hommes les plus superficiels, appréciant volontiers les vertus qui savent leur être sympathiques, eussent même permis à cette fleur exquise de briller de quelque éclat surnaturel ; Dieu, lui, veut que Thérèse soit une sainte et une grande sainte, et, si elle y consent, d'une plante assez fragile qu'elle est encore il fera un puissant arbre du jardin de son Eglise, qui réjouira les âmes du parfum de ses fleurs et les nourrira de ses fruits, et cela pendant des siècles, parce qu'il sera greffé sur Jésus-Christ et arrosé par les eaux vives du Saint-Esprit. Loin que personne puisse perdre à cette transformation magnifique, Dieu y trouvera sa gloire, Thérèse le souverain bien, et le monde des grâces abondantes pour connaître et atteindre la source du vrai bonheur.

Au chapitre précédent, nous avons laissé la pieuse et vaillante carmélite au monastère de l'Incarnation, au moment où, guérie de sa longue maladie par l'intercession de saint Joseph, elle se reprenait à suivre les exercices communs. Sachant tout ce qu'il doit craindre des âmes d'élite qui se donnent à Dieu sans réserve, le démon, vaincu une première fois par la jeune fille au début de la vie, essaya de triompher de la religieuse s'appêtant à courir dans la voie de la perfection. Il n'est pas inutile de rappeler au lecteur qu'avant la réforme de leur Ordre, les Carmélites n'étaient pas cloîtrées et avaient des rapports plus fréquents avec les personnes du monde. La régularité et la piété bien connues de la Mère Thérèse inclinaient ses supérieures à lui accorder une liberté aussi grande que possible, en sorte que ses relations extérieures en croissaient d'autant plus. Elle recevait la visite d'un grand nombre de personnes, et beaucoup s'attachaient à elle à cause du charme de sa conversation, de l'amabilité de son caractère et de l'affection vraie qu'elle leur témoignait. A la vérité, il s'en fallait que cette affection eût un caractère mondain ; ses entretiens, comme elle le dit dans le récit de sa vie, ne roulaient que sur Dieu, et elle ne disait jamais de mal de personne, mais elle persuadait à ceux qui venaient la voir de faire oraison, leur prêtait des livres et les faisait avancer dans la vertu. Elle excitait beaucoup son père, qui y était très fidèle, à cet exercice de l'oraison sans lequel il n'est pas possible de vivre saintement. Et pourtant dans ces rapports fréquents qui pouvaient faire du bien aux autres, Thérèse n'était pas irrépréhensible, parce qu'il en résultait pour son âme vouée au recueillement et à la solitude une certaine dissipation que sa conscience lui reprochait ; aussi parce que, dans la droiture de son cœur, elle tenait à rendre aux autres les sentiments d'amitié, d'ailleurs très inno-

cente, qu'ils avaient pour elle : or, cela ne pouvait être agréable au divin époux de son âme qui voulait son cœur tout entier, et elle le sentait si bien qu'elle se trouvait coupable d'une noire ingratitude. En effet, il n'entre pas dans la vocation religieuse de converser avec les hommes sans une nécessité vraie, et pour un autre motif que de faire la volonté de Dieu. Recevant dans l'oraison des faveurs extraordinaires, c'était pour son cœur généreux un véritable martyre de penser qu'elle répondait si mal aux libéralités du divin Maître ; se jugeant indigne de l'intimité dont il l'honorait, elle en vint à redouter de faire oraison et finit par abandonner pour un temps cette prière par excellence. Héroïque jusque dans ses fautes, selon l'expression de Grégoire XV, il lui semblait indigne de s'offrir à Dieu pour recevoir ses dons, quand elle lui donnait si peu. Un jour qu'elle venait de faire une nouvelle connaissance et qu'elle se laissait aller au plaisir de l'entretien, Notre-Seigneur lui apparut intérieurement avec un visage sévère. L'impression que son âme reçut de cette vision fut telle qu'elle ne s'en effaça jamais. Pourtant Thérèse n'en continua pas moins ses relations ; il est vrai qu'elle ignorait alors la nature d'une vision purement intérieure et qu'elle se demandait si Dieu en était réellement l'auteur. Son père, qui venait la voir, l'entretenait surtout de l'oraison, croyant que sa fille la pratiquait toujours ; mais elle ne voulut pas le laisser dans l'erreur à son sujet, elle lui avoua qu'elle ne faisait plus oraison, alléguant ses infirmités qui lui en rendaient l'exercice difficile. Elle éprouvait en effet des vomissements quotidiens, ne pouvait prendre aucune nourriture que dans l'après-midi, et souffrait de violents maux de cœur. Quelque temps après, don Sanche de Cépéda tomba malade. Thérèse lui prodigua les soins les plus assidus ; la tendresse qu'elle témoignait à ce père vé-

nére n'avait d'égal que son courage à lui dissimuler la douleur qu'elle éprouvait de le perdre. Ce fervent chrétien fut admirable à ses derniers moments et mourut en prédestiné.

Ce fut à peu près vers cette époque que Thérèse reprit l'oraison, mais sans cesser pourtant de fréquenter le parloir, malgré plusieurs avertissements que Dieu lui donna. Enfin, comme elle entrait dans son oratoire après une visite qu'elle avait reçue, ses regards tombèrent sur une statue de l'*Ecce Homo*, représentant Jésus tout sanglant des plaies de sa flagellation. La vue de ce que ce doux Sauveur avait enduré pour son amour la frappa si vivement au cœur que, se jetant aux pieds de la sainte image, elle conjura ce Dieu de bonté de ne plus permettre qu'elle l'offensât jamais. Les Confessions de saint Augustin, qu'elle n'avait jamais lues auparavant, achevèrent le travail de la grâce ; le récit que fait ce grand saint du moment de sa conversion et les larmes qu'il versa alors firent couler abondamment les siennes. Désormais elle rompit avec les habitudes dommageables à son âme, et reçut dans l'oraison des grâces bien plus grandes encore qu'autrefois.

Au milieu des nouvelles douceurs spirituelles dont Dieu la comblait, il lui vint un doute terrible : car, en ce même temps et au su de tous, plusieurs personnes réputées pour leur piété étaient tombées dans l'illusion par les artifices du mauvais esprit. L'opinion des amis qu'elle consultait sur son état augmentait encore ses craintes, car, la voyant parfois tomber en quelques fautes légères, ils pensaient que de si grandes faveurs ne pouvaient concorder avec sa conduite. En vain cherchait-elle à s'éclairer par la lecture de plusieurs ouvrages de spiritualité, elle sentait qu'elle ne pourrait sortir de ces perplexités qu'en s'adressant à un directeur expérimenté ; et, sur le

conseil qui lui fut donné, elle s'adressa pour la première fois de sa vie à l'un des Pères de la Compagnie de Jésus établis à Avila depuis peu. Elle avait peine à s'y résoudre, car ces religieux jouissaient dès lors d'une grande réputation de science et de sainteté, et il lui semblait que se mettre en rapport avec eux c'était se singulariser, et de plus s'engager aux yeux de tous à se corriger des moindres imperfections. En effet, son nouveau confesseur lui dit de renoncer à tout ce qui pouvait mettre le moindre obstacle entre Dieu et son âme ; et comme une telle perfection lui semblait difficile : « Que savez-vous, reprit le Révérend Père, si Dieu n'a pas dessein de se servir de vous pour gagner beaucoup d'âmes ? » Du reste, il jugea que ce qu'elle éprouvait dans l'oraison venait de Dieu, mais il lui conseilla de résister à ces suavités spirituelles si pénétrantes et de s'appliquer davantage aux pratiques de mortification. Sur ces entrefaites, saint François de Borgia, qui de duc de Gandie s'était fait jésuite, vint à passer par Avila ; il vit Thérèse, et ayant examiné sa conduite et ses doutes, il la rassura entièrement sur son état, mais en ajoutant qu'elle ne devait pas résister aux douceurs qu'il plaisait à Dieu de lui faire goûter, et qu'il lui fallait commencer son oraison par la considération d'un mystère de la Passion de Jésus-Christ. Nous verrons comment son confesseur ayant quitté Avila, Thérèse rencontra dans le P. Balthazar Alvarez son directeur par excellence.

Il est bon de présenter ici à ceux qui aiment le monde le portrait de celle qui le quitta entièrement pour Dieu. « Faire d'elle un portrait accompli, dit Ribera, son contemporain, n'est pas au pouvoir de l'homme et à plus forte raison d'un peintre si inhabile que moi. » A un religieux qui lui parlait de sa réputation de sainteté, la Mère répondit : « On a dit de

moi trois choses, que j'étais assez bien faite, que j'avais de l'esprit et que j'étais sainte ; j'ai cru quelque temps les deux premières, mais je me suis confessée d'une vanité si ridicule ; quant à la troisième, je n'ai jamais été assez folle pour me la persuader un seul instant ». Nous dirons aussi nous quelque chose des qualités naturelles de la sainte, en laissant de côté pour un moment ce qu'elle a de plus grand et de plus impossible à rendre, regrettant que notre impuissance nous force ainsi à diviser et à réduire ce que nos faibles yeux ne sauraient voir dans sa plénitude sans en être éblouis.

Jésus-Christ, qui voulut naître pauvre et vivre ouvrier, ne dédaigna point d'avoir des ancêtres illustres parmi tous et de se choisir une mère et même un père adoptif dans la race royale de David, la vraie noblesse du sang prenant son origine dans l'héroïsme, comme nous le prouve l'exemple d'Abraham et de David ennoblis par Dieu lui-même. Le père de notre héroïne, Sanchez de Cépéda, était deux fois noble. Les Sanchez, dont le nom patronymique était répandu en Aragon et en Navarre, comptaient dans leur famille plusieurs rois ; ils faisaient partie de cette vaillante phalange de chevaliers qui rétablirent avec leur épée la royauté catholique en Espagne. Plusieurs membres de cette famille prirent en plus le nom de Cépéda, lieu très ancien situé sur les hauteurs qui dominant Burgos, où ils s'étaient réfugiés en quittant la Vieille-Castille devant les hordes musulmanes. Il y eut des guerriers remarquables du nom de Cépéda qui reçurent leur blason à la ville de Tolède, et furent quelque temps gouverneurs d'Avila, où ils se fixèrent.

Ahumada, qui était le nom de la mère de Thérèse, signifie *fumée*. La tradition rapporte qu'un chevalier et ses trois fils ayant défendu une citadelle contre une troupe de Maures, ceux-ci, ne pouvant en avoir

raison par la force, y mirent le feu ; mais que les quatre assiégés leur échappèrent à travers les flammes et la fumée. A cause de ce haut fait, leurs armes leur furent données par le roi lui-même, à savoir une tour d'argent d'où sort une épaisse fumée. Selon la coutume espagnole alors en vigueur, les enfants de la famille de Thérèse reçurent alternativement le nom du père ou celui de la mère : cinq furent nommés de Cépéda et les autres de Ahumada.

Thérèse de Ahumada était grande de taille et d'une beauté remarquable ; son visage, où régnait une paix céleste, était plein et bien proportionné ; son front large et uni, les sourcils châains et presque droits ; les yeux noirs, vifs et gracieux, respirant tour à tour la gravité ou l'allégresse ; son nez petit, peu élevé par le milieu et s'abaissant un peu dans la partie inférieure ; sa bouche de moyenne grandeur, la lèvre supérieure droite, celle de dessous plus grosse et un peu pendante. Elle avait au côté gauche du visage trois petites marques qui lui donnaient du charme. Son port était majestueux, sa démarche pleine de grâce ; elle était à la fois si aimable, si paisible et si digne qu'on ne pouvait se défendre de la respecter et de l'aimer (1).

L'âme de Thérèse était plus belle encore que son extérieur. Le P. Emmanuel de Saint-Thomas, qui a écrit sa vie, intitule son livre : *La Muger grande*, la grande femme. Obligée par l'obéissance et pour les besoins de son Ordre de traiter avec les personnages du plus haut rang, elle le fait avec une simplicité et une grandeur naturelles qu'on ne se lasse pas d'admirer. Ecrivant à Philippe II, le plus puissant roi de la

(1) Le meilleur portrait de sainte Thérèse photographié cette année chez Goupil, et loué par plusieurs évêques, se vend dans tous les magasins de piété. La sainte est représentée les mains jointes, avec une colombe au-dessus de sa tête,

chrétienté, elle y met toute l'humilité qui convient à une religieuse, mais en même temps une liberté toute virile qui attache ce monarque à sa cause et en fait le défenseur du Carmel réformé dans les circonstances les plus critiques. La princesse Jeanne, sœur du roi, ayant contracté amitié avec la sainte pendant son séjour à Madrid, Thérèse lui donna par écrit des avis spirituels destinés à son royal frère. Entre autres choses elle avertissait ce prince de veiller au salut de son âme, lui disant intrépidement de se souvenir de Saül qui s'était perdu après avoir été élu et sacré par un choix spécial de Dieu ; elle y ajoutait d'autres paroles qui concordaient si bien avec les pensées intimes du roi, qu'après avoir lu et médité sa lettre, il s'écria : « Qui me donnera de voir et d'entendre une telle femme ! » Mais on la chercha inutilement à Madrid, elle en était partie depuis quelques heures. On peut penser avec quelle sainte audace lui parlait cette humble vierge par ce qu'elle dit à propos de l'oraison sur le devoir des rois, qui devraient être prêts à sacrifier mille royaumes pour avancer d'un seul pas la conversion des âmes qui se perdent en marchant loin de l'Eglise dans les sentiers de l'hérésie.

Louise de la Cerda et la duchesse d'Albe étaient fières et heureuses de l'amitié de Thérèse ; elles s'ingéniaient à lui être agréables et prodiguaient à ses filles les attentions et les secours. Mais, tout en leur rendant leur affection parce qu'elles avaient une grande crainte de Dieu, la sainte Mère prisait bien peu les grandeurs dont ces dames étaient entourées. Forcée parfois de passer du temps dans leur palais, les soins et les égards dont elle se voyait l'objet lui devenaient un supplice. Il faut lire la critique qu'elle fait de ces vanités imposantes en apparence, mais dont elle sent tout le néant : « Conversant chaque jour avec des dames d'une naissance si illustre, je me sen-

tais aussi libre qu'elles, et je disais du fond du cœur : Dieu me délivre d'être grande dame ! » Le duc d'Albe, célèbre par la conquête du Portugal, dut sa conversion aux écrits de sainte Thérèse ; il mourut en héros et en saint.

On raconte qu'au sortir de Madrid, se trouvant à Mascaregnas en compagnie des plus grandes dames du royaume qui s'apprêtaient, les unes à la consulter sur des points de haute spiritualité, les autres à lui proposer leurs doutes ou à lui demander ses lumières sur les événements à venir ; Thérèse, sans s'arrêter à leurs questions, après avoir reçu et rendu les salutations avec une exquise urbanité, s'écria : « Que les rues de Madrid sont belles ! » Eludant ainsi avec une singulière industrie d'humilité la haute opinion que ces dames avaient d'elle et trompant leur curiosité par ce propos vulgaire, la Mère donna à penser aux moins perspicaces que, tout en étant une assez bonne religieuse, elle ne pouvait être aussi sainte qu'on la disait, puisqu'elle s'occupait de choses si peu dignes d'attention.

Les entreprises les plus difficiles ne l'arrêtaient pas, mais plutôt excitaient son courage ; elle traitait avec sûreté et promptitude les affaires les plus importantes, conservant au milieu des occupations qui l'accablaient une entière liberté d'esprit. Elle discernait du premier coup d'œil le caractère et la valeur des personnes à qui elle avait affaire ; elle excellait à les convaincre et à s'assurer leur concours, alliant à la douceur et à la grâce la plus grande fermeté lorsqu'elle était nécessaire : « Je croyais que c'était une femme, disait un visiteur apostolique, mais c'est un homme, et je n'ai jamais rencontré d'homme qui méritât mieux ce nom ». Elle était en effet la femme forte par excellence et suffisait à tout : les plus cruelles souffrances et les plus grands dangers ne pouvaient ralentir son zèle.

L'année de sa mort, étant déjà malade, elle partit pour Burgos ; la saison était rigoureuse et le temps affreux. Après avoir couru de grands périls à cause du mauvais état des chemins et des précipices qu'il fallait longer à tout instant, elle arriva avec ses filles sur le bord de l'Arlanzon. Cette rivière était tellement grossie par les eaux que plusieurs ponts qu'il fallait traverser les uns après les autres étaient submergés, en sorte qu'on ne pouvait les voir, et qu'avancer était s'exposer à tomber dans l'abîme. Mais la Mère, qui avait reçu de Notre-Seigneur l'ordre de partir, refusa de s'arrêter. Se tournant vers ses filles, elle leur dit d'un visage riant : « Laissez-moi passer la première, et si je me noie, je vous prie de ne pas avancer et de retourner à l'hôtellerie » ; et elle passa sur son chariot. Comme le courant menaçait de l'entraîner, elle se plaignit à Notre-Seigneur, en disant : « Jusques à quand sèmerez-vous les difficultés sur les pas de votre pauvre servante ? » Une voix intérieure lui répondit : « C'est ainsi que je traite mes amis. — Ah ! Seigneur ! reprit-elle, c'est bien pourquoi vous en avez si peu. » Elle arriva donc à Burgos fort malade et souffrant des douleurs aiguës ; la fièvre et les vomissements la prirent, et il se déclara une plaie à la gorge qui lui faisait cracher le sang. Le lendemain il lui fut impossible de se lever, mais elle ne voulut pas se reposer pour cela : ayant fait approcher son lit d'une petite fenêtre grillée, elle reçut toutes les personnes qui la vinrent visiter, avec autant d'empressement que si sa santé n'eût rien laissé à désirer.

Mais où elle fit preuve d'une intrépidité héroïque, ce fut dans la persécution qui vint s'attaquer à elle et à son Ordre réformé que les personnes les plus influentes, et celles mêmes qui auraient dû le protéger, travaillaient à détruire. A la veille de cette terrible épreuve, le divin Maître lui avait dit : « Allons, Thé-

rèse, c'est maintenant qu'il faut tenir ferme ». Pendant une année entière elle résista seule contre tous ; son cœur était abreuvé d'amertume, car on persécutait ses enfants, et jamais cœur ne fut plus sensible que le sien quand les intérêts et les amis de Dieu étaient en cause. Du reste, un triomphe complet suivit cette épreuve, et le Carmel réformé prospéra rapidement. On gagnait toute la reconnaissance de sainte Thérèse par le plus léger service ; et, vaincus à force de bons procédés, ceux qui lui étaient d'abord les plus hostiles devenaient toujours ses amis les plus dévoués.

Au milieu d'une vie si remplie, malgré des souffrances continuelles et parfois intolérables, Thérèse trouvait encore pour obéir à ses confesseurs le temps d'écrire ses œuvres admirables. On a pu collectionner au moins trois cent cinquante de ses lettres qui forment un des monuments littéraires de l'Espagne. Toujours substantielles dans le fond et agréables dans la forme, pleines d'amabilité et de finesse, elles captivent le lecteur le plus blasé. Lors même qu'elle ne nous eût donné que ses Lettres, dit un auteur, elle eût beaucoup mérité de l'univers chrétien pour un si grand bienfait ; et si elles perdent nécessairement à passer dans une langue étrangère, néanmoins leur aimable simplicité fait qu'on les relit volontiers et avec un plaisir nouveau. On y trouve les conseils les plus sages donnés aux personnes de toute condition et de tout sexe, et pour toutes sortes de choses, appropriés aux circonstances et aux besoins les plus variés. S'adressant aux religieux, Thérèse est la Carmélite très expérimentée dans la science des saints ; parlant aux personnes du monde, c'est la femme connaissant parfaitement leurs goûts, leurs affaires, leurs usages et leurs tendances, mais qui n'oublie jamais la gravité et le langage qui siéent à la religieuse. D'une doctrine suréminente, elle use de la plus grande humilité avec

les docteurs pour voiler son évidente supériorité ; très respectueuse avec les grands sans obséquiosité, elle est aimante avec ses parents ; traitant de leurs intérêts spirituels et temporels, elle témoigne dans les avis qu'elle leur donne l'affection dévouée de la parente et le saint zèle de la vierge consacrée à Dieu, épanchant en même temps dans le cœur du frère ou des amis les sentiments d'une âme pleine de candeur.

C'est à bon droit que les lettres de Madame de Sévigné ont attiré à leur auteur sa brillante renommée. Dans sa vie de loisir, la spirituelle marquise, aimant à écrire comme d'autres aiment à causer, avait tout le temps de conduire sa plume, qui du reste marchait très vite : « Ma plume, mon encre, ma pensée, tout vole », écrivait-elle. Mais, soit dit sans déprécier aucunement un mérite si réel, à part ce qu'elle nous apprend sur certains personnages en renom, que peut trouver dans sa correspondance la postérité qui l'admire autre chose que la conversation très agréable d'une femme d'esprit ? Thérèse, avec non moins d'esprit, a plus de grandeur : à l'éclat de l'imagination et au charme des sentiments elle joint cette substance solide que donne la sainteté. Ses lettres donnent une belle lumière douce et vive qui pénètre l'âme d'un effet salutaire ; celles de Madame de Sévigné sont comme une illumination féérique et capricieuse, un feu d'artifice à jets continus éclairant une scène quelconque pour l'œil du lecteur émerveillé.

Un écrivain français, se demandant s'il faut donner à la France la palme du style épistolaire, trouve le moyen de concilier la vérité avec l'amour-propre national : il excepte la seule Thérèse, tout en affirmant que nous pouvons envier de nombreuses lettres aux Espagnols. Pour celles de Thérèse, toutes écrites au courant de la plume, il avoue qu'elles renferment plus de génie, plus d'élégance et plus de charmes que les

plus riches parmi les nôtres ; mais il ajoute qu'il ne s'en faut point étonner, cette vierge les ayant reçues du ciel avant de les donner à la terre ; Dieu lui-même les ayant inspirées, nous leur donnons volontiers le premier rang : le génie français s'honorant de céder le pas à l'inspiration divine.

Saint Jean de la Croix ne se séparait jamais des lettres que lui écrivait la sainte Mère, il les mettait avec la sainte Ecriture dans son havre-sac. Les Maures eux-mêmes, obligés de quitter l'Espagne, les cachaient avec leurs objets précieux ; à Avila, on en trouva une que les infidèles avaient murée dans une cachette, espérant revenir bientôt.

Très souvent, pour célébrer les fêtes de l'Eglise ou pour chanter l'amour divin dont elle était blessée, Thérèse faisait sans aucun travail des poésies ravissantes. Elle excellait en tous les travaux qui sont l'apanage de son sexe ; maniant admirablement l'aiguille, elle faisait des chefs-d'œuvre de broderie qui reproduisaient d'une manière touchante des scènes de l'Evangile. Mais elle aimait mieux filer, parce que la simplicité de ce genre de travail lui permettait plus facilement de penser à Dieu.

En voilà assez pour la faire admirer même des indifférents. Que de femmes, célèbres à juste titre, perdraient de leur éclat et paraîtraient bien incomplètes si on les comparait à cette grande et suave figure ! Qu'on ne trouve pas mauvais de nous voir ainsi détailler les excellences variées de notre sainte : on ne perd pas ses qualités naturelles en les consacrant à Dieu ; l'âme ne s'amoindrit pas, mais elle devient au contraire supérieure à elle-même en s'unissant si intimement à son auteur. Si leur destination sacrée n'enlève pas à nos cathédrales le mérite de l'art, mais leur assure en plus la vénération des peu-

ples , pourrait-il en être autrement de Thérèse de Ahumada se donnant à Dieu tout entière pour n'être désormais que Thérèse de Jésus ?

CHAPITRE QUATRIEME

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Une charmante légende raconte que, traversant un jour le cloître du monastère, la sainte rencontra un très bel enfant. Etonnée de le trouver en ce lieu, mais pensant qu'il était venu voir quelque religieuse de ses parentes, elle lui demanda qui il était. « Dites-moi d'abord votre nom, répondit l'enfant, et je vous dirai le mien. — Mon nom est Thérèse de Jésus. — Et le mien, reprit-il, est Jésus de Thérèse. » Ce fait qu'on ne trouve dans aucune biographie de la sainte, mais qui se voit représenté sur certains tableaux, a dû être imaginé par quelque peintre en quête d'un sujet. Quoi qu'il en soit, cette fiction exprime à sa manière la vérité incontestable de l'union très étroite que le Roi de gloire voulut contracter avec Thérèse de Jésus.

Thérèse avait quarante-trois ans lorsqu'elle se mit sous la direction du P. Balthazar Alvarez, homme très saint et très savant, dont elle dit : « Le P. Balthazar Alvarez est la personne à qui mon âme doit le plus en cette vie et qui m'a le plus aidée à avancer dans le chemin de la perfection ». Il est vrai qu'une des fins et une des gloires de la Compagnie de Jésus est de diriger les âmes à tous les degrés et

jusqu'aux plus hauts sommets de la perfection. Il n'y a aucune âme, quelle que soit sa condition, qui ne puisse avancer de plus en plus dans les voies parfaites; et le P. Alvarez jugeait avec raison que Dieu demandera compte aux guides spirituels, non seulement des fautes dont ils n'auront pas su éloigner ceux qu'ils conduisent, mais aussi de la perfection qu'ils n'auront pas travaillé à leur faire atteindre. Voyant les admirables dispositions de sa nouvelle cliente spirituelle, il lui dit « qu'il n'y avait rien au monde qu'elle ne dût faire pour contenter Dieu entièrement ». Thérèse avait encore un peu trop d'attache à certaines amitiés très innocentes; il lui semblait qu'une séparation complète était une ingratitude envers l'amitié, et elle en fit la remarque à son confesseur. Sur le conseil qu'il lui donna, elle récita pendant plusieurs jours le *Veni Creator* pour que Dieu l'éclairât sur ce point. Un jour qu'elle se mettait en demeure de réciter cette prière, elle fut soudainement ravie en extase et entendit ces paroles : « Je ne veux plus désormais que tu converses avec les hommes, mais avec les anges ». A partir de ce moment elle se trouva toute changée et ne put trouver goût à s'entretenir qu'avec des personnes d'oraison et disposées à tout faire pour le service de Dieu. Ce fut le commencement de ses extases et des communications si fréquentes qu'elle reçut de Notre-Seigneur.

Jésus-Christ se montrant à elle dans l'intérieur de son âme (1) lui découvrit d'abord la beauté de ses mains, puis son visage et enfin son humanité tout entière, ménageant par cette gradation la faiblesse naturelle de sa servante. Elle le voyait souvent dans la sainte hostie tantôt glorieux, tantôt agonisant au jar-

(1) Voir la définition des différentes sortes de visions à la fin du chapitre *Sainte Thérèse et l'Oraison*.

din des olives ou chargé de sa croix. Voulant se servir d'elle pour faire de grandes choses et l'élever à la plus haute sainteté, le divin Maître ne lui épargna point les épreuves. Le démon, qui ne pouvait rien contre elle, voulut au moins la troubler en lui suggérant de nouveau que ses visions et les paroles qu'elle entendait venaient du mauvais esprit. Dans l'inquiétude mortelle où elle était plongée, elle priait et faisait prier Dieu pour qu'il la conduisit par une autre voie. Plusieurs théologiens s'étant consultés sur son mode d'oraison déclarèrent que ses craintes étaient fondées et que son état était l'œuvre du démon. Seul, son confesseur la soutenait et l'encourageait avec bonté, mais lui-même exigeait d'elle des sacrifices si fréquents qu'elle était tentée de le quitter ; ce qu'elle ne pouvait faire, car à chaque velléité qu'elle en avait Notre-Seigneur l'en reprenait sévèrement. Le P. Alvarez en vint même un jour jusqu'à lui dire que les théologiens déjà consultés avaient raison. L'épreuve de Thérèse se prolongeant l'espace de deux années, cette pensée du démon l'avait rendue si craintive qu'elle n'osait rester seule dans un appartement. Un jour que, retirée dans son oratoire, elle souffrait un cruel martyre, Notre-Seigneur lui dit intérieurement : « Ne crains rien, ma fille, c'est moi » ; et il remplit son âme d'un tel sentiment de sa présence que sa crainte des démons disparut entièrement et pour toujours, et que depuis elle les défiait de pouvoir jamais rien contre elle. De plus, ceux qu'elle avait consultés, voyant les vertus dont Dieu l'avait enrichie en si peu de temps, revinrent sur leur premier jugement et donnèrent une décision en rapport avec les paroles de Notre-Seigneur.

Mais si pour un moment la paix intérieure lui était rendue, elle ne laissait pas d'être inquiétée au dehors. Ceux qui surprénaient dans sa conduite la moindre

imperfection venaient se plaindre d'elle à son confesseur et aux autres Pères, si bien qu'elle redoutait qu'aucun ne voulût plus se charger de son âme et ne faisait que pleurer. Son père spirituel avait à la défendre contre ceux qui l'accusaient d'illusion ou de tromperie, et à la rassurer elle-même contre ses propres doutes, car, le démon aidant, tant de contradictions lui mettaient dans l'esprit qu'elle ne s'exprimait pas en confession avec toute l'exactitude et la clarté désirables. Pourtant elle jouissait toujours de cette vision intérieure de Notre-Seigneur, qui la consolait infiniment, tout en lui procurant tant de persécutions et de hontes. Le R. P. Alvarez, qui était un véritable homme de Dieu, lui avait promis de ne pas l'abandonner, et il tint parole, quoiqu'il eût beaucoup à souffrir à son occasion ; il dut cependant s'absenter pour quelque temps et laisser à un autre la direction de la sainte.

Celui-ci lui ordonna de résister aux visions qu'elle avait, et de s'armer de la croix pour les combattre, en y ajoutant même des gestes de mépris. Les délices et la paix qui accompagnaient la présence de Notre-Seigneur étaient si grandes qu'il lui était impossible, dans le moment où elle les goûtait, de douter qu'elles fussent vraiment divines et que celui dont elle entendait les paroles fût un autre que le Maître ; aussi éprouvait-elle la plus grande répugnance et la peine la plus vive d'avoir à lui donner des marques de dédain ; néanmoins elle obéit. Loin de s'en offenser, Notre-Seigneur souriait à ces preuves de son obéissance, et un jour que sa fidèle servante lui présentait la croix qu'elle tenait à la main, il la prit dans ses mains divines et la lui rendit embellie de pierres précieuses, lui disant que pour elle seulement cette croix demeurerait toujours ainsi ornée en témoignage de la réalité de ses apparitions. Il ne la dissuadait pas pour

cela d'obéir à son nouveau confesseur en résistant comme auparavant aux faveurs célestes. Disons, pour l'édification du lecteur, que Notre-Seigneur avait donné également à sainte Catherine de Sienne un anneau précieux qui n'était vu que d'elle seule. Sainte Cécile et son époux Valérien reçurent chacun de l'ange une couronne de lis et de roses, visible seulement pour ceux qui étaient baptisés et restés vierges. Il est superflu de remarquer ici que les vertus des saints et les nombreux miracles par lesquels Dieu les glorifie nous sont un sûr garant de la vérité de leur parole, touchant les faits miraculeux de leur vie qui n'ont d'autres témoins qu'eux-mêmes. Cette croix de sainte Thérèse guérit une dame complètement aveugle, Madeleine de Toledo, qui se l'étant appliquée sur les yeux, recouvra immédiatement la vue.

Cet état d'oraison dans lequel Thérèse voyait Notre-Seigneur dura deux ans et demi ; il devint continuel, le sommeil même ne pouvait l'interrompre, et l'amour qui embrasait son âme devint si intense, qu'elle se mourait du désir de voir Dieu. C'est à cette époque de sa vie qu'elle reçut ce que les théologiens appellent la blessure d'amour, blessure dont Dieu voulut que son cœur de chair portât à jamais les marques matérielles. A plusieurs reprises la sainte aperçut près d'elle, du côté gauche, un ange sous une forme corporelle ; il était petit et très beau ; à son visage enflammé on reconnaissait en lui un chérubin ou un séraphin, esprits qui ne sont que flamme et amour : « Je voyais en ses mains, dit-elle, un long dard qui était d'or, et dont la pointe en fer avait à l'extrémité un peu de feu. De temps en temps il le plongeait dans mon cœur et l'enfonçait jusqu'aux entrailles, il semblait me les emporter avec ce dard et me laissait toute embrasée d'amour divin. Cette blessure me causait un indicible martyre, et me faisait goûter en même temps les plus

suaves délices. Il existe alors entre l'âme et Dieu un commerce d'amour si suave qu'il m'est impossible de l'exprimer. Je considérais ma souffrance comme une gloire auprès de laquelle toutes les gloires du monde ne sont que néant ». Nous aurons occasion de revenir sur ce fait dans un des chapitres suivants.

Saint Pierre d'Alcantara devant passer par Avila, une pieuse dame, amie de Thérèse, dona Guiomar d'Ulloa, sachant combien la sainte avait à souffrir, voulut la mettre en rapport avec ce maître de la vie spirituelle dont la sainteté était célèbre dans toute l'Espagne. Sans faire part de son dessein à Thérèse, elle demanda et obtint la permission de la garder pendant huit jours dans sa maison. Religieux de l'ordre Franciscain, saint Pierre d'Alcantara vivait dans la plus austère pénitence, ne se couchant jamais et ne dormant qu'une heure et demie chaque jour, marchant toujours nu-pieds et passant parfois une semaine entière sans prendre aucune nourriture. Son corps, nous dit sainte Thérèse, était tellement exténué qu'il semblait n'être formé que de racines d'arbre.

Il porta pendant vingt années un cilice fait de lames de fer-blanc. Dur pour lui-même, il était doux et affable pour les autres ; il écrivit un très beau traité sur l'oraison. Au premier abord, ces deux grandes âmes se comprirent et, se prenant l'une pour l'autre d'une estime réciproque, eurent depuis par écrit des relations intimes. Le frère Pierre d'Alcantara plaignit Thérèse : il la rassura, se réjouissant grandement de la voir dans une si ferme résolution de tout faire et de tout souffrir pour Dieu. Il dit aux personnes qui voulaient l'entendre que pour lui, après les mystères de notre foi, rien n'était plus certain que les rapports de Notre Seigneur avec la sainte, que ses ravissements et ses révélations venaient évidemment de Dieu. Elle rendit grâce à saint Joseph de cette

visite consolante qu'elle attribuait à son intercession. Cependant, Dieu le voulant ainsi, elle roulait encore de doute en doute et de crainte en crainte, et de grandes douleurs corporelles s'ajoutant à cette épreuve lui faisaient endurer un continuel supplice ; les ténèbres envahissaient son âme, elle oubliait les bontés dont le divin Maître la comblait pour ne se souvenir que de ses fautes avec un sentiment de trouble et d'amère tristesse. Elle dit à ce propos que la fausse humilité, le trouble et la tristesse que nous éprouvons à la vue de nos péchés sont un des pièges les plus subtils du démon ; quand l'humilité vient de Dieu, l'âme, tout en reconnaissant sa malice et en gémissant de sa misère, éprouve les douceurs de la paix, c'est une peine qui la console : dans le premier cas, l'âme n'a aucune énergie pour le bien, tandis que dans le second, son repentir, accompagné d'un commencement d'amour, dilate l'âme et lui donne la force de faire beaucoup pour réparer le temps passé. Non content de l'affliger par ces tourments intérieurs, l'esprit infernal cherchait à effrayer Thérèse par des apparitions horribles ; il lui disait qu'elle n'était pas échappée de ses mains, qu'il saurait bien la ressaisir ; il tenta de l'étouffer ; il essayait de l'empêcher de prier et la persécutait au point que les autres religieuses en étaient effrayées ; il exhalait une odeur de soufre et frappait de grands coups qui retentissaient dans le monastère. Thérèse le chassait en faisant le signe de la croix ; il revenait presque aussitôt, mais d'abondantes aspersion d'eau bénite le forçaient à s'enfuir.

Un jour qu'elle était en oraison, elle se trouva transportée en enfer comme dans une fosse obscure, fangeuse, pestilentielle et pleine de reptiles ; elle y souffrit les douleurs d'un feu auprès duquel toutes ses souffrances passées, même celles qui avaient le démon pour auteur, n'étaient qu'une ombre ; pourtant un si

cruel tourment n'était pas comparable à l'agonie de l'âme, à la tristesse pleine de désespoir, au brisement de cœur qu'elle y éprouva. Renonçant à en faire la peinture, elle pense que Dieu voulut lui montrer de quel abîme il l'avait délivrée en la retirant de sa vie dissipée d'autrefois, parce que, d'occasion en occasion, elle aurait fini par se perdre. Cette vision lui fit vivement sentir le malheur des âmes qui périssaient en si grand nombre, surtout depuis la révolte de Luther qu'avaient suivi beaucoup de mauvais chrétiens et tant d'autres déjà chancelants dans la foi. Pour arracher une seule âme à de si horribles supplices, elle aurait donné mille fois sa vie.

Un autre désir produit par ce zèle du salut des âmes naissait dans son cœur. Le monastère de l'Incarnation et la règle qu'on y suivait ne lui paraissaient pas offrir toutes les facilités désirables de recueillement et d'éloignement du monde. La règle du Carmel, légitimement mitigée par une bulle pontificale, ne suffisait pas à cette âme ardente et dévouée. Ce fut dans ce moment que sa nièce, Marie de Ocampo, offrant une partie de sa fortune pour bâtir un monastère, la sainte eut l'idée de mettre ce projet à exécution et de faire revivre la règle primitive du Carmel. Comme elle s'arrêtait à cette pensée, Notre-Seigneur, au moment où elle communiait, lui ordonna de s'employer de toutes ses forces à la fondation de cette nouvelle maison, assurant qu'il y serait servi avec ferveur. Thérèse en avait déjà parlé à dona Guiomar son amie, qui, approuvant aussitôt sa pensée, promit de fournir des revenus pour l'entretien de ce couvent. Toutes deux avaient donc prié avec ferveur pour recommander à Dieu cette affaire, quoique Thérèse, qui se trouvait personnellement si à l'aise et si libre au monastère de l'Incarnation, pensât qu'elle aurait peine à quitter sa chère cellule. Mais l'hésita-

tion n'était plus possible, le Maître avait parlé : il voulait que le monastère fût dédié à saint Joseph, qui le garderait d'un côté pendant que la sainte Vierge le protégerait de l'autre ; et il lui enjoignait de faire part de sa volonté à son confesseur.

La sainte s'en ouvrit sur-le-champ au P. Balthazar Alvarez, qui était revenu à Avila. Il ne la contredit point, quoique tout lui parût irréalisable dans ce projet ; il lui conseilla d'en parler au provincial des Carmes, le P. Angede Salazar, qui, plein de zèle pour la perfection de l'état religieux, lui donna aussitôt son consentement. Pierre d'Alcantara, aussi consulté, répondit qu'il ne fallait pas manquer de donner suite à un si beau dessein. Sa lettre commençait ainsi : A la très magnifique et religieuse dame, dona Thérèse de Ahumada, à Avila : que Notre-Seigneur fasse d'elle une sainte !

Mais dès que le projet fut connu, il s'éleva dans la ville et chez les religieuses de l'Incarnation une véritable tempête contre Thérèse et dona Guiomar. On les traita d'insensées, on les accablait de tant de railleries que la sainte, souffrant doublement, pour elle et pour son amie, s'en plaignit à Notre-Seigneur. Elle reçut de lui cette réponse : « Tu verras par là ce qu'ont souffert les saints qui ont fondé des ordres religieux ; il te reste encore beaucoup plus de persécutions à essuyer que tu ne peux le penser, mais tu ne dois point t'en mettre en peine » ; et il ajouta quelques paroles pour sa compagne. Elles se sentirent consolées et fortifiées, quoique tous fussent excités contre elles, même les meilleurs. Au milieu de ce tumulte, dona Guiomar en quête d'un conseil s'adressa à un religieux dominicain, le P. Pierre Bannez ; elle ne voulait pas se conseiller auprès des Pères de la Compagnie de Jésus parce qu'étant installés depuis peu à Avila, elle craignait de les compromettre dans ce conflit. Le P. Bannez demanda huit jours pour y réfléchir : il trouva

d'abord, comme tout le monde, que leur entreprise était une folie ; puis, à force d'y penser, il changea d'avis et demeura convaincu qu'il fallait la mettre à exécution le plus tôt possible ; il leur donna même la marche à suivre pour réussir plus sûrement. De plus, il calma les uns, persuada les autres, en sorte qu'une maison se trouvant à vendre, on s'occupa de l'acheter, quoiqu'elle fût beaucoup trop petite. « Entre comme tu pourras, dit Notre-Seigneur à la sainte, tu verras ensuite ce que je ferai. » Mais, selon qu'il le lui avait prédit, les ennuis de la Réformatrice ne faisaient que commencer ; on allait conclure le marché, quand le P. provincial, ne voulant pas lutter seul contre l'opinion générale, retira la permission qu'il avait donnée tout d'abord ; le P. Alvarez ordonna aussi à sa pénitente de ne plus penser à cette affaire et d'y renoncer entièrement.

Traitée de rêveuse par toute la ville, mal vue de son monastère et recevant de son confesseur une lettre dans laquelle il traitait également son projet de rêverie, Thérèse craignit qu'à son occasion et par sa faute Dieu n'eût été offensé ; et ses doutes lui revenant de nouveau, elle en éprouva une incroyable affliction. Mais Notre-Seigneur la secourut, lui recommandant de ne point s'affliger et d'obéir à son confesseur jusqu'au moment où l'affaire devrait être reprise, l'assurant que, loin de l'offenser, toutes ses démarches l'avaient grandement servi. Un nouveau recteur étant venu prendre la direction du collège d'Avila, son confesseur exigea qu'elle lui rendit compte de tout ce qui se passait en son âme. Le P. Recteur partagea l'avis du P. Bannez, il ne douta pas que le dessein de la fondation ne vînt de Dieu.

Peu de temps après, Notre-Seigneur renouvela ses instances, la pressant de se remettre à la tâche. Ni le recteur ni son confesseur n'osèrent s'y opposer : ils

lui permirent de s'en occuper, en lui recommandant d'agir dans le plus grand secret. La sainte pria donc Jeanne de Ahumada, sa plus jeune sœur, et son mari Jean de Ovalle d'acheter la maison en leur nom pour éviter les soupçons ; elle ne faisait rien en cela contre l'obéissance, mais elle se contentait de préparer un lieu convenable qui serait le nouveau monastère quand l'autorisation nécessaire aurait été obtenue. Jean de Ovalle et sa femme l'aiderent généreusement de leurs deniers, et il a été raconté plus haut comment leur fils Gonzalve, écrasé pendant les réparations par la chute d'un mur, fut ressuscité par sa tante à qui il était permis de sortir du couvent de temps à autre. Cependant, l'argent venant à manquer, saint Joseph son bien-aimé protecteur apparut à Thérèse, lui disant de faire marché sans crainte avec les ouvriers, que les fonds viendraient en temps voulu, ce qui arriva en effet. Comme la maison était petite, la sainte pensait à acheter la maison voisine pour en faire l'église du monastère, mais le divin Maître lui dit : « Ô cupidité du cœur humain, je t'ai commandé d'entrer comme tu pourras, as-tu peur que même la terre te manque » ? Effrayée de ce reproche, elle se contenta de réparer le local qui était en sa possession et de le rendre propre à sa destination.

Le douze août, fête de sainte Claire, première fille de saint François d'Assise et mère des Franciscaines déchaussées, dont Thérèse voulait imiter la vie austère, cette sainte lui apparut et lui dit de poursuivre avec courage l'œuvre commencée, lui promettant de l'assister. Trois jours après, en la fête de l'Assomption, entendant la messe dans l'église de Saint-Dominique, elle pensait à ses péchés, quand elle fut saisie d'un grand ravissement. La très sainte Vierge et saint Joseph lui apparurent et, la revêtant d'une robe éblouissante de blancheur et de lumière, lui firent

connaître qu'elle était entièrement purifiée de ses fautes ; puis la Mère de Dieu, lui prenant les mains, l'assura que la fondation se ferait, que son divin Fils, elle et saint Joseph y seraient très bien servis, qu'obligée de se mettre sous une obéissance qui ne serait point de son goût, elle ne devait pas craindre de voir sa ferveur se refroidir pour cela. Pour gage de la protection de la sainte famille et de la vérité de sa promesse, la Mère de Dieu lui mit au cou un collier d'or très beau d'où pendait une croix merveilleuse. Cet or et ces pierreries différaient de tout ce que l'on voit ici-bas, ainsi que le tissu de sa robe dont la blancheur avait un éclat auquel rien ne se peut comparer, la neige elle-même, au dire de la sainte, étant à côté d'elle plus noire que la suie. Sans pouvoir distinguer le détail des traits de Marie, Thérèse vit seulement qu'elle était d'une ravissante beauté et dans tout l'éclat de la jeunesse.

Notre-Seigneur lui déclara ensuite que le nouveau monastère ne devait pas être mis sous l'obéissance de son Ordre, mais que, malgré la répugnance qu'elle pouvait éprouver à s'y soustraire, elle devait soumettre la nouvelle fondation, non à l'autorité des Carmes, mais à celle de l'évêque. Sur le conseil de ses directeurs, elle écrivit donc directement à Rome. Cependant plusieurs personnes commençaient à se douter de quelque chose, et Thérèse craignait que son provincial ne lui fit opposition, car dans ce cas elle eût tout abandonné, lorsque ce supérieur lui écrivit de se rendre au désir de Louise de la Cerda, cette grande dame de Tolède qui était devenue veuve et dont nous avons parlé plus haut. Notre-Seigneur lui dit : « Pars, ma fille, il est bon que tu t'absentes jusqu'à la réception du bref, parce que le démon a ourdi une trame pour l'arrivée du provincial ; mais ne crains pas, je t'assisterai. » Elle vécut pendant six mois chez

Louise de la Cerda : toutes les personnes de la maison, émerveillées de tant de sainteté, lui portaient le plus grand respect ; regardant par le trou de la serrure de son appartement, elles la voyaient en extase. Sa présence produisit de grands fruits de salut dans tout l'entourage de cette dame devenue son amie, et qui aurait voulu pouvoir la retenir toujours. Le provincial lui écrivit, la laissant libre de quitter Tolède ou d'y rester encore quelque temps ; mais Notre-Seigneur lui dit : « Ne manque pas de partir, ma fille ; puisque tu désires les croix, en voici une bonne qui t'attend, ne la refuse pas. » Son confesseur et Louise de la Cerda résistant à son désir de partir, l'obéissance d'une part et l'amitié de l'autre la retenaient, mais le Maître ayant changé l'opinion du confesseur, elle se prépara à revenir à Avila, et son amie consentit enfin, quoique à regret, à se séparer d'elle.

Partie de Tolède avec joie et prête à souffrir la croix dont le Sauveur lui avait parlé, elle arriva à Avila en même temps que le bref autorisant la fondation du monastère sous l'obéissance de l'évêque. Elle y trouva Pierre d'Alcantara qui, l'ayant déjà appuyée par une lettre écrite à l'évêque, l'aida de tout son crédit auprès de plusieurs personnes notables. De plus, Dieu voulut que Jean de Ovalle son beau-frère, qui occupait provisoirement la nouvelle maison, tombât malade pendant l'absence de sa femme, en sorte que Thérèse dût aller le soigner dans le futur monastère ; elle en profita pour y faire terminer les travaux et se livrer à quelques démarches nécessaires auprès des ecclésiastiques dont elle voulut obtenir l'approbation, rien ne transpirant encore au dehors. Enfin, après beaucoup de peines et de fatigues, tout étant prêt, son beau-frère se trouva guéri et la maison libre ; la sainte Mère y entra avec quatre demoiselles de la ville à qui elle donna l'habit le même jour, et le Saint-Sacrement

fut mis dans la nouvelle église, la première qui jusques-là eût été consacrée à saint Joseph : c'était le 24 août, fête de saint Barthélemy, 1562. A partir de ce moment, Thérèse de Ahumada prit le nom de Thérèse de Jésus. Depuis, dans le Carmel réformé, cet usage de quitter son nom de famille pour prendre un nom de religion est strictement observé.

Le secret gardé avec tant de soin était enfin connu, tous surent bientôt que le premier monastère de la réforme du Carmel était définitivement érigé et installé. Cette nouvelle souleva en ville une incroyable rumeur. La Prieure de l'Incarnation envoya à la Mère l'ordre de revenir sur-le-champ, ce qu'elle fit sans délai, laissant ses filles seules et abandonnées à elles-mêmes. Intérieurement, le démon lui avait déjà livré bataille ; il lui donnait à entendre que ses religieuses ne s'accommoderaient pas d'une si étroite clôture, que le nécessaire pourrait leur manquer, car, sur l'ordre de Notre-Seigneur et d'après le conseil de Pierre d'Alcantara, elle avait voulu fonder sans revenus, se confiant en la seule Providence. Et puis, n'était-ce pas une folie d'avoir quitté un monastère si agréable où elle était si bien et pouvait se sanctifier parfaitement, où elle avait tant d'amies, pour s'enfermer dans une petite maison et mener une vie si austère avec ses nombreuses infirmités ? Mais l'héroïque vierge répondit au tentateur que les grandes résolutions qu'elle prenait de servir Dieu et de souffrir pour lui allaient enfin pouvoir s'accomplir, et qu'elle avait lieu de se réjouir en s'immolant enfin au service de Celui qui l'avait comblée des marques de son amour. A ces paroles, le démon s'était enfui, mais l'orage grondait maintenant à l'extérieur. Thérèse exposa ses raisons à la Prieure, qui s'en remit au jugement du P. Provincial. Ce dernier étant venu, la reprimanda sévèrement : elle avait agi par vanité ; moins parfaite que les autres,

elle embrassait témérairement une vie plus mortifiée ; elle avait scandalisé la ville et voulait se singulariser par des nouveautés. Comme le divin Maître, Thérèse eût voulu tout souffrir sans se défendre, mais son juge lui ordonnant de rendre compte de sa conduite, elle parla avec tant de modestie et donna des raisons si plausibles que personne ne trouva à la reprendre et que le Provincial l'approuva pleinement ; seulement il ne lui permit pas de retourner à Saint-Joseph avant que l'émoi général ne se fût apaisé.

Quelques jours après, le gouverneur, des magistrats et plusieurs ecclésiastiques réunis en conseil se déclarèrent unanimement contre le nouveau couvent ; puis une seconde assemblée plus nombreuse que la première conclut que, pour beaucoup de raisons, cet établissement ne pouvait être toléré, et la foule parla de le démolir sur-le-champ. Un seul homme s'éleva contre tout ce peuple, ce fut le P. Pierre Bannez : il fit observer aux magistrats que leur décision était trop hâtive, que le monastère étant sous la juridiction de l'évêque, on ne devait rien faire sans le consulter ; il s'employa si bien à calmer les uns et les autres qu'ils consentirent à attendre. Pendant ce temps, la Mère tremblait pour ses filles et pour les personnes qui s'étaient montrées si dévouées à sa cause ; elle craignait aussi qu'on ne démolît la maison. Mais Notre-Seigneur lui dit : « Ne sais-tu pas que je suis tout-puissant, que peux-tu craindre ? » Une troisième assemblée eut lieu dans laquelle l'évêque se fit représenter par le licencié Gaspar Daza, lequel avait déjà rendu de grands services à la sainte et faisait les fonctions d'aumônier à Saint-Joseph ; il ne put que gagner du temps, mais sans calmer les esprits. Cette tempête dura six mois. On proposa à Thérèse de renoncer au moins à fonder sans revenus, et elle était sur le point de céder, quand Notre-Seigneur lui défendit d'accepter cette

condition. Pierre d'Alcantara, qui venait de mourir, lui apparut à trois reprises différentes, disant : « O bienheureuse pénitence qui m'a mérité une si grande gloire ! » Puis prenant un visage sévère, il lui reprocha de ne pas vouloir suivre son conseil en acceptant des revenus.

Cependant le P. Bannez s'y prit si adroitement que l'émotion commença à se calmer ; il obtint même du P. Provincial la permission pour la Réformatrice de rejoindre ses filles. Avant de pénétrer dans la maison, Thérèse s'arrêta à l'église, où elle entra dans un grand ravissement ; Jésus-Christ la reçut avec grand amour et lui mit une couronne sur la tête, la remerciant de travailler à réformer l'œuvre de sa mère. Plusieurs jours après, la très sainte Vierge, à son tour, se montra à elle ; abritant la Mère et ses filles sous son vaste manteau, elle lui fit connaître à quel degré de sainteté son divin Fils voulait élever celles qui entreraient dans la nouvelle maison. D'autres sujets se présentèrent ; la ville commença à leur faire l'aumône, et bientôt ceux qui leur avaient été le plus opposés se montrèrent les plus empressés à leur être utiles. Deux ans s'étaient écoulés depuis le jour où la Mère avait essayé de fonder, deux années de souffrances et d'épreuves multipliées, pendant lesquelles il avait fallu semer dans les larmes avant de recueillir enfin dans la joie.

Avant de terminer ce chapitre, citons en dehors de l'ordre chronologique quelques témoignages des liens si intimes qui unirent Jésus de Thérèse et Thérèse de Jésus. Depuis que la vierge Séraphique avait contemplé la beauté de Notre-Seigneur, rien de mortel ne pouvait faire aucune impression sur son âme, devenue parfaitement libre par la connaissance de cette beauté souveraine. Dans son étroite intimité avec le Roi de gloire, elle voyait qu'étant à la fois Dieu et

homme, il comprend toutes nos faiblesses et compatit à nos misères, qu'il est plus indulgent et plus accessible que tous les puissants de la terre, ce qui ajoute encore à toutes ses amabilités et rend faciles les rapports quotidiens de l'âme avec lui ; aussi félicite-t-elle chaque maison religieuse d'être une cour où l'on forme des courtisans pour le ciel. Elle se plaint à son divin Époux de ce qu'elle ne peut le voir toujours quand il la voit sans cesse, car il lui faut quitter l'oraison pour travailler, manger, boire et dormir ; elle lui dit que cette inégalité est par trop cruelle. Très souvent Notre-Seigneur lui disait en lui témoignant beaucoup d'amour : « Désormais tu es mienne et moi je suis tien ; » à quoi la sainte répondait : « Vous le savez, Seigneur, rien ne me touche que vous seul ». L'ayant ravie en esprit, il l'approcha de son Père éternel en disant : « Voici celle que vous m'avez donnée, je vous la donne à mon tour ». Le Père la reçut et lui parla des grâces qu'il lui devait accorder, la tenant près de lui un certain espace de temps. Une autre fois le Père céleste lui dit : « Je t'ai donné mon Fils, le Saint-Esprit et cette Vierge, que peux-tu me donner à moi ? » Une veille de la Pentecôte, comme elle méditait sur le bonheur d'avoir en soi le Saint-Esprit par la grâce, Dieu lui envoya une extase extraordinaire ; le Saint-Esprit lui apparut sous la forme d'une colombe, différente de celles de la terre, toute glorieuse, aux ailes lumineuses et nacrées ; l'effet de cette faveur se prolongea pendant plusieurs jours où elle ne voyait et n'entendait pas pour ainsi dire les choses extérieures.

Le Fils de Dieu voulut contracter un mariage solennel avec son épouse ; il lui apparut dans le plus intime de son âme. Prenant sa main droite dans la sienne et tenant de la main gauche un clou acéré, il lui dit : « Regarde ce clou, c'est la marque et le gage

qu'à partir de ce jour tu seras mon épouse ; désormais tu auras soin de mon honneur, ne voyant pas seulement en moi ton Créateur, ton Roi et ton Dieu, mais en te considérant comme ma véritable épouse. Dès ce moment mon honneur est le tien et ton honneur est le mien ». Et plus tard : « Tu sais l'alliance qui existe entre toi et moi ; aussi tout ce que je possède t'appartient, je te donne toutes les douleurs et les travaux que j'ai soufferts, et tu peux demander à mon Père en les lui offrant comme ta propriété ». L'amitié avec laquelle il me fit cette grâce, ajoute la sainte, ne peut se dire ici. Et encore : « Que peux-tu me demander, ma fille, que je ne fasse pour toi ? »

Depuis trente ans, elle communiait le dimanche des Rameaux, avec l'intention de dédommager Notre-Seigneur de l'indifférence des Juifs qui, après l'avoir reçu en triomphe, ne lui avaient point offert un repas, mais l'avaient obligé d'aller dîner à Béthanie. Or, un dimanche des Rameaux, elle ne put avaler la sainte Hostie, et au milieu du transport de son âme, il lui sembla que sa bouche s'emplissait du sang divin. En effet, le Sauveur voulut lui faire goûter la vertu et la douceur de ce sang uni hypostatiquement à la divinité et lui dit : « Ma fille, je veux que ton âme éprouve les heureux effets de mon sang. Je l'ai répandu avec d'ineffables douleurs, et tu en jouis avec d'ineffables délices ; je te paie bien le banquet que tu m'as fidèlement offert à pareil jour. »

Son désir de voir Dieu était si intense qu'elle vivait sans vivre et se mourait de ne point mourir. Un jour, à Salamanque, pendant la récréation des religieuses, une d'elles se mit à chanter un cantique dont voici la traduction : « Que mes yeux te voient, ô Jésus si bon, que mes yeux te voient et qu'aussitôt je meure. — D'autres aiment à voir roses et jasmins, mais si je te vois, je verrai mille jardins. — Fleur des Séraphins,

Jésus de Nazareth, que mes yeux te voient et qu'aussitôt je meure. — Mon Jésus absent, je ne veux être content, et tout est tourment à qui endure une privation si cruelle. — O mon amour, ô mon désir, toi seul es ma vie ; doux Jésus si bon, que mes yeux te voient et qu'aussitôt je meure de joie ! » Ces paroles concordant si bien avec le désir dont son âme était embrasée causèrent à la séraphique Thérèse une douleur si profonde qu'elle tomba en extase, gémissant et poussant de grands cris ; on crut qu'elle allait succomber dans cet assaut de l'amour divin qui dura deux jours entiers. Elle fit alors la sublime poésie qui nous a été conservée et que nous donnons plus loin.

Ces citations donneront à peine une idée générale de la familiarité dont le Verbe honorait son épouse choisie. Si saint Jean dit avec vérité dans l'Évangile que le monde n'aurait pu contenir les livres qu'il eût fallu écrire pour remémorer toutes les paroles et les actions du Verbe fait chair, nous pouvons avancer ici que Thérèse n'aurait pu suffire à raconter en détail dans ses livres toutes les faveurs que Jésus lui fit en si grande abondance. Nous allons voir au chapitre suivant pourquoi et comment elle consentait à vivre malgré la privation qu'elle endurait dans son exil. « Je l'endure, disait-elle, parce qu'Il l'endure. » Et comme elle gémissait d'être obligée de manger, de boire et de dormir, son Epoux lui disait : « Consens à le faire pour moi. »

Tant de témoignages d'amour de la part de Dieu excitent l'admiration d'une âme chrétienne, mais sans trop l'étonner. Tous les sentiments dont il fait preuve pour Thérèse, Jésus les a pour toute âme baptisée à proportion de la fidélité qu'elle lui garde ; il voit en elle son épouse qu'il a rachetée au prix de son sang pour la faire jouir de ses divins embrassements lorsqu'elle aura recouvré toute sa pureté par la péni-

tence, et surtout lorsqu'elle se sera donnée à lui sans réserve. « Ce qu'il éloigne de nous, dit sainte Thérèse, c'est que nous mettons notre cœur à un trop haut prix. »

CHAPITRE CINQUIÈME

SAINTE THÉRÈSE ET L'ÉGLISE.

Dieu fait nécessairement tout pour sa gloire et ne peut se proposer d'autre but : en effet, lui seul mérite l'honneur et l'amour, parce que lui seul *est* ; le reste, à proprement parler, n'*est* pas ou n'a quelque chose de l'être que par lui et en lui, et doit être ramené à son auteur pour le glorifier bon gré mal gré. Or, Dieu a établi que toutes les créatures viendraient à lui par son Christ. L'humanité de Jésus-Christ n'a été unie à la deuxième personne divine que dans ce but ; elle n'a reçu cet honneur de participer à la filiation éternelle de Dieu que pour lui gagner des enfants adoptifs et être l'aîné d'un grand nombre de frères. La Vierge Marie élue avant tous les siècles, élevée à la dignité de Mère de Dieu et de Reine des créatures, est éminemment subordonnée à cette grande œuvre de l'adoption divine : pour que le Fils de Dieu y travaille, elle lui donne le corps dont il a besoin, puis elle y travaille elle-même ; Mère du Christ, elle sera mère des hommes en leur donnant doublement son Fils : en le mettant au monde et en l'immolant sur la croix. L'Église aussi ne devra son excès de gloire qu'à sa destinée d'épouse féconde du Verbe incarné ; c'est pour qu'elle enfante dans la douleur et pendant tous les siècles qu'elle est enrichie de la sainteté de son Époux, investie de son autorité, de son sacerdoce, de

sa royauté éternelle et de toutes les prérogatives qu'il a lui-même puisées dans le sein de son Père. De plus, dans une certaine mesure, chacune de nos âmes, destinée à être l'épouse de Jésus-Christ, ne peut l'être réellement sans travailler à lui gagner d'autres âmes par ses prières et par ses exemples, par ses souffrances et par ses œuvres. Etant tous et chacun les membres de son corps, aucune des grâces qui nous vient de notre chef ne nous est donnée que pour nous-mêmes ; mais, découlant de l'humanité de Jésus-Christ, elle atteint une âme pour de là s'étendre à d'autres âmes, comme le sang qui circule dans tous les membres doit se communiquer de l'un à l'autre.

Aussi les saints sont de puissantes artères dans le corps de l'Eglise. Ces vaillants qui pratiquent des vertus héroïques et Dieu qui leur accorde de si grandes faveurs n'ont pas tant en vue leur avantage personnel que celui des âmes. « Celui qui fait de persévérants efforts pour s'élever au sommet de la perfection, dit sainte Thérèse, ne va jamais seul au ciel ; il y mène après lui une troupe nombreuse. » Les plus grands saints sont ceux qui sauvent le plus d'âmes soit par leur prière ou leur pénitence, soit par leur prédication ou par leurs écrits. Nous verrons spécialement dans ce chapitre que la séraphique Mère Thérèse de Jésus, si comblée des dons de Dieu, conduisit comme un vaillant capitaine de nombreux soldats à la conquête des âmes, en réformant le Carmel qui est l'Ordre de la très sainte Vierge et le plus ancien de tous les ordres religieux.

Le mont Carmel, au nord-ouest de la Palestine, tout proche de Nazareth, fut le berceau de l'Ordre. Il est la gloire de la contrée ; sa fertilité, ses fleurs et ses fruits sont célébrés dans la sainte Ecriture : « *Caput tuum ut Carmelus*, votre tête s'élève semblable au Carmel », dit le Saint-Esprit en parlant

du Christ et aussi de sa Mère. Sur le flanc de la montagne, dans des excavations immenses, œuvres de la nature, le grand prophète Elie enseignait aux fils des prophètes la doctrine des Saints Livres et la vie intérieure. Dévoré de zèle pour la cause du Dieu des armées, il avait détruit le culte de Baal par un miracle insigne et, du haut de sa montagne, il avait contemplé et pénétré dans ses divins replis cette nuée prophétique qui lui montrait comme en un livre ouvert la maternité et les gloires futures de la Vierge qui devait enfanter. L'école d'Elie, ou, si l'on aime mieux, son institut religieux, honorant Marie bien avant sa naissance, se perpétua jusqu'au Messie. Ceux qui alors en faisaient partie s'appelèrent Esséniens, et ils furent comme la souche de ces Pères du désert qui illustrèrent l'Eglise pendant les premiers siècles du christianisme. La tradition nous dit que Marie demeurant à Nazareth visita les pieux habitants de la sainte montagne : ils eurent le bonheur de contempler ses traits, de lui offrir leurs hommages, de jouir de la faveur de sa conversation et de ses précieux entretiens. Là fut bâti le premier sanctuaire en l'honneur de la Mère de Dieu. Aussi l'Eglise appelle l'Ordre du Carmel l'Ordre de Marie et donne à ses membres le nom de Frères de la Bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel.

Les Carmes se multiplièrent en Orient, où ils demeurèrent presque exclusivement jusqu'au temps des croisades. Ils vinrent alors en Occident ; au douzième siècle, ils eurent un monastère à Bordeaux. Saint Louis, assailli par une violente tempête en doublant la pointe du Carmel, fait vœu à Marie de visiter son sanctuaire si elle l'arrache au péril ; le lendemain il gravissait la montagne où les Pères avaient pu se maintenir malgré les incursions fréquentes des infidèles. Il amena avec lui en France six de ces religieux qu'il

établit près de Paris. A cette époque, en 1248, saint Simon Stock, général de l'Ordre, soumettait à l'examen du pape Innocent IV la règle que leur avait donnée Albert de Sicile, patriarche de Jérusalem; et le pape confirma cette règle austère dont, trois siècles plus tard, Thérèse devait ramener la stricte observance. Un peu après, la très sainte Vierge apparaissait à saint Simon Stock, tenant à la main l'habit de l'Ordre et promettant de sauver des feux de l'enfer quiconque mourrait revêtu de ce scapulaire. A partir de ce moment, les fondations se multiplièrent en Europe à mesure que les défenseurs de la croix reculaient devant le croissant. Les Sarrasins ayant pris Saint-Jean-d'Acre en 1291 brûlèrent le monastère du Mont-Carmel, et l'Ordre se trouva exterminé dans toute la Terre-Sainte.

Un siècle et demi plus tard, vers 1445, à la suite des troubles produits par le schisme d'Occident, on crut utile d'adoucir la règle de l'Ordre, et le pape Eugène IV y consentit; mais beaucoup d'âmes ferventes regrettaient cette mitigation. Jusques-là il y avait eu des Carmes, mais point de Carmélites. A part peut-être certains cas isolés, on n'avait point vu de femmes agrégées à l'Ordre de Marie. Sous le gouvernement du prieur général Jean Soreth, en 1452, le chapitre accueillant la demande que lui adressa une supérieure de religieuses, près de Gueldre en Hollande, sollicitant la faveur de faire partie de l'Ordre et d'en suivre la règle, les Carmélites furent instituées, et le pape Nicolas IV approuva cette décision. Quand, dix ans plus tard, la bienheureuse Françoise d'Amboise fondait un monastère de Carmélites en Bretagne, l'Espagne l'avait précédée, et lorsque sainte Thérèse y prononça ses vœux, le monastère de l'Incarnation était un des plus florissants de ce royaume. Nous avons vu comment elle parvint à fonder le monastère

de Saint-Joseph d'Avila, afin d'y suivre dans toute sa rigueur la règle primitive.

Pour mesurer la grandeur du service que la Réformatrice du Carmel rendit à l'Église de Dieu, il faut voir à quel moment et dans quel but elle entreprit son œuvre qui porta un coup si rude à la puissance de l'enfer.

A partir de Philippe le Bel, au XIV^e siècle, l'autorité des papes commença à être moins respectée ; les princes aimèrent mieux en appeler à leur épée qu'aux décisions paternelles mais toujours justes du vicaire de Jésus-Christ. Par suite de cette indépendance aussi jalouse et aussi défiante qu'elle était peu chrétienne, les relations du Saint-Siège avec le clergé tant régulier que séculier devinrent plus difficiles et plus rares ; et les liens qui unissaient les églises avec la chaire de Pierre se relâchant, les saines doctrines s'altèrent et la discipline en souffrit. La fâcheuse scission du schisme d'Occident vint diminuer encore le prestige de la Papauté, en sorte que, pendant deux siècles, l'ennemi se trouva assez à l'aise pour semer abondamment l'ivraie dans le champ de l'Église ; le mal était plus grand qu'on ne le pensait, et la moindre occasion devait en montrer l'étendue et en aggraver le caractère : le démon la fit naître en temps opportun.

Notre époque surfait facilement les hommes qui se sont attaqués à l'Église et au principe d'autorité. Il est toujours facile d'exciter les mauvais instincts : Luther, Calvin et Henri VIII ne ressemblent en rien aux grands hommes ; ces tristes démolisseurs n'eurent pas même besoin de courage, assurés qu'ils étaient de l'impunité. Le prétendu héros de la Réforme protestante eut peu à faire pour déchaîner les passions impatientes de ses contemporains. L'ivraie déjà mûre et bonne à brûler n'attendait plus que l'étincelle pour

s'enflammer et pour consumer en même temps tout ce qui l'entourait, quand parut Luther. L'audace de cet apostat, son éloquence frondeuse et souvent grossière lui tinrent lieu de génie et de science ; son principal mérite consistait à sentir, le diable aidant, qu'il aurait de nombreux complices, ce qui d'ailleurs n'exigeait qu'une médiocre pénétration d'esprit. La cupidité des seigneurs convoitant les biens de l'Eglise lui fit fête ; la jeunesse des écoles avide de nouveauté l'applaudit ; de mauvais prêtres et d'indignes religieux l'imitèrent, et la foule crédule se laissa enrôler sous la bannière du libre examen : tous essayèrent de détruire l'Eglise sous prétexte qu'elle avait besoin de réformes.

Mais si, détournant les yeux de ce honteux spectacle, nous regardons Ignace et Thérèse, leur caractère et leurs œuvres, nous trouvons des héros d'abnégation, de courage et de génie : ils sont les deux colonnes établies par Dieu pour soutenir l'Eglise dont l'impiété sape les murailles. Les novateurs nient l'autorité du Pape ; Ignace et les siens se vouent à son service, ils font vœu de suivre tous ses ordres sans objection, sans condition, sans salaire et sans retard, en tous temps et dans toutes les parties du monde. Les fauteurs de la prétendue Réforme abolissent les vœux monastiques, prêchent la licence de la chair, brûlent les églises et les monastères et déclarent que le sacerdoce n'est qu'un mot. Thérèse opère sa Réforme en sens contraire ; elle rétablit dans sa rigueur primitive la règle du premier des ordres religieux ; elle multiplie les monastères et les églises ; c'est pour que le sacerdoce fleurisse en science et en sainteté que ses filles prieront sans cesse et mortifieront leur chair innocente. Quand elle mourra, elle aura fondé trente-deux monastères, le Carmel réformé comptera trois cents religieux et deux cents religieuses.

De même, à la mort de saint Ignace, il y aura déjà plus de mille Jésuites répandus sur le globe avec cent maisons ou collèges. Citons l'apostat Gioberti : « Ignace appartient à la race des conquérants du monde idéal, et sous ce rapport je ne sais qui le surpasse, à ne tenir compte que des seuls dons naturels. Je m'anéantis devant son extraordinaire grandeur et, m'essayant à esquisser son image, je me sens saisi de tremblement et de terreur, comme un humble artiste qui devrait reproduire au crayon le Moïse de Michel-Ange ».

Dieu se plaît parfois à faire concorder certaines dates. Sainte Thérèse venait de naître quand Luther prononça son premier discours hérétique dans la cathédrale de Wittemberg. A l'âge de sept ans, enflammée par la lecture de la vie des saints, elle quittait la maison paternelle pour aller au-devant du martyr, alors qu'Ignace, blessé, lisait également la Vie des saints sur son lit d'hôpital, et y trouvait sa conversion. Ignace terminait ses études de philosophie et de théologie en 1530, pendant que Thérèse suivait au couvent des Augustines les leçons de Marie Briceno. Et en 1534, l'année où notre sainte faisait profession au monastère des Carmélites d'Avila, Ignace fondait à Montmartre la Compagnie de Jésus, en même temps qu'Henri VIII lançait à son tour l'Angleterre dans le schisme. Saint Ignace entrait dans la gloire comme Thérèse entrait résolument dans sa vie plus sainte et se voyait comblée de dons surnaturels, en 1556. Enfin, tous deux furent canonisés le même jour, le 12 mars 1622. Il faut encore constater que la Réformatrice commença d'agir sous la direction et d'après les lumières de la Compagnie de Jésus : « C'est de cette Compagnie, dit-elle, que Notre-Seigneur s'est servi pour renouveler l'Ordre de sa Mère. »

Si sainte Thérèse entreprit son œuvre à un moment

décisif, le but qu'elle lui imposa fut aussi élevé qu'admirable. La désertion des mauvais pasteurs avait fait de leurs brebis autant de victimes, il était au moins désirable que ceux qui étaient demeurés des gardiens fidèles eussent la sainteté et la science nécessaires pour combattre efficacement le mal qui gagnait de toutes parts. La sainte Mère avait l'âme navrée de douleur en voyant les rapides progrès de l'hérésie en France, et la perte d'une si grande multitude d'âmes. Elle se consumait de ne pouvoir rien faire pour la cause de son divin Maître ; aussi résolut-elle de suivre de son mieux les conseils évangéliques et d'engager ses filles à pratiquer le même genre de vie, s'employant sans réserve à prier pour les défenseurs de l'Eglise, pour les prédicateurs et les théologiens qui venaient à son secours : « O mes sœurs, leur dit-elle, c'est là votre vocation, ce sont là vos affaires, là doivent tendre vos désirs ; c'est pour ce sujet que doivent couler vos larmes, enfin c'est là ce que sans cesse vous devez demander à Dieu. » Et elle ajoute que le jour où elles cesseront de rapporter leurs oraisons, leurs désirs, leurs disciplines, leurs jeûnes à ce but tout apostolique, elles ne feront point ce que Jésus-Christ attend d'elles et s'écarteront de leur vocation.

Le but de l'Ordre du Carmel réformé est donc le salut des âmes, et Thérèse prend la devise du prophète Elie : *Zelo zelata sum pro Domino Deo exercituum* ; je me suis consumée de zèle pour la cause du Dieu des armées. Selon saint Thomas et la doctrine catholique, la supériorité d'un Ordre religieux sur les autres consiste dans la fin très élevée qu'il se propose et dans la perfection des moyens qu'il emploie pour procurer cette fin. Les ordres religieux les plus élevés sont ceux qui ont pour but la prédication ; immédiatement après suivent les ordres contemplatifs. Or, les ordres religieux de femmes ne pouvant avoir

la prédication pour objet, celui qui par la contemplation et par toutes sortes de pénitences s'applique principalement à seconder les prédicateurs aura la supériorité sur les autres ordres de son sexe ; en sorte qu'à ce titre, l'Ordre de sainte Thérèse occupe le premier rang dans l'Eglise.

La règle du Carmel a cela de commun avec les règles des autres familles religieuses, qu'elle prescrit de choisir un supérieur à qui l'on doit obéissance, de faire les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et de garder le silence aux heures indiquées. Voici ce qu'elle a de particulier : la méditation et l'oraison sont la principale occupation, le jeûne commence à partir de l'Exaltation de la Sainte-Croix, le 14 septembre, et dure jusqu'à Pâques ; puis il y a le travail des mains compatible avec les habitudes d'oraison, la récitation de l'office divin de chaque jour, l'habit de bure, le linge de serge, le lit de paille, de simples sandales pour chaussure. Pour la confession et la direction, il est permis de choisir des prêtres et des religieux en dehors de l'Ordre. La clôture est aussi sévère qu'elle peut l'être ; les religieuses ne s'entre-tiennent, la grille ouverte et le voile levé, qu'avec leurs plus proches parents, à part certains cas très rares et exceptionnels.

Un religieux franciscain, le P. Maldonado, qui arrivait des Indes, passant à Avila, raconta à Thérèse combien d'âmes se perdaient dans ces contrées faute de missionnaires. Elle en fut si péniblement affectée que, retirée dans un petit ermitage du jardin, fondant en larmes, elle supplia Notre-Seigneur de lui donner le moyen de gagner des âmes. Il lui apparut et lui dit : « Attends un peu, ma fille, et tu verras de grandes choses ». En effet, quelques jours après, le Père général de l'Ordre des Carmes, Jean-Baptiste Rubeo de Ravenne, qui résidait en Italie, vint en Espagne, ce

qui ne s'était jamais vu, et mieux encore à Avila. Loin de se cacher de lui, la sainte l'invita à venir à Saint-Joseph, et quand il eut tout examiné et tout entendu, il l'encouragea beaucoup et lui donna le pouvoir de fonder d'autres monastères, lui commandant de faire tout son possible pour cela. Quand le Père général fut parti, Thérèse, tout en prévoyant les difficultés qui allaient de nouveau remplir sa vie, remercia le divin Maître et comprit le sens des paroles qu'elle avait entendues. Quelques jours après, à sa sollicitation, l'évêque d'Avila écrivit au Général pour obtenir que Thérèse fût autorisée à fonder quelques monastères de Carmes suivant la même règle ; la Mère écrivit de son côté, faisant valoir les raisons qui militaient en faveur de sa demande. Après quelques hésitations, le Père se rendit à de si pressantes instances, à la grande joie de la sainte qui, se voyant seule et sans ressources, pria Notre-Seigneur de susciter un homme digne et capable de l'aider à réaliser ce grand dessein. Elle ne devait pas attendre longtemps.

Elle dut d'abord fonder le deuxième monastère de Carmélites. Le P. Balthazar Alvarez demeurant depuis peu à Médina-del-Campo en qualité de recteur du collège, la sainte pensa qu'il pourrait l'aider puissamment à exécuter les ordres qu'elle avait reçus du Père général. Une demoiselle qui désirait se faire carmélite offrit quelque argent, demandant à faire partie du second monastère. La Mère, se contentant de cette petite somme, partit pour Médina, emmenant quatre religieuses de Saint-Joseph et deux de l'Incarnation. A Avila on la traita de folle, et les plus indulgents trouvaient son projet peu raisonnable. Mais le chapelain de Saint-Joseph, envoyé à Médina pour préparer les voies, ayant obtenu la permission de fonder et loué une maison, la Réformatrice n'était pas femme à hésiter. Le soir du premier jour, 13 août, après

avoir fait dix ou douze lieues dans de mauvais chariots et par la plus grande chaleur, on fit halte dans la petite ville d'Arevalo, où le P. Bannez se trouvait en ce moment. Là, on vint dire à la Mère de ne pas compter sur la maison louée, parce qu'étant contiguë au couvent des Augustins, son propriétaire ne voulait pas mécontenter ces religieux. Le P. Bannez, qui l'avait si habilement secourue à Avila, promit de lever cette difficulté avant peu de jours ; mais la Sainte voulait fonder dès le surlendemain, fête de l'Assomption ; elle craignait que la malveillance n'en vînt à exciter encore un mouvement populaire, si l'affaire traînait en longueur. Au milieu de son anxiété, elle vit arriver le prieur des Carmes de Médina, le P. Antoine de Hérédia, dont elle avait eu la prudence de s'assurer le consentement et l'appui ; il venait la prévenir qu'il avait acheté pour elle une petite maison où l'on pourrait, avec des tentures, faire une église provisoire du vestibule qui était assez délabré. Son avis fut suivi : on s'écarta du chemin pour aller à Olmedo visiter l'évêque, puis la dame qui vendait la maison ; celle-ci leur donna une lettre pour son intendant qu'elle chargeait de procurer aux Carmélites les rideaux et les tapisseries dont elles allaient avoir besoin.

Voulant agir dans le plus grand secret, la Sainte ne prit avec elle que la sœur Marie-Baptiste et la sœur Anne des Anges, laissant les quatre autres dans un village aux portes de la ville, et elle entra dans la maison le 14, à la nuit. D'abord tout lui sembla être en mauvais état, mais quand le jour parut, le vestibule que le bon prieur Antoine de Hérédia avait parlé de convertir en église se trouva tout encombré de terre, les murs décrépits, le toit sans plafond ; il fallait en faire un local décent dans l'espace de quelques heures. On se mit à déblayer la terre, la Sainte

donnant l'exemple de la plus grande activité ; on manquait de clous pour suspendre les tapisseries, mais il n'était pas possible d'en aller chercher à cette heure matinale sans donner l'éveil à la curiosité ; on arracha tous ceux qu'on put trouver aux murailles ; l'enceinte se trouva prête, l'autel dressé, on sonna une petite cloche, le peuple accourut et entendit la messe célébrée par le chapelain, pendant que la Mère et ses filles suivaient le saint sacrifice par les fentes d'une porte qui leur permettaient de tout voir. Au milieu d'une si grande pauvreté, la fondatrice goûtait une joie profonde, parce qu'une église de plus était fondée où la sainte victime s'offrirait et résiderait chaque jour ; mais son bonheur fut de beaucoup diminué et même il se changea en crainte lorsqu'elle vit les murs écroulés de la cour, qui donnaient libre entrée à quiconque voudrait s'introduire dans la maison. Il suffisait qu'un hérétique se trouvât parmi les étrangers demeurant dans la ville pour que le très saint Sacrement, protégé seulement par une tapisserie, courût les plus grands dangers ; il pouvait être profané comme il l'était ailleurs dans un si grand nombre d'églises. Elle s'accusa donc d'imprudencé et craignit encore d'être tombée dans l'illusion en croyant aux paroles qu'elle avait entendues dans l'oraison. Elle fit chercher partout une maison pour la louer, mais on n'en trouva point. Chaque soir, la Mère postait des hommes chargés de veiller à la sûreté de la petite église et de son précieux dépôt ; mais, craignant qu'ils ne vissent à s'endormir, elle se levait à toute instant pour s'assurer qu'ils étaient à leur poste. Cependant on venait dans la chapelle sans être scandalisé de sa pauvreté, quand, au bout de huit jours d'inquiétudes et de recherches, un marchand offrit à Thérèse l'étage de sa maison qui était fort belle, et une dame qui devait plus tard entrer au Carmel avec ses filles lui pro-

mit de l'aider à bâtir une église convenable. La Sainte accepta ces offres charitables ; une grande salle servit provisoirement d'église, et les religieuses purent suivre les exercices de la règle, en attendant le jour où il leur serait donné de s'installer définitivement ailleurs.

Ce fut à ce moment que sainte Thérèse rencontra à Médina-del-Campo l'homme envoyé de Dieu pour être son coopérateur, et qui devait faire pour les Carmes ce qu'elle faisait pour les Carmélites. Le P. Antoine de Hérédia, qui leur avait acheté une maison si peu convenable, en put enfin trouver une autre. Dans le cours des deux mois qu'on dut y travailler pour la mettre en état, la Mère s'ouvrit à cet excellent religieux de l'intention qu'elle avait de fonder un monastère de Carmes déchaussés. Ravi de ce qu'il entendait, il lui dit qu'il voulait être son premier religieux, que depuis longtemps il aspirait à mener une vie plus parfaite et qu'elle devait compter sur lui entièrement. Mais, quelques jours après, il passa à Médina un jeune Carme accompagnant un ancien religieux de l'Ordre. La Mère, entendant parler des vertus admirables qui brillaient en lui malgré sa grande jeunesse, désira voir le Père Jean. Il vint, et la Réformatrice put se convaincre tout d'abord qu'elle avait rencontré la pierre précieuse qu'elle cherchait ; résolue de l'acheter, elle se mit en prières, s'offrant mille fois en sacrifice pour obtenir que cette pierre devînt la première assise de l'édifice qu'elle voulait construire. Après que le Père eut fait connaître le genre de vie qu'il menait et son désir de se faire Chartreux, la Mère lui découvrit son dessein : il la comprit, se rendit de grand cœur à ses prières et lui promit d'entrer dans la Réforme, pourvu que ce pût être promptement.

Jean de Hiépès, connu sous le nom de Jean de la

Croix, descendait d'une famille noble tombée dans la pauvreté. Elevé par des parents vertueux, il eut dès sa plus tendre enfance une inclination particulière à la piété; il était humble, doux et modeste. Un jour qu'il jouait avec d'autres enfants sur le bord d'un étang, il tomba dans l'eau, mais il revint à la surface et y demeura sans avoir aucun mal. La très sainte Vierge se montrant à ses yeux lui tendit la main pour l'aider : l'enfant, voyant ses mains toutes mouillées et pleines de boue, n'osait accepter la gracieuse invitation que lui faisait la Reine des cieux, jusqu'à ce qu'un homme survenant et lui ayant offert un bâton, Jean le saisit et fut déposé sain et sauf sur le rivage, après quoi son sauveur disparut. Les uns dirent que c'était un ange, d'autres y virent le glorieux saint Joseph. La vue de Marie laissa dans l'âme de Jean une impression ineffaçable. Mais le démon, comprenant que cet enfant était appelé à une grande sainteté, essaya de lui ôter la vie. Comme il passait avec sa mère et son frère au bord du même étang, une effroyable bête semblable à un monstre marin s'élança sur lui pour le dévorer; sans s'effrayer, Jean fit le signe de la croix, et aussitôt l'horrible apparition s'évanouit.

A l'âge de treize ans, jouant avec ses amis dans la cour de l'hôpital de Tolède, il tomba dans un puits très profond ouvert à fleur de terre. Tous le crurent perdu, mais, regardant au fond du puits, ils le virent assis sur l'eau et n'éprouvant aucune crainte; ses camarades lui jetèrent une corde à laquelle il s'attacha lui-même; aux questions qu'ils lui adressaient il répondit simplement qu'une très belle dame, qu'il croyait être la très sainte Vierge, l'avait reçu dans son manteau et soutenu au-dessus de l'eau.

Il devint aussi savant que vertueux, étudiant la rhétorique et la philosophie en même temps qu'il jeûnait, portait le cilice et s'appliquait à l'oraison;

pénétré de reconnaissance envers la Mère de Dieu, il récitait chaque jour et à genoux son petit office et son rosaire.

A vingt-deux ans, il entra chez les Carmes de Médina-del-Campo, où, avec la permission de ses supérieurs, il pratiqua les plus grandes austérités, couchant dans une sorte de vieux coffre avec un morceau de bois pour oreiller, ayant ordinairement le corps ceint d'une chaîne de fer armée de pointes extrêmement aiguës. Il étudia ensuite la théologie à Salamanque et fut ordonné prêtre à vingt-cinq ans, malgré sa résistance qui dut céder aux ordres de ses supérieurs. C'est en revenant de Salamanque à Médina qu'il rencontra sainte Thérèse, et que, sur sa proposition, il consentit à rendre un grand service à l'Ordre de la Vierge, laquelle, lui disait la Sainte, est votre mère.

Nous ne suivrons pas la Réformatrice à Malagon, où elle fonda en peu de jours un monastère de Carmélites, à la prière de Louise de la Cerda, son amie. Comme elle en revenait, un gentilhomme lui offrit une petite maison qu'il possédait dans le village de Durvelo et que la Sainte accepta avec reconnaissance, pensant à son monastère de Carmes. S'étant arrêtée pour la visiter, elle trouva qu'elle répondait parfaitement à son désir de fonder dans la pauvreté, et rentrant à Médina, elle annonça la bonne nouvelle à ses deux religieux, qui en furent tout joyeux.

Le P. Antoine de Hérédia se démit donc de sa charge, et pendant qu'il se disposait à rendre compte de son administration au Père provincial, la Mère se chargea d'instruire le P. Jean de Hiépès sur la manière de vivre des Carmélites réformées. Un jeune gentilhomme de Valladolid, Bernardin de Mendoza, qui avait déjà promis à Thérèse de lui donner une maison près de cette ville, si elle voulait y mettre des

Carmélites, la pressait d'y venir immédiatement. Elle partit donc emmenant le Père Jean et cinq religieuses. Pendant qu'on préparait la maison donnée par Bernardin, elle demeura chez la sœur de ce dernier, Marie de Mendoza ; et là, le défaut de clôture lui donnant toute facilité pour donner ses conseils au Père Jean, elle lui fit étudier tout ce qui concernait l'Institut du Carmel, auquel il fallait rendre son ancienne beauté, le Père faisant ainsi véritablement son noviciat sous la direction de sainte Thérèse, laquelle, se confessant à lui dans ce même temps, l'appelait à la fois mon père et mon fils.

Une circonstance bien remarquable signala l'installation des Carmélites au monastère de Valladolid. Bernardin de Mendoza étant mort subitement, Notre-Seigneur révéla à la Sainte que ce gentilhomme avait failli aller en enfer, mais qu'il avait obtenu miséricorde en récompense de sa générosité ; ajoutant qu'il resterait dans les flammes du purgatoire jusqu'à la première messe qui serait dite dans le monastère. Ce divin Maître l'avertit une autre fois qu'elle eût à hâter les travaux, parce que cette âme souffrait de grands tourments. En effet, le chapelain disant la messe en leur maison pour la première fois, la Sainte s'approchant pour communier vit Bernardin de Mendoza qui, tout radieux de joie et brillant de gloire, la remerciait de sa délivrance.

Le P. Jean, prenant avec lui un des ouvriers qui avaient travaillé au monastère de Valladolid, partit pour sa petite maison de Durvelo, non sans avoir béni la Mère et les religieuses et sans avoir demandé à la Sainte de le bénir à son tour. Du plus loin qu'il vit le village, il le salua avec allégresse, et dès son arrivée il se mit en devoir d'établir l'église sous le pauvre porche attenant à la maison, lequel ressemblait assez à l'étable de Bethléem. Un petit grenier

qui donnait sur le porche tint lieu de chœur : il était si bas qu'on ne pouvait guère s'y tenir qu'à genoux, avec une ouverture qui laissait passer la pluie et la neige aussi bien que la lumière. Le Père prépara deux cellules où il était impossible de se tenir debout, avec un peu de foin pour lit et une pierre pour oreiller, mais chacune d'elles avait une petite fenêtre ouvrant sur le très saint Sacrement. Le dortoir, le réfectoire et la cuisine furent disposés dans le bas, à peu près de la même manière et meublés à l'avenant. Le lendemain il dit la messe; c'était le premier dimanche de l'Avent, 1568. Il y vécut seul pendant deux mois, se préparant dans la retraite à remplir sa mission, vivant de ce qu'on lui apportait, marchant les pieds nus et étonnant les villageois des environs, dont la stupeur fit bientôt place à une admiration qui devait porter ses fruits. A partir de ce moment, Jean de Hiépès prit le nom de Jean de la Croix.

Le P. Antoine de Hérédia vint le rejoindre avec un frère de chœur nommé frère Joseph. Tous trois renouvelèrent leur profession au pied du très Saint-Sacrement : renonçant solennellement à la règle mitigée, ils promirent de suivre en tout la règle primitive jusqu'à la mort. A minuit ils allaient à l'office, et passaient le reste de la nuit en prière, la neige couvrant parfois leurs épaules sans qu'ils s'en aperçussent.

Un couvent dans des conditions si misérables et une vie si ennemie de la nature scandaliseraient le monde : la croix fut en effet un scandale pour les juifs et une folie aux yeux des païens; mais écoutons la sainte Mère nous dire ce qu'elle en pense. Le Carême suivant, allant à Tolède fonder un nouveau monastère de Carmélites, elle en profita pour visiter Durvelo qui était sur son chemin. Etant arrivée le matin, elle trouva le P. Antoine de Hérédia, qui avait pris le

nom de P. Antoine de Jésus, balayant le devant de la porte de l'église dans laquelle elle entra, admirant la ferveur qui régnait dans cette sainte maison. Deux marchands de Médina-del-Campo, qui l'accompagnaient, furent si émus de ce spectacle qu'ils ne purent retenir leurs larmes. « Je fus extrêmement édifiée, dit sainte Thérèse, de la manière de vivre de ces saints religieux, de leur mortification, de leur oraison et du bon exemple qu'ils donnaient autour d'eux. Ils allaient prêcher dans les lieux circonvoisins, marchant les pieds nus dans la neige ; et après avoir passé presque tout le jour à prêcher et à confesser, ils s'en retournaient sans avoir mangé et sans que ce travail, quelque extraordinaire qu'il fût, leur parût considérable. On ne se lassait pas de me parler de leur sainteté et du grand bien que le pays en recevait. Je craignais que le démon ne les portât à des austérités excessives capables de ruiner leur santé. Une telle crainte montrait mon imperfection... Comme ces Pères avaient des vertus qui me manquent, ils tinrent peu de compte de mes paroles et continuèrent leurs pénitences. Je pris congé d'eux et partis extrêmement consolée. »

Nous ne pouvons suivre saint Jean de la Croix dans ses fondations et dans les différents travaux qu'il entreprit au service de la Réforme, ni détailler les services immenses qu'il rendit à l'Ordre, tantôt comme prieur ou comme maître des novices, tantôt en qualité de recteur. Les collèges d'Alcala et de Baëza qui furent son œuvre méritèrent d'être proposés pour modèles par les plus célèbres docteurs. Nous ne dirons pas davantage tout ce qu'il eut à souffrir pendant la persécution qui s'éleva contre le Carmel réformé, l'admirable résignation qu'il montra au milieu des plus mauvais traitements, la manière miraculeuse dont il fut délivré par la très sainte Vierge sa fidèle

protectrice, ni enfin ses vertus si extraordinaires et ses miracles si nombreux. Les mépris et les souffrances faisaient sa joie. Jésus-Christ lui demandant ce qu'il désirait de sa munificence, il répondit : « *Pati et contemni pro te* ; souffrir et être méprisé pour vous. » Sainte Thérèse l'appelle un homme céleste et divin, et ses immortels ouvrages le mettent au premier rang des théologiens mystiques. Il était souvent ravi en extase. Un jour qu'il était au parloir de l'Incarnation, conversant avec sainte Thérèse sur le mystère de la très sainte Trinité dont on célébrait la fête, la Mère ayant laissé la parole au serviteur de Dieu comme à son père spirituel, le Bienheureux semblait lancer autant de traits de lumière et de feu qu'il prononçait de paroles ; et son cœur s'enflammant d'amour de Dieu à mesure qu'il parlait, il sentit que le ravissement allait s'emparer de lui. En vain essayait-il de résister en se cramponnant aux barreaux de sa chaise, la puissance divine contre laquelle il luttait l'enleva jusqu'au plafond avec le siège sur lequel il était assis. Pendant ce temps, la Sainte qui l'avait écouté à genoux de l'autre côté de la grille, recevant en elle les mêmes impressions, fut ravie également et s'éleva agenouillée, absorbée dans la plus haute contemplation. En cet instant, la sœur Béatrix de Jésus, venant pour remettre une lettre à la Mère, vit ce double prodige et appela les sœurs qui en furent témoins comme elle. Depuis ce temps sainte Thérèse avait coutume de dire qu'il était dangereux de parler de Dieu avec le P. Jean, parce que tout aussitôt il tombait en extase ou il y plongeait les autres.

La Réformatrice écrivit le récit de ses fondations par ordre de Notre-Seigneur dans un livre spécial que tous liront avec autant de fruit que de dévotion. Nous nous bornerons à choisir encore brièvement quelques faits parmi les plus marquants.

Etant allée fonder à Tolède, la Mère descendit chez Louise de la Cerda, où elle avait demeuré autrefois et dont la maison devint dans la suite le monastère que les Carmélites occupent encore aujourd'hui. A son arrivée, elle se vit refuser la maison qu'on lui avait offerte en la priant de venir. De plus, l'archevêque étant mort, le diocèse de Tolède était administré par un vicaire général, lequel faisait en même temps fonctions de gouverneur de la ville. Ce dernier, influencé par des personnes hostiles au Carmel réformé, lui refusa la permission de fonder. Inopinément privée de toute ressource, Thérèse était surtout peinée de ne pas avoir la permission de l'autorité ecclésiastique, et elle résolut de tout faire pour l'obtenir. Après avoir longuement prié dans une église voisine, elle fit demander à l'administrateur de vouloir bien venir lui parler chez dona Louise ; et la Sainte, toujours si humble et si douce, s'exprima en la présence de ce dignitaire avec une grande fermeté et une liberté toute chrétienne : « Voici plus de deux mois, lui dit-elle, que je suis ici, non pour voir la ville ou pour m'y donner du bon temps, mais pour y chercher la gloire de Dieu et le bien des âmes ; c'est dans ce but que j'ai amené des religieuses avec moi. Il était digne de votre vertu et de l'autorité dont vous êtes revêtu de soutenir de pauvres femmes et de les encourager, puisque vous en avez le moyen. Ce n'est pas ce que vous avez fait jusqu'ici, puisque ni les démarches que beaucoup de personnes recommandables ont faites en notre faveur, ni la justice de notre cause n'ont pu vous faire consentir à accéder à notre demande. Comment se fait-il que nous ne trouvions personne pour nous aider et que, tout au contraire, ceux qui vivent à leur aise font tous leurs efforts pour empêcher des femmes de vivre dans les austérités du cloître ? Nous n'avons rien à perdre en ce monde et nous pouvons vivre ailleurs ;

mais vous, Monsieur, vous aurez à répondre de la perte que peut faire la ville, si vous êtes cause que cette fondation n'ait pas lieu ; cherchez l'excuse que vous pourrez alléguer quand vous paraîtrez au tribunal de Jésus-Christ pour l'amour duquel nous sommes venues. Quant à moi, je n'en vois aucune, puisque votre dignité vous oblige strictement à seconder tout ce qui touche au service de Dieu. » Cette éloquente franchise et ce ton de conviction profonde touchèrent le gouverneur ; la permission fut accordée.

La Mère n'avait que quatre ducats : « Quatre ducats et Thérèse, disait-elle, ce n'est rien ; mais quatre ducats, Thérèse et Dieu, c'est plus qu'il n'en faut, et pour fonder un monastère il suffit d'une maison louée. » Elle finit par en trouver une où elle vécut avec ses filles n'ayant pour ainsi dire rien à manger. Elle ne voulut rien demander à son amie Louise de la Cerda, qui ne soupçonnait pas leur pauvreté. L'amour du divin Maître suppléant à tout, ses épouses s'estimaient trop heureuses de pouvoir souffrir quelque chose pour lui. Aussi, quand on vint à leur secours, la Mère voyant ses filles moins joyeuses et leur en demandant la cause, elles répondirent : « Comment ne serions-nous pas tristes, puisque nous ne sommes plus pauvres ! »

Une Sœur de ce monastère étant au lit de la mort et la Sainte conjurant Notre-Seigneur pour qu'il la vint secourir, il lui apparut au chevet du lit, les bras un peu ouverts comme pour soutenir et défendre la mourante, et il lui dit : « Sois assurée, ma fille, que j'assisterai aussi toutes les religieuses qui mourront dans tes monastères ; qu'elles ne craignent pas les tentations à l'heure de la mort ! » Et la malade à son tour dit à Thérèse : « O ma Mère, comme je vais voir de grandes choses ! » Et à l'instant elle expira.

Vint ensuite la fondation de Pastrana, puis celle de Salamanque. Appelée dans cette ville par le P.

Guttierez, recteur du collège des Jésuites, prédicateur remarquable, qui mourut martyr de la main des hérétiques en France, elle partit avec une de ses filles, l'évêque lui ayant déjà accordé l'autorisation nécessaire. Après avoir voyagé par un très grand froid dans un mauvais chariot, la Sainte arriva à Salamanque la veille de la Toussaint. En quelques heures, elle prépara la maison, puis coucha sur une botte de paille, faute de lit ; et le lendemain, jour de la Toussaint 1569, la première messe fut dite dans le nouveau monastère dédié, comme les autres, à saint Joseph. Plusieurs religieuses vinrent alors la rejoindre. Leur dénuement était extrême ; on était en hiver, et la Sainte se plaignant un soir d'avoir froid, on lui dit qu'elle avait sur elle toutes les couvertures de la maison. Leur demeure étant froide, humide et malsaine (1), les Carmélites en sortirent pour aller se fixer dans un autre quartier.

Un mot sur la fondation d'Albe.

François Velasquez, intendant du duc d'Albe, et Thérèse de Laiz, sa femme, avaient prié Jean de Ovalle, beau-frère de la Sainte, de négocier avec elle la fondation d'un monastère de Carmélites à Albe. Les deux époux, qui demeuraient d'abord à Salamanque, regrettaient beaucoup de n'avoir pas d'enfants, et Thérèse de Laiz demandait sans cesse par l'intercession de saint André le bonheur d'être mère. Cette pieuse femme persévérait dans sa prière depuis plusieurs années, quand saint André lui apparut : elle se vit dans une cour où se trouvait un puits, et tout près il

(1) Depuis, cette maison est restée presque inhabitée ; Monseigneur de Salamanque vient de l'acheter pour y établir une nouvelle famille religieuse, les Servantes de Saint-Joseph, qui se sanctifient par le travail et l'oraison. On veut restaurer les vieux bâtiments et convertir en un oratoire dédié à saint Joseph la cellule que la Sainte y a occupée.

y avait une prairie couverte de fleurs magnifiques. Auprès du puits se tenait l'apôtre qui, lui montrant ces belles fleurs, lui disait : « Voici bien des enfants, autres que ceux que tu désires. » Elle ne comprit rien à cette vision, mais, cessant de désirer des enfants, elle parla à son mari de bâtir un monastère. Sur ces entrefaites, la duchesse d'Albe lui offrant l'administration de ses biens, François Velasquez, laissant sa femme à Salamanque, partit pour Albe, y acheta une maison et écrivit à son épouse de venir le rejoindre. Celle-ci partit à regret pour cette nouvelle contrée ; en arrivant, elle trouva que son mari avait acheté une maison beaucoup trop vaste et peu commode. Le lendemain de son arrivée, elle descendit au matin dans la cour, mais quelle ne fut pas sa stupéfaction en reconnaissant la cour, le puits et les lieux que lui avait montrés saint André ! Les deux époux consultant plusieurs personnes sur le dessein qu'ils avaient de construire un monastère, toutes les en détournèrent, leur disant d'entreprendre d'autres œuvres de préférence à celle-ci. Le démon, prévoyant le dommage qu'il allait subir, leur persuada que les raisons à eux données étaient excellentes. Ils adoptèrent donc un de leurs neveux, pensant lui léguer la meilleure partie de leurs biens ; mais quinze jours ne s'étaient pas écoulés que ce jeune homme était emporté par une maladie subite. Voyant dans cette mort un châtiment de Dieu, ils résolurent d'établir un monastère, quoi qu'on pût leur dire pour les en détourner. Or, quelque temps après, un religieux franciscain qui avait jusque-là combattu leur projet, ayant entendu parler des fondations que faisait la Mère Thérèse de Jésus, leur raconta tout ce qu'il avait appris à son sujet. L'affaire fut entamée, et les Carmélites entrèrent dans leur nouvelle maison d'Albe le 25 janvier 1571. Thérèse de Laiz comprit alors quelles étaient les fleurs suaves que l'apôtre lui avait

montrées. C'était dans ce monastère que devait mourir sainte Thérèse, onze années plus tard. Il y avait sous le chœur une petite arcade. La Mère empêchant qu'on la détruisît avait dit : « C'est là qu'on doit mettre le dépôt. » On comprit plus tard le sens de ces paroles prophétiques.

Elle établit de nouveaux monastères à Ségovie et à Véas. Visitant à Ségovie la chapelle consacrée par la présence et par la pénitence de saint Dominique, ce saint lui apparut et se mit à sa gauche, disant que la droite était réservée pour son Maître. Notre-Seigneur se montra aussitôt et dit à Thérèse : « Réjouis-toi avec mon ami. » Son entretien avec le saint patriarche dura deux heures ; il l'assura qu'il l'aiderait puissamment dans l'œuvre de la réforme du Carmel.

A Véas, elle rencontra le P. Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, visiteur de l'Ordre, qu'elle ne connaissait pas encore, et qui s'était fait Carme déchaussé, peu de temps auparavant, au monastère fondé par Jean de la Croix à Pastrana. Venu dans cette ville pour traiter de l'entrée d'une religieuse chez les Carmélites et ayant parlé à la prieure, celle-ci fut tellement frappée des grandes qualités que Dieu avait mises en cet homme éminent, qu'elle désira vivement le voir entrer dans le Carmel ; elle en parla à ses Sœurs, leur recommandant de beaucoup prier pour que l'Ordre de la Vierge fit cette précieuse conquête. En effet, Gratien étant allé visiter le couvent des Carmes réformés, Dieu parla à son cœur : profondément touché de la sainteté de ces religieux et des avantages qu'il trouverait à entrer dans leur Ordre, il demanda à prendre l'habit. Sainte Thérèse, le voyant alors pour la première fois à Véas, fut si charmée de sa piété, de sa doctrine et de sa modestie, qu'elle ne pouvait se lasser d'en remercier Dieu. Elle eut avec lui plusieurs entretiens. En sa qualité de visiteur apostolique choisi

par le nonce, le Père Gratien était le supérieur de la Mère ; aussi, au lieu de la laisser retourner en Castille, il la pressa d'aller fonder un monastère à Séville en Andalousie, tout à fait au midi de l'Espagne. Elle aurait préféré aller à Madrid, parce que Notre-Seigneur le lui avait enjoint, mais elle céda à son supérieur ; et comme celui-ci lui faisait remarquer qu'il pouvait bien se tromper en lui donnant un ordre contraire à cette révélation, elle répondit qu'elle ne pouvait se tromper en obéissant. Notre-Seigneur dit à son épouse qu'elle avait sagement agi en cela, que les affaires de l'Ordre s'en trouveraient bien et que la fondation de Madrid n'y perdrait pas.

Séville , dit un de ses biographes, devait être le Gethsémani de la Réformatrice. D'abord le voyage étant très pénible à cause de la grande chaleur, des mauvaises hôtelleries où il fallait s'arrêter et des gens qu'on y rencontrait, la Mère fut prise en chemin d'une fièvre très violente ; il faisait si mauvais dans la pauvre chambre qu'on lui donna qu'elle en sortit, préférant la chaleur du soleil d'Espagne à celle qu'on y éprouvait, disant : « Qu'en sera-t-il de ceux qui seront en enfer, obligés de brûler toujours à la même place, sans pouvoir même changer de souffrance, ce qui, j'en ai pu faire l'expérience, est une sorte de soulagement ! »

Ordinairement, la petite caravane qui allait fonder voyageait en chariot couvert ; un aumônier l'accompagnait et disait tous les jours la messe. En chemin, les religieuses suivaient les mêmes exercices qu'au couvent ; une sonnette servait de cloche et un sablier d'horloge. Aux heures marquées, personne, pas même les conducteurs, ne rompait le silence : la Sainte savait charmer la longueur du voyage, en faire oublier la fatigue et les ennuis. Tous ceux qui voyageaient avec elle, dit Ribera, ne pouvaient se rassasier de l'entendre, et il suffisait de l'avoir entendue une seule

fois pour en garder un ineffaçable souvenir. Arrivé sur les bords du Guadalquivir qui était grossi par les pluies et fort rapide, il fallut passer le fleuve sur un bac maintenu par des cordages. Mais le chariot où se trouvait la Mère avec ses filles étant mis sur la barque, ceux qui tenaient la corde ne purent résister au courant ; ils furent même renversés, et l'embarcation allant à la dérive malgré les efforts du batelier était en grand danger de sombrer. Pendant que tous poussaient des cris de frayeur, la Mère et ses filles priaient, et Dieu veillait sur elles : un banc de sable les arrêta, et d'un château voisin un gentilhomme, voyant le danger qu'elles couraient, envoya à leur secours. Ce qui impressionna le plus Thérèse en cette circonstance, ce fut le désespoir de l'enfant du batelier qui, resté sur le rivage, se désolait et poussait de grands cris, pensant que son père allait se noyer ; elle était tout attendrie de voir en lui, à cet âge, ces sentiments de piété filiale et en bénissait Notre-Seigneur.

Il leur fallut traverser Cordoue, où elles eurent plus d'un ennui. Ne pouvant passer le pont avec leurs chariots sans la permission du gouverneur, elles durent attendre longtemps. Or, c'était le jour de la Pentecôte au matin, et une foule curieuse entourait ces chariots couverts, se demandant ce qu'ils pouvaient renfermer. Quand elles en descendirent pour assister à la messe, leurs manteaux blancs, leurs grands voiles firent sur les Andaloux, qui sont fort légers, l'effet de l'entrée des taureaux dans l'arène. Ce jour-là, la fièvre quitta la sainte, et elles purent enfin atteindre Séville.

La capitale de l'Andalousie servait alors d'entrepôt au commerce des deux mondes ; son port sur le Guadalquivir était magnifique, et elle comptait 400,000 habitants ; aujourd'hui sa population est réduite des trois quarts. Là encore l'archevêque refusa la per-

mission de fonder ; un mois après cependant, il l'accorda sur la prière du P. Gratien qui lui écrivit de Madrid et parvint à le gagner. Les Carmes mitigés vinrent demander à la Mère de quel droit elle voulait établir un couvent ; elle leur montra les lettres patentes du Général. Cependant elle se trouvait une fois de plus livrée à ses seules forces et sans argent ; personne ne voulait s'occuper des nouvelles venues et le peuple ne leur était pas sympathique, quand le frère de Thérèse, Laurent de Cépéda, arrivant d'Amérique où il avait séjourné trente-quatre ans, vint pour se fixer à Séville : il amenait avec lui sa fille Thérésita dont il a été parlé au commencement de ce livre, et il promit aux Carmélites de les aider de tout son pouvoir. Comme on ne trouvait pas de maison à acheter, la Sainte suppliait Notre-Seigneur qui lui dit : « Ne t'inquiète pas, ma fille, je vous ai déjà exaucées. » En effet, une très belle maison leur fut adjugée au tiers de sa valeur.

Les travaux étant achevés et la chapelle prête, on conseilla à Thérèse d'en prendre possession le plus solennellement possible et d'y porter en procession le Très Saint-Sacrement, qu'on pourrait prendre dans une paroisse voisine. L'archevêque ordonna que tout le clergé de la ville et les confréries assistassent à cette cérémonie. Le peuple vint en foule ; les rues étaient magnifiquement ornées, on fit de belle musique, on tira le canon, et des fusées furent lancées pendant presque toute la nuit. Un paquet de poudre, qui prit feu comme on entraît au monastère, ne causa aucun accident ; l'homme qui le portait ne fut même pas blessé et les tentures n'en éprouvèrent aucun dommage, quoique la fumée de l'explosion, d'ailleurs très violente, noircît les voûtes du cloître. Avant que l'archevêque se retirât, la Sainte se mit à genoux pour le remercier et lui demander sa bénédiction.

Mais le prélat était si ému d'admiration pour cette religieuse dont il connaissait les grandes vertus, qu'il s'agenouilla lui-même, à l'étonnement de tous les assistants. C'est ainsi que l'indifférence publique fit place à l'enthousiasme, et que les Carmélites furent aussi aimées à Séville qu'elles y avaient été reçues froidement tout d'abord. C'était en la fête de la très Sainte Trinité, 1575.

Peu après ce triomphe d'un moment vint la croix la plus lourde que Thérèse de Jésus eût jamais portée, et qui eût fait fléchir tout autre cœur moins confiant en Dieu que le sien. Ayant écrit au P. Général pour obtenir qu'il la dispensât de fonder de nouveaux monastères, elle en avait reçu cette réponse : qu'il s'en garderait bien, désirant plutôt lui en voir établir autant qu'elle avait de cheveux sur la tête. Mais l'Ordre ayant tenu un Chapitre général à Plaisance, au mois de mai 1575, lui fit intimer la défense non seulement de fonder davantage, mais aussi de sortir désormais de la clôture ; on la laissait libre de choisir le monastère qu'il lui plairait. De plus, les monastères de Carmes déchaussés devaient être supprimés, et les religieux qui les composaient distribués dans les couvents des Carmes mitigés, dont ils feraient partie dorénavant. C'était la destruction de l'œuvre de sainte Thérèse. « On se trompe donc étrangement, disait-elle, en cherchant son bonheur dans la prospérité et dans les louanges des hommes, qui sont aujourd'hui d'un sentiment et demain d'un autre ; si bien que ce qui leur plaît le matin leur déplaît le soir. Il n'y a d'immuable que vous, ô mon Seigneur. Soyez-en béni pendant tous les siècles des siècles. »

Voici quelle était la cause de ce changement. Les Carmes mitigés d'Espagne virent dans la réforme une injure pour leur règle et une source de dissensions ; aussi se persuadaient-ils que l'anéantir c'était

tout pacifier. Ils prévinrent tellement l'esprit du Père Général que celui-ci, tout en sachant fort bien à quoi s'en tenir sur le compte de Thérèse, n'osa pas lutter contre l'Ordre presque tout entier et crut devoir sacrifier à la paix ses propres opinions et l'œuvre de la sainte Mère. Le nouveau nonce en Espagne, ne connaissant point Thérèse, entra dans les vues du Général et des dignitaires de l'Ordre ; il sévit avec la plus entière bonne foi contre ceux des Carmes déchaussés qu'on lui représentait comme étant capables de résister. Dans le nombre de ceux qui furent exilés ou mis en prison se trouvaient le P. Gratien et le P. Jean de la Croix. Malgré son angoisse, la Réformatrice se sentait l'âme remplie de joie, pensant que Dieu devait être content d'elle puisque, les hommes la voulaient persécuter, car elle n'avait fait qu'obéir au P. Général, à ses confesseurs et à tous ses supérieurs, quels qu'ils fussent. Elle savait et disait à ses Sœurs que Dieu a coutume de récompenser par des croix ceux qui le servent le mieux afin d'accroître leur mérite : « Il n'appartient qu'aux simples soldats, écrivait-elle, de vouloir être payés par jour ; servons Dieu gratuitement, comme les grands seigneurs servent le roi. »

Mais ce qui brisait son cœur, c'étaient les souffrances qu'on faisait injustement endurer à ses enfants. Elle écrivit donc à ce sujet au roi d'Espagne Philippe II. Ce prince, pour éclairer le nonce, lui adjoignit trois religieux recommandables. Thérèse demandait à Notre-Seigneur de la sacrifier et de la faire jeter à la mer comme Jonas pour le salut de la réforme. Le Maître lui répondit : « Quelques-uns voudraient la détruire, mais cela ne sera pas, c'est tout le contraire qui arrivera. » Philippe II fit plus encore ; il écrivit au pape Grégoire XIII, demandant à Sa Sainteté avec de grandes instances et d'excellentes raisons

qu'on retirât les Carmes déchaussés de l'obéissance des Carmes mitigés et qu'ils pussent former une province à part. Le Souverain Pontife, connaissant la vérité et ce que les enfants de sainte Thérèse avaient à souffrir, leur accorda qu'il en fût ainsi, et les louant grandement de leur manière de vivre, il approuva de nouveau leur règle. Les Carmes déchaussés se réunirent donc en Chapitre séparé et choisirent pour leur premier provincial le P. Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, à la grande joie de la Sainte qui se voyait enfin largement récompensée de toutes ses douleurs. Elle garda au roi la plus grande reconnaissance et voulut la faire partager à ses filles, leur disant qu'elles étaient désormais dans une étroite obligation de recommander toujours à Dieu ce prince et les siens. Depuis ce temps les Carmélites d'Espagne prient officiellement pour le roi.

Nous remarquerons en terminant que si Dieu fait aux saints d'immenses faveurs, c'est qu'il les destine à souffrir pour sa cause. « Je lui montrerai, disait Jésus-Christ en parlant de saint Paul, combien il lui faudra souffrir pour la gloire de mon nom. » La gloire du nom de Jésus-Christ, c'est l'extension de son Église, c'est le salut des âmes. Comme l'apôtre, Thérèse n'aspire qu'à se donner et à se dépenser pour ses frères, s'offrant même à être anathème pour eux et surabondant de joie dans les tribulations qu'elle endure à leur profit. Souffrir dans ce but est la seule chose qui puisse la consoler de ne point mourir. Du reste, appartenir à l'Église, servir Dieu sous les ordres de l'Église et mourir dans son sein, c'est tout à ses yeux : « Enfin, s'écrie-t-elle sur son lit de mort, ou plutôt sur son trône de gloire, enfin je suis fille de l'Église ! »

CHAPITRE SIXIÈME.

SAINTE THÉRÈSE ET LA MORT.

La mort est le châtement du péché. Jésus-Christ, qui a pris sur lui toutes nos fautes, a voulu la subir pour qu'elle devînt la vie. A part la séparation violente de l'âme et du corps qui est pour presque tous une pénitence très dure, on peut dire que la mort est abolie, parce qu'en frappant le Fils de Dieu elle a succombé dans son triomphe ; notre vie n'étant pas détruite, mais changée en une meilleure en vertu de ce trépas divin ; l'âme quittant sa maison de boue pour passer en la demeure éternelle où elle retrouvera son corps glorieux et spiritualisé ; en sorte que, loin de perdre le juste, la mort le délivre en finissant de l'arracher à lui-même pour le livrer définitivement à Dieu qui est la vie. « Tant que nous habitons ce corps, dit saint Paul, nous sommes loin du Seigneur et de vrais pèlerins nous dirigeant vers la patrie : Dieu est absent pour notre âme tant que notre corps mortel est présent pour elle... Et personne, dit saint Jean, ne peut voir Dieu sans mourir. » A la vérité, Thérèse avait vu l'humanité glorieuse de Jésus-Christ ; par une vision intellectuelle des plus hautes, les trois personnes de la très sainte Trinité se montraient fréquemment et comme habituellement dans l'intime de son âme, épanchant dans ce sanctuaire leur lumière et leur amour ; mais ce n'était pas la vision claire et complète de l'essence divine, dans laquelle nous verrons Dieu face à face et tel qu'il est, le connaissant comme nous sommes connus de lui ; ce n'était pas l'union

totale par laquelle notre être sera comme fondu en Dieu. Cependant, cette jouissance anticipée, mais encore partielle, que l'auteur de la vie donnait à celle qu'il avait choisie pour épouse, lui faisait plus profondément sentir le besoin immense de la vision béatifique pour laquelle nous sommes créés et régénérés dans le baptême. L'union étroite que le Verbe avait daigné contracter avec son âme par un mariage spirituel véritable, allumait dans son cœur séraphique un intolérable incendie d'amour... « Je ne vis plus, disait saint Paul, c'est Jésus-Christ qui vit en moi... Je désire ardemment voir mon corps se dissoudre pour être avec le Christ. » Écoutons Thérèse tenir le même langage dans une de ces poésies sublimes qui jaillissaient de son cœur plus vite encore que de sa plume.

En voici la traduction décolorée ; la Sainte développe cette pensée qu'elle exprime en trois vers : Je vis sans vivre en moi, j'attends une vie si haute que je meurs de ne point mourir.

« — Je vis sans vivre en moi, j'attends une vie si haute que je meurs de ne point mourir. »

« — Cette union divine avec l'Amour en qui je vis rend Dieu mon captif et laisse mon cœur libre. Voir Dieu mon prisonnier m'est une souffrance si grande que je meurs de ne point mourir. »

« — Oh ! que cette vie est longue ! que ces exils sont cruels ! Quelle prison, et dans quels fers mon âme est enchaînée ! Ne pouvoir qu'en attendre la fin me cause une douleur si profonde que je meurs de ne point mourir. »

« — Quelle est bien trop amère cette vie où l'on ne jouit pas de son Seigneur ! Si l'amour est doux, l'espérance ne va pas vite. Dieu, ôtez-moi ce fardeau qui accable ma faiblesse, je meurs de ne point mourir. »

« — Je vis seulement de l'assurance que j'ai de

mourir, parce qu'en mourant je suis sûre enfin de vivre. O mort, apporte-moi la vie, ne tardes plus, moi qui t'attends et qui meurs de ne point mourir. »

« — O vie, ne me sois point cruelle, regarde comme l'amour est fort ; vois, te perdre est le seul moyen de te gagner. Viens ! toi, mort si douce, viens ! mourir m'est facile à moi qui meurs de ne point mourir. »

« — Cette vie de là-haut est la vraie, et celle d'à présent ne devient vie qu'en cessant. O mort, ne me fais pas, je ne puis vivre qu'en mourant et meurs de ne point mourir. »

« — O vie, que donnerai-je à ce Dieu qui vit en moi ? Ne consens-tu pas à te perdre pour mieux jouir de lui ? Je cherche à le posséder en te donnant, car c'est lui seul que je désire en mourant de ne point mourir. »

« — Absente de toi, Seigneur, à quoi puis-je passer ma vie, sinon à souffrir la plus dure mort qui fût jamais ? Je me fais pitié ; mon mal est sans mesure et je meurs de ne point mourir. »

« — Le poisson que l'on tire de l'onde voit du moins finir son tourment : le trépas, c'est le bonheur pour qui peut achever de mourir. Mais quelle mort égala jamais ma pauvre vie où je meurs de ne point mourir ? »

« — A peine commencé-je à être soulagée en te voyant au Sacrement, ô Dieu, que j'en sens davantage la peine de ne pouvoir jouir de toi. Tout sert à augmenter ma souffrance parce que je ne puis te voir, ô mon désir ; je meurs de ne point mourir. »

« — Seigneur, quand je me réjouis dans l'espérance de te voir un jour, voyant que je puis te perdre je sens redoubler ma douleur. Vivant en si grande crainte quand j'attends avec tant d'amour, je meurs de ne point mourir. »

« — Arrache-moi à cette mort, mon Dieu, donne-

moi la vie ; ne me laisse pas enchaînée dans ce lien qui m'étreint si fort. Considère que je meurs d'envie de te voir, que je ne puis vivre sans toi, que je meurs de ne point mourir. »

« — Je vais donc pleurer ma mort et gémir sur ma vie tant que je serai prisonnière à cause de mes péchés. O mon Dieu, quand sera-t-elle enfin réalisée cette parole que je meurs de ne point mourir (1) ? »

Dans son Livre des Exclamations, cette pensée revient souvent, tracée en traits de feu : « Quel soulagement donnez-vous à mon martyr ? Il n'en est point si ce n'est de l'endurer par amour pour vous. » Elle se déclare prête à rester ici-bas pour tout souffrir, à l'exemple de saint Martin ; sa seule consolation est de travailler le plus possible et d'endurer sans cesse pour les intérêts de Dieu : « Je me déterminai, dit-elle, à vivre de bon cœur pour lui rendre de grands services, mais de temps en temps ce désir de le voir me ressaisit. » C'est le sens de son immortelle devise : Ou souffrir, ou mourir.

Ce fut animée de ce double sentiment de courage intrépide et d'amour résigné qu'elle entreprit sa dernière fondation à Burgos. Elle y eut considérablement à souffrir, Dieu voulant épurer une dernière fois l'or parfait de sa charité. Le démon lui suscita mille entraves, mais elle disait qu'il était un démon imbécile et ne sachant pas son métier. Le monastère étant enfin occupé par ses filles, une inondation menaça d'engloutir une partie de Burgos : pour elles dont la maison était de toutes la plus exposée, elles y restèrent retirées à l'étage supérieur, et l'archevêque, qui avait été longtemps opposé à la Mère, déclara que si la ville n'avait pas été en-

(1) Chaque strophe compte six vers.

gloutie, c'était à la sainteté de Thérèse qu'il fallait l'attribuer.

Mais elle était à bout de forces et âgée de soixante-sept ans et demi, presque tous passés au milieu des souffrances et dans des travaux incessants : « Je suis vieillie d'une manière étonnante, » écrivait-elle quelque temps auparavant ; elle avait coutume de s'appeler « la pauvre vieille. » Dieu lui avait fait connaître l'époque de sa mort. Une de ses filles lui disant : « Votre Révérence a maintenant cinquante-neuf ans ? » elle répondit : « Oui ; » et elle ajouta à voix basse, comme se parlant à elle-même : « De cinquante-neuf à soixante-huit. » Cinq années plus tard, le médecin lui ayant conseillé certains remèdes, elle dit : « Pour quatre ans que j'ai à vivre, à quoi bon faire tant d'embarras. » Elle avait prédit à la duchesse d'Albe et au P. Mariano qu'elle mourrait à Albe.

Notre-Seigneur l'ayant donc assurée que tout irait bien et que rien ne devait la retenir davantage à Burgos, elle partit pour Palencia, où elle avait un monastère, et de là se rendit à Médina-del-Campo, avec l'intention d'aller ensuite à Avila donner le voile à sa nièce Thérésita. Mais le P. Antoine de Jésus, alors vicaire provincial, voulut qu'elle se dirigeât sur Albe, où la duchesse réclamait sa présence. Elle fit un grand sacrifice en suivant la volonté du P. provincial, car il lui semblait plus utile d'aller à Avila ; mais l'obéissance la dirigeant en tout, elle monta dans la voiture qui l'attendait avec la Sœur Anne de Saint-Barthélemy, la compagne ordinaire de ses courses et que l'Eglise a déclarée Vénérable à cause de ses grandes vertus. C'était le 19 septembre ; la Mère était déjà atteinte d'un flux de sang, maladie dont elle mourut ; en sorte qu'en arrivant à un petit village appelé Penaranda qui se trouvait à moitié chemin d'Albe, succombant à la douleur et à la fatigue, elle s'évanouit.

Ce village était si pauvre qu'il fut impossible de procurer à la Sainte aucun soulagement. En vain la Sœur Anne de Saint-Barthélemy voulut-elle trouver au moins un œuf, il lui fut impossible de rien donner à la malade autre chose que des figes qu'elle lui offrit, le cœur navré et en pleurant. La Sainte essayant d'en goûter, la consolait : « Ne pleurez pas, ma fille, ces figes sont très bonnes, et beaucoup de pauvres n'en ont pas autant. C'est Dieu qui permet ceci. » Le lendemain, dans un autre village voisin, il fallut se contenter d'un peu d'herbes cuites avec de l'oignon ; aussi dit-on en Castille : « Ce sont les gens de Penaranda qui ont fait mourir la Sainte. »

Thérèse arriva le soir à Albe dans un tel état de faiblesse qu'on ne pouvait songer à la conduire au château ; elle entra donc au monastère pour n'en plus sortir. Les religieuses la supplièrent de se coucher sur-le-champ ; elle y consentit en disant : « Dieu veuille m'aider ! Que je me sens accablée ! il y a plus de vingt ans que je ne me suis couchée de si bonne heure. » Elle se leva pourtant le lendemain et assista à tous les exercices de la communauté ; mais le 29, après avoir entendu la messe et communié, elle fut obligée de se mettre au lit. En vain ses filles redoublèrent leurs soins et la duchesse d'Albe voulut se faire sa garde-malade, le mal alla s'aggravant. Au Père Antoine de Jésus qui lui disait de demander à Dieu de la laisser encore sur la terre, elle répondit : « Mon fils, je ne suis plus nécessaire en ce monde ; » et à la Sœur Anne de Saint-Barthélemy : « Ma fille, l'heure de ma mort est arrivée. » Tous alors comprirent que le moment de la séparation approchait.

Le 2 octobre, son état devint très alarmant, et le 3 au soir, Thérèse demanda le saint viatique. Pendant qu'on faisait les préparatifs de la cérémonie,

ses filles se pressant autour d'elle pour entendre ses paroles et recueillir ses dernières volontés, elle leur dit : « Mes filles et Mesdames, gardez bien vos règles et vos constitutions, obéissez à vos supérieurs. Oubliez, je vous prie, les mauvais exemples que vous a donnés cette religieuse infidèle et lui pardonnez. » Les sanglots et les larmes de toutes lui répondirent.

Lorsqu'elle vit entrer dans sa pauvre cellule le Bien-Aimé de son cœur, elle, qui depuis quatre jours ne pouvait changer de place qu'avec l'aide de deux religieuses, se leva avec vivacité et voulut même descendre de son lit pour le recevoir, mais on l'en empêcha. Alors d'une voix à demi éteinte mais pénétrante elle s'écria : « O mon Seigneur et mon Epoux, la voici donc arrivée cette heure si longtemps attendue ; il est temps enfin de sortir de cet exil et de nous voir. Mon tendre Maître, voici le moment de partir, soyez-en mille fois béni ; il est juste que mon âme jouisse de ce qu'elle a si ardemment désiré. » Et pensant à ses fautes, elle répétait : « Seigneur, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié... ne me rejetez pas de votre face... créez en moi un cœur pur. » Puis, pensant aux maux qui affligeaient l'Eglise, elle dit : « Enfin, je suis fille de l'Eglise. »

A neuf heures, elle reçut l'Extrême-Onction. Le P. Antoine de Jésus lui ayant demandé si elle voulait que son corps reposât à Albe ou à Avila, elle répondit : « Ai-je quelque chose qui m'appartienne ? ne donnerait-on pas ici un coin de terre aux balayures et aux rebuts ? »

Le lendemain 4 octobre, fête de saint François d'Assise, dès sept heures du matin elle se mit sur le côté gauche et cessa de parler ; tenant à la main un crucifix qu'elle garda jusqu'à la fin, elle entra en oraison ou plutôt en extase. La Sœur Anne de Saint-

Barthélemy veillait près d'elle ; il y avait entre cette Sœur converse et la sainte Mère un lien étroit d'amitié. La Sœur Anne était l'innocence même, elle avait coutume de vivre journellement avec la Sainte et lui donnait les soins que réclamaient ses infirmités. Cédons-lui la parole un instant : « Je fus blessée au vif quand elle me dit à Albe qu'elle mourrait de la maladie dont elle était frappée. Jusqu'à sa mort je ne la quittai que pendant un moment, lorsque le P. Antoine de Jésus, un des premiers Carmes réformés, m'envoya prendre quelque nourriture ; la Sainte me fit aussitôt rappeler. Elle avait perdu la parole quand je revins auprès d'elle ; et, me regardant en souriant, elle me fit mille caresses, me prit avec ses mains et mit sa tête entre mes bras. Je la tins ainsi pendant quatorze heures : elle était dans une extase si douce qu'elle paraissait ne pas mourir assez tôt pour jouir des embrassements de son Epoux. Ma douleur était extrême ; mais j'aperçus tout à coup et je vis pendant l'espace d'un *Credo* Notre-Seigneur qui était au pied du lit de la mourante, et qui se préparait à la conduire au ciel. Cette vision me porta à la résignation ; je dis alors à Dieu que quand il voudrait me conserver ma bonne Mère sur la terre, je le prierais de ne pas le faire, même pour un instant. A peine eus-je achevé ces mots qu'elle expira doucement. »

Alors une des religieuses vit une colombe blanche sortir de sa bouche et s'envoler au ciel ; une autre connue par sa sainteté entendit s'approcher une grande foule, et vit entrer des personnages vêtus de lumière qui entourèrent la couche de la Mère, venant pour la conduire en paradis. Le visage de la Sainte devint éclatant de beauté, et les quelques rides qu'on y voyait auparavant s'effacèrent : son teint blanc comme le lis avait cet incarnat que lui donnait ordinairement le feu de l'oraison. Ses filles ne pouvaient

se laisser de la contempler, de lui baiser les pieds et les mains ; l'une d'elles, qui souffrait cruellement de la tête et des yeux, guérit immédiatement en appliquant la main de la Sainte sur les parties malades. Les membres étaient parfaitement flexibles ; il s'exhalait du saint corps une odeur céleste si suave et si pénétrante qu'elle se répandait par toute la maison : tout en était imprégné, les murs de la cellule, les vêtements et tous les objets dont elle s'était servie. On avait déjà remarqué cette particularité durant sa vie. Un petit garçon que la Mère avait béni disait : Que les mains de cette sainte sentent bon ! Un religieux, Yépès, qui fut plus tard évêque et historien de la Sainte, s'apercevant de cette odeur suave, fut scandalisé, supposant que la Mère usait de parfums, mais il fut détrompé par Anne de Saint-Barthélemy qui lui assura que Thérèse, loin d'aimer les parfums, en était incommodée ; elle-même avait souvent constaté cette odeur extraordinaire depuis que la Mère, s'étant brisé l'épaule dans une chute qu'elle fit, avait besoin du secours de sa fidèle compagne pour prendre ses habits. Une religieuse qui avait perdu le sens de l'odorat le recouvra en baisant les pieds de la Sainte. Elle apparut à plusieurs personnes, leur faisant connaître la gloire dont elle jouissait, consolant en différents endroits ses filles de la tristesse que leur causait la nouvelle de sa mort. Un noisetier situé en face de sa cellule, desséché depuis longtemps, se couvrit soudain de fleurs. C'est le jour même de sa mort, le 4 octobre 1582, que le calendrier fut réformé et que, pour des raisons scientifiques, on y retrancha dix jours, en sorte que le lendemain, jour de la sépulture de Thérèse, se trouva être le 15 octobre.

Le saint corps fut couvert d'une riche étoffe d'or et de soie. Après la cérémonie, on déposa le cercueil dans une fosse très profonde creusée sous l'arcade du

chœur par les soins de Thérèse de Laiz qui avait donné la maison. Craignant de se voir enlever le précieux dépôt, elle le fit couvrir d'une si grande quantité de chaux, de pierres et de briques, que le cercueil en fut brisé. Peu de mois après, des bruits étranges se firent entendre dans le tombeau, et il en sortit la même odeur céleste qu'on avait admirée à la mort de la Sainte. Le P. Gratien, qui passait à Albe, voulut voir le saint corps. Lorsque, après quatre jours de travail, on eut enlevé les pierres qui le couvraient, on trouva le cercueil brisé d'un côté et les vêtements décomposés par l'humidité, mais le corps parfaitement intact conservait la même fraîcheur qu'il avait au moment des funérailles ; en plus de l'odeur qu'il exhalait, il en découlait une huile abondante qui répandait le même parfum et dont on imbiba quantité de linges par lesquels Dieu fit de nombreux miracles. Ving-cinq ans après, Yépès disait que le cordon avec lequel on avait enseveli la sainte Mère continuait à donner de cette huile : « Ce cordon, dit-il, je l'ai vu moi-même, et beaucoup d'autres personnes l'ont vu comme moi. » Le corps fut revêtu d'habits nouveaux et mis dans un cercueil neuf, puis replacé dans la même fosse, mais un peu moins bas.

Or, trois ans après, les religieuses d'Albe continuant à faire bonne garde auprès de leur précieux trésor que visitaient les pèlerins, et spécialement la famille des ducs d'Albe, avec un saint empressement, les Carmes déchaussés étant réunis en Chapitre général pour élire leur provincial, le P. Gratien demanda que le corps de sainte Thérèse fût transporté d'Albe à Avila. Du vivant de la séraphique Mère, il avait promis à l'évêque d'Avila qu'elle serait inhumée dans cette ville, et dans ce dessein l'évêque avait fait préparer et agrandir la principale chapelle du couvent de Saint-Joseph, dont elle était prieure lorsqu'elle

mourut. Avila, disait le Père, est la patrie de la Sainte, c'est là qu'elle a vécu, qu'elle a inauguré la Réforme ; et si elle est morte à Albe, elle n'y était qu'en passant. Le Chapitre se rendit à ces raisons, et la translation de la relique à Avila fut décidée. En ce moment même, les religieuses d'Albe entendirent frapper dans le tombeau de grands coups dont elles comprirent la signification quand le P. Gratien vint leur notifier la décision et les ordres du Chapitre. Il n'y avait qu'à obéir. La fosse étant de nouveau ouverte et aussi le cercueil, on constata encore la conservation du corps et les merveilleux phénomènes qui l'accompagnaient. Pour atténuer la grande douleur qu'éprouvaient les religieuses de se voir enlever leur trésor, le P. Gratien, détachant le bras gauche du saint corps, le donna aux religieuses, et cette opération se fit avec une facilité surprenante. Tout cela s'était passé le soir et en secret, et le lendemain, à la pointe du jour, le saint corps était sur la route d'Avila. Autant la douleur des Carmélites d'Albe avait été profonde, autant fut vive la joie de celles de Saint-Joseph.

Cependant tout le monde à Albe ignorant la perte qu'on avait faite, une religieuse trouva le moyen de glisser un billet, à l'insu deses supérieurs, dans un gâteau qu'elle envoya à la duchesse. Celle-ci accourut en larmes, et dans une désolation que rien ne peut rendre elle s'écriait : « Qui m'a ravi Sainte Thérèse ? » La famille de la duchesse étant très puissante à Rome, le pape Sixte V fut informé de tout ; après avoir examiné les motifs que faisaient valoir les Pères Carmes, il ordonna que le corps de la Réformatrice serait retourné là où il était tout d'abord, ce qui fut fait au milieu d'un grand concours de peuple qu'il fut impossible d'éviter et en présence des seigneurs d'Albe.

Le cercueil, ouvert souventes fois depuis, le fut très solennellement en 1616, en 1750, et pour la dernière

fois en 1760. Le corps toujours conservé, flexible et exhalant son parfum fut placé au-dessus du maître-autel, dans un magnifique tombeau de marbre, dont une partie est vue des fidèles, tandis que l'autre moitié donne dans le chœur supérieur des Mères Carmélites. Souvent encore on y entend des bruits extraordinaires.

Mais l'Église seule pouvait donner son vrai lustre à la gloire de la séraphique vierge. Trente et un ans après sa mort, le concile de Tarragone, tous les évêques d'Espagne, le roi, les princes, les cortès, les grands et la nation entière, auxquels se joignirent Louis XIII, Anne d'Autriche et d'autres princes de la chrétienté, demandèrent au Saint-Siège la béatification de la Réformatrice du Carmel. Elle fut prononcée par le pape Paul V, en 1614; et huit ans plus tard, Grégoire XV canonisa sainte Thérèse en même temps que saint Ignace, saint François-Xavier et saint Isidore laboureur, tous trois Espagnols, et saint Philippe de Néri. La bulle de canonisation de la Sainte fut expédiée le même jour, tandis que celles des autres saints durent attendre à l'année suivante.

En 1617, le roi Philippe III et les cortès d'Espagne la choisirent pour patronne de la patrie, et la même résolution fut prise par Philippe IV et les cortès en 1626. Le pape Urbain VIII, dans un bref daté du 31 juillet 1627, répondit en ces termes à la demande qui lui était adressée : « A la prière de notre fils Philippe, souverain catholique des Espagnes, après avoir consulté les EE. cardinaux de la S. Congrégation des Rites, nous approuvons et confirmons de notre autorité apostolique cette élection et le décret qui l'a suivie, pour que désormais sainte Thérèse soit considérée par tous comme patronne de ce royaume, etc., etc. » Il est vrai que les chapelains de Saint-Jacques, craignant avec plus ou moins de raison que le patro-

nage du grand apôtre protecteur de l'Espagne n'en fût diminué dans l'estime des peuples, et que la gloire due à saint Jacques n'eût à souffrir de la dignité nouvelle accordée à sainte Thérèse, réclamèrent auprès du Saint-Siège pour le faire revenir sur cette décision, et que l'autorité apostolique finit par se rendre à leurs instances réitérées. Mais la confiance des Espagnols pour sainte Thérèse demeura toujours la même, et en 1812 l'Espagne, luttant pour son indépendance, renouvela par la voix de ses députés réunis à Cadix le choix qu'elle avait fait de la Séraphique vierge pour être sa protectrice, lui donnant le titre de généralissime des armées de la péninsule.

Avec le corps de la Sainte, le monastère d'Albe possède son cœur et le bras gauche dans deux reliquaires séparés. La main gauche est au Carmel de Lisbonne. Le pied droit est vénéré à Rome, au couvent de Sainte-Marie de la Scala. Les doigts de la main gauche ont été distribués comme il suit : l'index est chez les Carmélites de Rome, le doigt du milieu au monastère de l'Incarnation de Paris, le doigt annulaire à Séville et le petit doigt à Bruxelles chez les Carmélites. Le manteau de la Sainte est à Paris, où il fut apporté par les religieuses espagnoles lorsqu'elles vinrent fonder en France. Chacune de ces différentes reliques est, comme le saint corps, dans un état de conservation parfaite.

En présence de si consolantes merveilles, on se plaît à dire avec saint Paul : « Mort, où est ta victoire ? où est cette corruption hideuse dont ton aiguillon a coutume de distiller le poison ? » La dent venimeuse du serpent n'est-elle pas évidemment brisée ? Sur Thérèse, comme sur plusieurs autres de ses grands saints, Dieu n'a pas voulu que l'ennemi pût prendre cette vengeance d'un moment qui est la solde et la preuve du péché. Le Fils de Dieu qui a accepté tant

d'humiliations ne pouvait accepter celle-ci ni pour lui, ni pour sa Mère ; et il tint à en affranchir son épouse à qui il avait dit : « Ton honneur est le mien. »

CHAPITRE SEPTIÈME.

SAINTETÉ DE THÉRÈSE DE JÉSUS.

L'Eglise a ratifié le nom de Sainte que la voix publique avait donné, de son vivant, à Thérèse de Jésus : en matière de sainteté, le seul juge autorisé et infaillible est l'Eglise, dont l'examen est bien autrement sévère et plus éclairé que celui de la foule.

La sainteté est un degré excellent de la grâce sanctifiante, des vertus chrétiennes et des dons du Saint-Esprit ; grâce, vertus et dons sans lesquels l'âme ne peut pas être justifiée. Dans le baptême qui établit réellement et gratuitement entre l'âme et Dieu les rapports intimes d'enfant et de père, l'âme reçoit du Saint-Esprit qui vient habiter en elle la grâce et les trois grandes vertus surnaturelles qui l'unissent à Dieu : la foi qui croit Dieu en tout ce qu'il dit, l'espérance qui espère Dieu comme son souverain bien, la charité qui aime Dieu plus que tout et tout le reste en Dieu. A ces trois vertus théologiques se joignent les vertus morales dont elles sont comme la lumière et le ressort : la prudence, la justice, la force et la tempérance, appelées aussi vertus fondamentales ou cardinales, parce qu'elles résument toutes les vertus humaines.

Beaucoup de ceux qui sont justes et saints n'atteignent pas le degré de sainteté que l'Eglise exige de ceux qu'elle canonise. Cet honneur extraordinaire n'est accordé qu'au chrétien qui, marchant à pas de géant dans le chemin de la perfection, est devenu saint d'une façon excellente par l'exercice soutenu et persévérant de vertus héroïques. Nous allons voir rapidement comment Thérèse de Jésus a pratiqué à un degré excellent et héroïque les vertus théologiques et les vertus morales ; et spécialement les trois vertus de chasteté, d'obéissance et de pauvreté qui sont l'objet des trois vœux de la vie religieuse, ainsi que la vertu du zèle apostolique qui est le but très particulier du Carmel réformé.

1° Sainte Thérèse captiva tellement son intelligence sous l'autorité de Dieu qu'il ne lui vint jamais le moindre doute sur aucune des vérités de la foi. Elle était avant tout fille de l'Eglise. « Il me semble, disait-elle, que je lutterais seule contre Luther et les siens pour les convaincre de leur erreur. » Dans le temps qu'elle craignait d'être trompée par le démon, ne sachant si ses visions venaient de Dieu, elle se rassurait en disant : « Dieu ne permettra pas qu'elle soit trompée, l'âme qui est prête à mourir mille fois pour suivre en tout la doctrine de la sainte Eglise. » Brûlant du désir de propager la foi, gémissant de n'y pouvoir travailler elle-même, elle, faible femme, prie, réforme le Carmel, bâtit des églises et des monastères. — Moins elle comprenait les choses de la foi, plus elle les croyait fermement et avec une plus grande dévotion ; cela la réjouissait et la faisait entrer dans un plus profond recueillement. Comme on la menaçait de la dénoncer à l'Inquisition, elle ne put s'empêcher d'en rire, disant qu'elle était prête à mourir même pour la moindre des cérémonies de l'Eglise ; et plus tard elle voulut absolument que les inquisi-

teurs prissent connaissance du livre de sa vie. Cette pieuse vierge avait une foi si vive en la présence de Notre-Seigneur au Très Saint-Sacrement qu'à Médinadel-Campo, où l'église provisoire du monastère était mal fermée, elle veillait sans cesse, même après avoir mis plusieurs hommes pour faire la garde pendant la nuit. « Je connais une personne, disait-elle en parlant d'elle-même, à qui Notre-Seigneur a donné une foi si vive de sa présence au Saint-Sacrement qu'entendant dire à certaines personnes qu'elles eussent bien voulu être sur la terre au temps où le Sauveur vivait, elle riait à part soi, pensant que, puisqu'ils l'avaient avec autant de certitude au Sacrement de l'autel, ils ne pouvaient rien demander davantage. Je sais aussi de cette personne que lorsqu'elle communiait sa foi était aussi vive que si elle eût vu avec les yeux du corps Notre-Seigneur entrer dans la demeure de son âme. Elle s'efforçait de recueillir ses sens pour les faire jouir d'un si grand bien et pour qu'ils n'empêchassent pas son âme de le posséder, se considérant aux pieds du divin Maître ainsi que Madeleine. Si, lorsqu'il était sur la terre, le seul attouchement de ses habits guérissait les malades, pouvons-nous douter qu'il ne fasse des miracles lorsqu'il est en nous, et nous accorde ce que nous lui demandons avec une foi véritable ? » En effet, Notre-Seigneur récompensait la foi vive de son épouse, en la soulageant de ses infirmités ou même en l'en délivrant lorsqu'elle faisait la sainte communion. Et dès qu'elle eut commencé à communier tous les jours, les vomissements qu'elle éprouvait chaque matin disparurent, tandis que ceux du soir lui restèrent toute sa vie.

2° Thérèse excella dans la vertu d'espérance, marchant toujours d'un pas ferme dans la voie du salut et triomphant sans hésiter de tous les obstacles : « Que tout me manque, ô mon Dieu ! mais si vous me

restez, je ne vous ferai point défaut. Je consens que tous les savants soient contre moi, que toutes les créatures me persécutent et que les démons me tourmentent, pourvu que vous soyez avec moi; car j'ai fait l'expérience du grand gain que vous procurez à ceux qui ne s'appuient que sur vous seul. » Dans les entreprises les plus difficiles, quoiqu'elle se vît seule, pauvre et sans aucun moyen humain, jamais son espérance en Dieu n'était ébranlée; et au milieu des plus grands dangers son âme demeurait dans une entière sécurité. Elle disait encore : « Regardons comme un petit bâton de genièvre sec, qui se brise dès qu'on s'appuie sur lui, le secours qu'on espère de la part des grands, des riches, des amis, et tout ce qui peut nous venir des créatures; non qu'il ne faille s'en servir, puisque Dieu le veut et a ainsi disposé les choses ici-bas; mais il s'en faut servir parce que Dieu le veut, et non pour y fonder ses espérances et pour y établir son appui. » Combien elle espérait posséder Dieu dans le ciel, elle nous le dit : cette espérance seule la fait vivre.

3^o Sa charité fut admirable : chercher Dieu, l'atteindre et se complaire en lui seul, sans rien attendre de lui autre chose que le posséder dans l'éternité, l'aimer pour sa souveraine bonté et n'aimer le reste que pour son amour, fut toute la vie de la Séraphique vierge. Son amour pour Dieu était plutôt celui d'un séraphin que d'une créature humaine : « Je consens volontiers à ce que d'autres soient plus que moi élevés en gloire, disait-elle, mais je ne sais si je pourrais consentir à ce qu'un autre l'aimât plus que moi. » Ses douleurs de l'absence de Jésus-Christ, son oraison ininterrompue, ses extases continuelles ont leur source dans l'intensité de l'amour divin. Sa transverbération, les opérations merveilleuses de Dieu en elle, sa mort dont la principale cause fut la violence impétueuse

dont souffrait son cœur, sont autant de preuves de son immense charité. Elle fit le vœu jusqu'alors inouï d'accomplir en tout ce qui serait le plus parfait, non à ses propres yeux, elle aurait craint de se tromper, mais au jugement de son confesseur, et elle y fut fidèle toute sa vie.

Sa charité envers le prochain fut également héroïque. Se consumant surtout pour le salut des âmes, elle avait aussi coutume de visiter les hôpitaux, de prendre soin des malades et de les consoler si bien qu'ils auraient voulu la voir toujours. A Tolède, elle imita saint Martin en donnant les manches de son vêtement à un pauvre qui avait les bras nus par un froid rigoureux. Elle avait mille tendresses et toutes sortes de prévenances pour ses filles, s'inquiétant bien plus de leur santé que de la sienne. Cette véritable épouse de Jésus-Christ aimait ses ennemis à ce point qu'elle disait : « Je ne sais comment je suis faite, mais il suffit que quelqu'un me fasse du mal pour que je cherche tous les moyens de lui rendre service et de lui faire plaisir. » Paroles qui résument éloquemment en ce point la conduite de toute sa vie.

Héroïque dans la pratique des vertus théologiques, la sainte Mère Thérèse de Jésus pratiqua les vertus morales ou cardinales avec la même perfection.

1^o La prudence est une vertu qui examine chaque chose sur toutes ses faces, et prend ensuite le parti le plus sûr. La prudence chrétienne, qui est en somme la seule véritable, juge, dirige et conduit tout en regardant le vrai but de la vie qui est Dieu, évitant les dangers, employant les moyens, discernant les circonstances, prévoyant les contradictions et sachant les surmonter. « Les fondations de la Mère Thérèse, dit Ribera, attestent une prudence plus qu'humaine. » Comment, sans une prudence extraordinaire, une pauvre femme aurait-elle réussi à fonder de nom-

breux monastères, malgré tant de difficultés qui lui étaient suscitées par un grand nombre de personnes de caractères différents ; et lorsqu'ils étaient fondés, comment eût-elle excellé à leur donner l'impulsion, à les maintenir dans leur voie de prospérité spirituelle et à les défendre contre ceux qui les voulaient détruire ? Aussi sa prudence éclate-t-elle dans chaque article de ses Constitutions, et n'y eut-il jamais de difficultés si grandes dont elle ne trouvât la solution avec une promptitude et une sûreté de coup d'œil merveilleuses. Son gouvernement et sa direction étaient si salutaires pour les communautés et pour chaque personne en particulier qu'elle ramenait le calme et la paix dans les maisons et dans les cœurs. On le vit bien au monastère de l'Incarnation d'Avila. Elle en était sortie depuis plusieurs années quand le visiteur apostolique, d'accord avec les Carmes de la province, jugea que ce serait un grand bien de mettre la Sainte à la tête de ce monastère qui suivait encore la règle mitigée. Comptant jusqu'à cent quarante Carmélites, cette maison se trouvait depuis peu dans une nécessité si grande que les religieuses allaient être obligées de retourner chez leurs parents. Le visiteur ayant donc exprimé son désir à Thérèse, elle hésitait à s'y rendre, craignant de laisser ses filles abandonnées à elles-mêmes. Une parole de Notre-Seigneur la décida à accepter (1).

Mais les Carmélites de l'Incarnation se voyant im-

(1) En ce même temps, la Sainte demandant à N.-S. une grâce pour un de ses frères, lui disait : « Seigneur, faut-il donc que le salut de ce frère qui m'est si cher soit en péril ! Si je voyais un de vos frères dans une situation semblable, que ne ferais-je pas pour le secourir ! » Alors le Maître lui répondit : « O ma fille, les religieuses de l'Incarnation ne sont-elles pas mes sœurs ? Et pourtant tu hésites à te rendre auprès d'elles. Aie bon courage, accomplis ma volonté ; ce que tu feras tournera autant à l'avantage de tes nouveaux monastères qu'à celui de la maison où tu as demeuré autrefois. »

poser une prieure qu'elles n'avaient pas élue, n'étaient point d'avis de la recevoir. La Mère, arrivant avec le provincial et ses religieux, trouva au monastère bon nombre de gentilshommes et d'autres personnes qui prenaient le parti des Sœurs. Cependant le provincial ayant réuni celles-ci dans le chœur, leur lut les lettres patentes qui nommaient prieure la Mère Thérèse de Jésus. Les plus pieuses d'entre elles, obéissant à l'ordre des supérieurs, prirent la croix, allèrent au-devant de la Sainte et l'introduisirent en chantant le *Te Deum*; mais les autres se préparèrent à lui résister. Cependant, la première effervescence étant passée, Thérèse convoqua les religieuses au chapitre, et quand celles-ci entrèrent animées de sentiments différents, elles virent la stalle de la Mère prieure occupée par la statue de Notre-Dame du Mont-Carmel qui tenait en ses mains les clefs du monastère, et Thérèse assise à la place suivante comme une simple religieuse. Toutes ayant pris place, la Mère leur dit que la très sainte Vierge à qui l'Ordre appartenait était leur véritable prieure et qu'elle-même les gouvernerait, qu'elles n'auraient qu'à lui obéir. Ce spectacle et ces paroles adoucirent et changèrent les cœurs encore rebelles, et bientôt le couvent mitigé de l'Incarnation pratiqua les vertus et les austérités des Carmélites déchaussées avec une ferveur sans égale. La patience, la sagesse et l'indulgence de la Sainte avaient si bien gagné les religieuses qu'elles ne voulaient pas la laisser partir lorsque le temps de sa charge fut expiré. Gouvernant tout par amour et par douceur, elle était d'une sévérité inflexible quand l'obéissance ou l'esprit religieux se trouvaient compromis. On peut s'en convaincre en lisant certaines de ses lettres, en particulier la lettre presque terrifiante qu'elle écrivit à la Mère Anne de Jésus, religieuse pleine de mérites, mais qui s'était écartée en quelques

points de la ligne qu'elle devait suivre dans la fondation de Grenade dont la Sainte l'avait chargée. C'est pourquoi au grand amour que ses filles lui portaient se joignait un respect profond mêlé de crainte, causé par la grande sainteté, par la prudence et la sagesse qui brillaient en elle. Réprimandant avec beaucoup de gravité celles qui le méritaient, elle reprenait aussitôt son visage serein dès qu'elle leur voyait témoigner de l'humilité et un sincère désir de se corriger.

2^o La justice donne sagement et charitablement à chacun ce qui lui revient, à l'exemple de Jésus-Christ. Sainte Thérèse de Jésus posséda parfaitement cette vertu qui est éminemment contenue dans la charité ; donnant tout à Dieu, et au prochain le plus qu'il lui était possible, elle ne pouvait faire mieux pour être juste. Mais le fondement de cette justice chrétienne est l'humilité : parce qu'ils se connaissent parfaitement eux-mêmes, les saints se rendent justice en se méprisant et en rendant à Dieu toute gloire. Ne se jugeant ni dignes ni capables d'aucun bien, ils sont dans la vérité, et c'est avec la plus grande sincérité qu'ils se disent des serviteurs inutiles. De plus, ils reconnaissent toute la malice des fautes qu'ils ont pu commettre et la facilité avec laquelle ils tomberaient dans les plus grands crimes, si Dieu se retirait d'eux un seul instant. Thérèse conjurait ses confesseurs de publier de son vivant ce qu'elle avait écrit de ses péchés. Ce fut par un sentiment d'humilité mal entendue, elle nous le dit, mais réelle qu'elle n'osa pas faire oraison pendant six mois, s'estimant indigne du commerce si intime dont Dieu daignait l'y honorer. Ce lui était un supplice de voir les grâces qu'elle recevait devenir publiques et lui attirer l'estime de tous. Gémissant de tout le mal qu'elle voyait en elle et de sa lâcheté à servir Dieu, cette âme humble disait que

Notre-Seigneur lui avait fait une grâce insigne en ne la mettant pas en enfer, qu'apparemment elle trompait tout le monde, puisqu'on la prenait pour bonne. Elle trouvait mériter toutes les humiliations et les privations que ses confesseurs lui imposaient pour l'éprouver. Le divin Maître lui donnait souvent aussi des leçons d'humilité : « Je suis ici, lui disait-il, mais je veux que tu voies le peu qui est en ton pouvoir sans moi. » Et elle se connaissait si bien qu'elle avouait : « Quand bien même je voudrais avoir de la vaine gloire, cela me serait impossible. » Aussi les plus bas emplois, les derniers services à rendre aux Sœurs faisaient ses délices ; on voyait cette sainte Mère balayant la basse-cour et lavant la pauvre vaisselle des Carmélites : un jour elle eut une extase et s'éleva de terre tenant la poêle si fort serrée entre ses mains qu'on ne l'en pouvait retirer. Elle se jetait parfois aux pieds de ses filles et leur demandait pardon si elle croyait leur avoir fait quelque peine, même en les réprimandant. Elle demandait à la prieure et à la sous-prieure les moindres permissions. Si donc Thérèse opéra de si grandes choses, c'est que, n'ayant aucune confiance en sa propre valeur, elle s'appuya entièrement sur Dieu, sachant bien que sa toute-puissance et sa miséricorde infinies ne lui feraient jamais défaut.

3° La force de Thérèse de Jésus éclata toujours dans les épreuves et en face des plus grands dangers ; elle avait la fermeté, le calme et la patience d'une âme vraiment grande, que rien ne saurait effrayer ni décourager. Tous s'élèvent contre elle sans que sa persévérance en soit entravée le moins du monde ; elle parle avec intrépidité à ses adversaires les plus puissants : habituée qu'elle était à parler au Roi des rois, elle n'éprouvait aucune crainte à s'entretenir avec les grands de la terre, et les paroles à la fois franches et

humbles qu'elle leur adressait avaient tant de force que, loin de s'en fâcher, ils l'en remerciaient.

Allant à Séville, la Mère et ses filles se trouvèrent au milieu d'une violente querelle qui s'était élevée entre des soldats et les gens du pays. Pendant que les religieuses tremblaient, la Mère s'avança parmi ces hommes et leur dit : « Mes frères, songez que Dieu est ici présent et qu'il doit vous juger. » Frappés d'étonnement et de crainte, ils baissèrent leurs armes et se séparèrent. Plusieurs fois Thérèse brava la mort en traversant des rivières grossies par les eaux. Surprise par la nuit au bord d'une rivière et l'obscurité étant telle que personne n'osait risquer le passage, elle dit : « Il ne nous serait pas bon de rester ici au serein, recommandons-nous à Dieu et commençons à passer. » Elle s'avança la première, et lorsqu'elle eut fait quelques pas, on aperçut soudain une lumière qui les éclaira jusqu'à ce que tous fussent parvenus sur l'autre bord.

Mais la force ne consiste pas seulement à vaincre le danger ; cette vertu doit faire aussi supporter avec calme toutes les traverses, elle prend alors le nom de patience. Sainte Thérèse endura avec la plus grande paix d'esprit des maladies aussi longues que douloureuses. Pendant toute sa vie elle souffrit habituellement de violents maux de tête, de cœur et d'entrailles ; elle avait à la gorge une plaie intérieure qui s'ouvrait fréquemment, et pourtant elle trouvait que tout cela était peu. Bien souvent, après avoir marché tout le jour quoique souffrante, sous la pluie et sous la neige, la fondatrice arrivait dans quelque pauvre maison où il lui fallait coucher presque sur la terre, sans avoir de feu pour se sécher. Le démon l'ayant renversée dans un escalier, elle se rompit le bras qu'une femme lui remit maladroitement ; on dut le lui rompre de nouveau, et quoique cette opération faite d'une façon brutale fût

très douloureuse, elle ne fit pas entendre une seule plainte, mais dit que pour rien au monde elle eût voulu manquer une si belle occasion de souffrir. Arrivant à Tolède où personne ne la connaissait, elle assistait à la messe dans une église, quand une femme ayant perdu un de ses socques accusa la Mère de le lui avoir pris et, dans sa fureur, lui donna de grands coups de poing sur la tête pour la faire lever. La Sainte s'en revenant à la maison se tenait la tête et disait en riant : « Dieu veuille lui pardonner, car j'y avais déjà assez mal. » Le jeudi-saint, à Burgos, quelques hommes voulant passer par où elle était agenouillée la poussèrent du pied et la renversèrent. La Sœur Anne de Saint-Barthélemy, qui vint pour la relever, la trouva qui riait de contentement d'avoir été ainsi traitée. Dans l'oraison, cette grande âme ne pouvait jamais demander que des souffrances et non du repos, parce qu'elle voyait que Notre-Seigneur avait toujours souffert : le mérite consistant non à jouir mais à travailler, à souffrir et à aimer.

4° La tempérance modère toute sorte de plaisir des sens ; elle ne désire pas les biens sensibles et n'éprouve aucune tristesse à s'en voir privée. Thérèse de Jésus pratiqua éminemment cette vertu, spécialement dans l'accomplissement héroïque de ses trois vœux de religion qui comprennent la chasteté, la pauvreté et l'obéissance.

La chasteté. Les confesseurs assuraient que c'était un ange plutôt qu'une créature humaine. Elle-même dit qu'elle n'eut jamais aucune tentation contre cette vertu délicate. Une religieuse affligée d'une tentation pénible vint s'en plaindre et demander conseil ; la Sainte lui conseilla de s'adresser à un autre parce qu'elle n'avait pas l'expérience de ces choses-là, ne les ayant jamais éprouvées.

Comme cette aimable Mère se montrait non seu-

lement très empressée à suivre le moindre conseil de ses directeurs ou confesseurs, mais de plus appliquée à leur être agréable, certains craignant qu'il ne s'y mêlât quelque sentiment un peu trop humain, la traitaient d'abord avec froideur. La Sainte qui le remarquait riait en elle-même de leur méprise ; eux-mêmes du reste n'étaient pas longtemps à s'apercevoir qu'ils faisaient fausse route et qu'elle ne leur était affectonnée que pour l'amour de Dieu. Il lui arrivait de montrer assez peu de douleur à la mort de ses amis les plus chers, mais elle fondait en larmes et paraissait inconsolable si on lui annonçait qu'un personnage de grande sainteté et de grande science venait d'être ravi à l'Église ; et à ceux qui s'en étonnaient elle répondait : « Je pleure parce que je sais la grande perte que fait l'Église par la mort de ce serviteur de Dieu. »

La pauvreté. Il n'est point possible de faire comprendre combien Thérèse affectionna cette vertu. Comme saint François d'Assise qui épousa la pauvreté étant veuve de Notre-Seigneur, la Réformatrice s'empressa de la faire fleurir dans le Carmel réformé au point de vouloir que ses monastères n'eussent point de revenus, mais que ses religieuses vécussent d'aumônes. On eut beaucoup de peine à la faire revenir sur cette décision qui avait présidé à la fondation de Saint-Joseph d'Avila. Lui promettre beaucoup d'argent pour entreprendre une fondation, c'était la refroidir au lieu de l'encourager. Elle ne demandait jamais rien à personne. Porter des vêtements tout usés et rapiécés faisait sa joie ; elle échangeait ses habits neufs avec les religieuses qui en avaient des vieux ; mais cette amie de toute pureté tenait extrêmement à ce qu'ils fussent propres. Le linge qu'elle quittait avait ordinairement une suave odeur. La Mère aimait beaucoup le travail des mains et se plaignait de ce qu'en l'obligeant à écrire on l'empêchait de filer. Sa

joie d'être pauvre et de manquer de tout se communiquait à ses filles, qu'elle conjure de pratiquer la pauvreté en toutes choses et en tout temps : « C'est un bien, disait-elle, qui renferme en soi tous les biens ; c'est un mur de défense pour les ordres religieux. La pauvreté n'a besoin que de Dieu seul, et ne demandant rien à personne, elle ne tarde pas à avoir beaucoup d'amis. » Recevant d'une main, la sainte Mère se hâtait de le donner de l'autre, et surtout elle ne reculait devant aucune dépense quand il s'agissait d'aider les hommes apostoliques qui travaillaient à sauver les âmes.

L'obéissance religieuse mortifie le corps et l'esprit ; les jeûnes, le silence, la clôture, le renoncement à toutes les aises de la vie soumettent entièrement le corps à l'âme, et l'âme à Dieu. Mais la mortification la plus rude consiste assurément à renoncer en tout à sa volonté propre. Or, l'obéissance de Thérèse de Jésus à ses supérieurs était aveugle : « Vous voyez bien Thérèse de Jésus avec toutes les grâces qu'elle a reçues de Dieu, disait le P. Balthazar Alvarez, eh bien, elle m'obéit en tout comme un enfant. » Malgré les lumières surnaturelles dont elle était favorisée, elle n'hésitait jamais à suivre un ordre qui aurait pu lui sembler peu opportun, faisant toujours plus grand cas de la parole de son supérieur ou de son confesseur que de toutes les révélations, parce qu'en obéissant elle était sûre de ne pas errer : « Manquer d'obéissance, disait-elle, c'est n'être point religieuse. » Elle voulait que ses filles soumissent non seulement leur volonté mais aussi leur jugement, le Sauveur ayant dit aux chefs de son Eglise : « Qui vous écoute, m'écoute. » A son sens, c'était en cela que consistait la véritable union avec Notre-Seigneur, parce qu'on lui faisait hommage de son libre arbitre pour ne suivre que sa divine volonté.

Enfin, le zèle pour le salut des âmes qui était le but de sa réforme, et qui par conséquent devenait la vertu spéciale des Carmélites, la dévora toute sa vie. Or, l'oraison et la pénitence de tous les jours sont le grand moyen d'action de ce zèle apostolique. Nous avons déjà vu que l'oraison de la Séraphique Mère était continuelle. Il lui fut révélé que ses prières avaient converti plusieurs milliers d'Indiens à la vraie foi. Quant à la pénitence, non seulement elle n'omettait jamais un seul des jeûnes prescrits par la règle et ne buvait point de vin malgré sa mauvaise santé, mais elle portait toujours un cilice, se donnait de rudes et longues disciplines jusqu'au sang et se flagellait avec des orties. Si elle était malade, elle prenait le moment où personne ne pouvait la surprendre pour se livrer à ses austérités accoutumées. Elle se ceignit d'une chaîne de fer et aurait employé bien d'autres moyens plus terribles pour satisfaire son ardent désir de souffrir, si ses supérieurs, qui connaissaient ses nombreuses infirmités, ne l'en eussent empêchée. Thérèse fut si parfaite dans la pratique de l'oraison et de la pénitence, qu'elle fut non seulement la Mère, mais aussi le type accompli et le modèle admirable des religieuses du Carmel réformé.

Saint Thomas dit que, proportion gardée, Dieu orne les pères ou fondateurs des Ordres religieux d'une sainteté de vie si excellente qu'elle surpasse la perfection de leurs enfants : saint Augustin, saint Benoît, saint Bernard, saint François, saint Dominique peuvent être cités à l'appui de cette vérité. Or, comme la Bienheureuse Thérèse a été choisie de Dieu pour ramener l'Ordre du Carmel à cette haute perfection dont ses fils et ses filles ont donné tant et de si illustres exemples, on doit penser que la Providence divine a voulu l'élever en sainteté de telle sorte qu'elle leur

fût une Mère et Maîtresse digne en tout de leur étude et de leur admiration.

CHAPITRE HUITIÈME.

MIRACLES DE SAINTE THÉRÈSE.

La sainteté ne consiste pas à faire des miracles, ni à avoir des visions et des extases. Saint Jean-Baptiste, dit saint Thomas, ne fit pas de miracles afin que la foule allât de préférence à Jésus-Christ. Benoît XIV enseigne que les extases et les visions sont des grâces que Dieu peut donner à d'autres qu'à des saints ; c'est ce que dit sainte Thérèse elle-même dans le Chemin de la perfection. Aussi l'Eglise examine les vertus d'un saint avant de s'occuper des miracles qu'il a pu faire ; mais il n'en est pas moins vrai que le miracle véritable étant un fait qui surpasse les forces de la nature humaine ou angélique, il est une œuvre divine que les saints obtiennent souvent du Souverain Seigneur de toutes choses par leurs mérites et par leurs prières. Le miracle est donc comme la signature, le sceau de Dieu attestant la vérité d'une doctrine qu'il révèle ou la sainteté d'une personne qu'il veut glorifier. C'est pourquoi les miracles dûment examinés et constatés sont un argument d'un grand poids dans un procès de canonisation.

Le cardinal Bentivoglio donna en ces termes son suffrage pour la canonisation de sainte Thérèse : « Tout ce qu'elle a dit, ce qu'elle a fait, ce qu'elle a écrit proclame bien haut son pouvoir de faire des miracles. » On peut ajouter que la parfaite conser-

vation de son corps virginal et des différentes parties que la dévotion en a distraites pour les distribuer dans les capitales de l'Europe est un miracle continu. Mentionnons d'abord rapidement quelques-unes des très nombreuses apparitions de la Sainte après sa mort.

Thérèse de Laiz, qui avait donné la maison d'Albe, étant tombée malade, commençait à aller mieux quand la sainte Mère lui apparut radieuse, lui faisant signe de la suivre. La malade lui demandant : « Ma Mère, vais-je mourir ? » la sainte disparut ; la malade se disposa donc à paraître devant Dieu et mourut peu après.

Apparaissant à une autre personne, elle lui dit : « Nous qui sommes au ciel et vous qui êtes sur la terre, nous ne devons faire qu'un pour l'amour et la pureté, nous au ciel en contemplant l'essence divine, vous sur la terre en adorant le Très-Saint-Sacrement, envers lequel vous devez faire dans l'exil ce que nous faisons ici envers l'essence divine, nous en jouissant et vous en souffrant ; et plus vous souffrirez sur la terre, plus vous jouirez un jour dans le ciel. »

Se montrant à un carme déchaussé, elle lui dit qu'on ne devait point attribuer sa mort à une autre cause qu'à un élan d'amour divin tellement violent que son corps n'avait pu le supporter.

La Sainte se fit voir deux fois à la Sœur Catherine de Jésus ; à sa seconde visite elle dit à cette Sœur, qui n'osait s'approcher d'elle : « J'approuve que tu ne croies pas facilement, je préfère que mes filles fassent plus de cas des vertus que des révélations ; mais afin que tu voies que cette révélation n'est point fausse, viens près de moi. » Alors elle la toucha au sein, la guérissant d'une plaie très grave, et lui prit la main, effaçant une profonde cicatrice que cette religieuse y avait depuis longtemps.

Elle assista aussi plusieurs de ses filles à leur dernière heure.

Une religieuse qui était dans le doute et l'affliction vit la sainte Mère au milieu d'une grande clarté, entourée d'une magnifique guirlande de fleurs et portant un livre ouvert sur la poitrine en lui disant : « Lis, ma fille. » Comme celle-ci n'osait lever les yeux pour lire, la Sainte les lui toucha en souriant, puis la consola et l'éclaira par des paroles toutes maternelles, lui recommandant spécialement de suivre les conseils de celui qui gouvernait son âme.

Ces apparitions ne sont pas racontées à la légère, mais elles viennent d'une source digne de foi. Les saints et les docteurs nous sont garants que ces faits sont fréquents dans l'Eglise, et que Dieu s'en sert souvent pour faire du bien aux âmes et étendre en même temps le culte qui est dû à ses plus fidèles amis.

Parmi tous les miracles que fit sainte Thérèse, nous choisissons de préférence ceux qui furent constatés juridiquement dans le procès de sa canonisation.

1° Pendant une famine qui survint, la prieure de Villeneuve de la Xara lui écrivit qu'elle hésitait à recevoir plusieurs novices à cause de la grande pauvreté du monastère et de la rareté des vivres telle qu'on ne pouvait se procurer du blé à prix d'argent. Sainte Thérèse, qui était alors à Palencia, lui répondit de les prendre quand même, promettant au nom de la Très Sainte Trinité que les religieuses ne manqueraient jamais du nécessaire si elles étaient fidèles à remplir tous leurs devoirs. Les sœurs, qui n'avaient que huit ou neuf mesures de farine, c'est-à-dire à peine de quoi se nourrir pendant un mois, ne virent leur provision s'épuiser qu'au bout des six mois que dura la famine.

2° La Mère Anne de la Trinité avait un érysipèle

que les médecins disaient dégénérer en cancer. La Sainte lui mit la main sur le visage en disant : « Ne craignez pas, ma fille, j'espère que Dieu vous guérira. » Par cet attouchement et ces paroles, elle se trouva immédiatement guérie.

3° La prieure de Médina-del-Campo était gravement atteinte d'une pleurésie. Sainte Thérèse ne la voyant pas à son arrivée s'informa d'elle, et apprenant qu'elle était malade se rendit à sa cellule : « Jésus ! ma fille, lui dit-elle, vous êtes malade quand je viens vous voir ! levez-vous, vous êtes bien portante, et descendez avec moi pour dîner. » En parlant ainsi, elle toucha le côté de la prieure, qui se leva pleine de force et de santé.

4° Les différentes circonstances de sa mort.

5° La conservation de son corps, l'odeur très suave qu'il exhale et la liqueur qui en découle.

6° Une guérison que nous avons racontée plus haut.

7° La Sœur Anne de Saint-Michel, carmélite à Malagon, ayant un triple cancer à la poitrine, les bras retirés, le cou contracté, chercha à se procurer une relique de sainte Thérèse. Dès la première nuit, suppliant la Sainte de la guérir pour qu'elle pût travailler à la gloire de Dieu et se rendre utile au monastère, elle mit la relique sur sa poitrine et s'endormit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps : en s'éveillant elle se trouva guérie de son mal et aussi d'une maladie de cœur dont elle avait souffert jusque-là.

8° Anne Gonzalez, demeurant à Albe, avait la main gauche complètement contractée, et tous les remèdes ne lui étaient d'aucun soulagement. Sur le conseil de sa voisine, Marie Rodriguez, elle se recommanda à la servante de Dieu Thérèse de Jésus ; toutes deux se rendirent à Albe, demandant au chapelain de vouloir bien faire toucher la main de la malade au bras de la

Sainte. A peine y eut-elle touché qu'elle ouvrit la main et ne se ressentit plus jamais de son infirmité.

9° Guérison d'Antoine Villarcœl, racontée au chapitre premier.

10° François Perez, curé dans le diocèse de Valladolid, avait une tumeur sur la poitrine et un bras retiré, en sorte qu'il ne pouvait dire la messe. Son mal empirant malgré les soins de la médecine, il souffrait des douleurs cruelles et ne pouvait changer de position qu'avec l'aide de quelqu'un. Une carmélite déchaussée, pleine de confiance en Thérèse, lui donna une lettre écrite et signée de la main de la Sainte, que l'infirmes reçut avec la plus grande dévotion et appuya sur son mal. Uné demi-heure après il s'endormit, ce qui lui était impossible auparavant. Le lendemain, il n'avait plus de mal à la poitrine, mais seulement au bras qui n'avait pas encore touché la relique ; la douleur changeait de place et fuyait devant la relique, revenant dès que le papier béni était retiré. L'abcès s'ouvrit, et la guérison se termina au tombeau de sainte Thérèse, à Albe, où cet ecclésiastique célébra le saint sacrifice.

11° A Avila, un gentilhomme, Gabriel de Espinosa, fut instantanément guéri d'une ophthalmie cruelle par l'attouchement d'un morceau de la robe de la Sainte.

12° Jean de Hermosilla, près de Valladolid, réduit par un mal de gorge à la dernière extrémité, se confessa pour se préparer à la mort. Sa mère envoya au Carmel de Valladolid où elle avait une fille religieuse, demandant aux carmélites de beaucoup prier Dieu et la Sainte pour son fils qui se trouvait dans le plus grand danger. Les religieuses envoyèrent un mouchoir dont Thérèse s'était servie. La mère le posa sur la gorge de son fils en disant : Mon fils, aie grande confiance, et recommande-toi bien à la sainte

Mère. Le malade dormit et, dans la nuit, s'éveillant et se levant sur son lit, il dit à sa mère : Je suis guéri, car la sainte Mère Thérèse de Jésus m'a apparu avec une autre religieuse, elle m'a entouré la gorge de ses mains et mon mal est parti. La mère, n'osant trop le croire et craignant qu'en se découvrant son fils ne vînt à succomber, lui disait de se recoucher ; mais le malade insistant dit qu'il était guéri ; il but, mangea et quitta le lit le lendemain, sans avoir besoin d'aucun remède et au grand étonnement des hommes de l'art.

13° Jeanne du Saint-Esprit, novice à Médina-del-Campo, atteinte depuis dix-huit mois de plusieurs maladies, ne pouvait se mouvoir dans son lit, ni se servir de ses mains en aucune façon. Le jour de la Circoncision, sur sa demande, on la porta à la chapelle pour qu'elle pût entendre la messe et communier ; mais elle s'évanouit aussitôt, et le médecin blâma les religieuses, disant qu'il n'en fallait pas davantage pour la faire mourir. A son retour à l'infirmerie, on lui donna une relique de sainte Thérèse qu'elle avait vivement désirée et qu'elle reçut avec la plus grande dévotion : c'était une petite bande prise dans un manteau de la sainte Mère. A peine la relique touchait-elle son cou qu'elle se sentit trembler, éprouvant en même temps des douleurs si vives qu'elle voulut ôter le saint objet. Mais une de ses compagnes lui dit : Ayez la foi et tenez-vous tranquille ; savez-vous jusqu'où peut aller la puissance de Dieu ? En effet, le tremblement cessa et les douleurs diminuèrent, si bien que quelques heures après elle ne souffrait plus. Se levant alors sans le secours de personne, elle se mit debout avec la plus grande agilité ; elle et sa compagne s'embrassèrent en pleurant tout haut de dévotion et de joie. Les religieuses, craignant un accident, accoururent troublées et inquiètes ; mais l'infirmes s'élançant franchit en courant l'escalier qui comptait

vingt-quatre marches, et tomba à genoux aux pieds de la Mère prieure, lui demandant sa bénédiction.

Celle-ci effrayée demandant ce que cela voulait dire, la novice tout en larmes répondit : « Ce sont les miséricordes de Dieu opérées par notre sainte Mère. » Quant aux autres sœurs, elles étaient dans la stupeur et croyaient rêver. Toutes se rendirent au chœur chanter un *Te Deum* d'actions de grâces. L'aumônier et plusieurs personnes, entendant chanter un office, crurent que Jeanne venait de mourir, mais apprenant le miracle, ils furent dans l'admiration et voulurent la voir ; ils la virent en effet marcher et courir devant eux.

14^o Sœur Madeleine de la Mère de Dieu, à Saint-Joseph d'Avila, affligée d'une tumeur intérieure et d'autres infirmités, avait reçu le viatique et l'extrême-onction ; les souffrances qu'elle éprouvait lui enlevant l'usage de sa raison, on était obligé de la tenir à plusieurs personnes pour l'empêcher de se déchirer elle-même. Elle demanda à être portée dans le jardin du monastère, à un petit ermitage que sainte Thérèse avait fait bâtir et orner de l'image de Jésus attaché à la colonne ; elle pria qu'on y apportât aussi un linge teint du sang de la bienheureuse, ce qui fut fait. Arrivant à la porte de l'ermitage portée sur les bras de ses sœurs, et fixant son regard sur la relique avec une grande confiance de recouvrer la santé par les mérites et l'intercession de la Sainte, la malade éprouva un grand soulagement et se sentit une force inaccoutumée, en sorte qu'elle demanda qu'on la mît à terre. Puis, sans aucun aide et aussi promptement que si elle n'eût eu aucun mal, elle se jeta aux pieds de l'image du Christ, et à peine s'était-elle prosternée qu'elle se sentit parfaitement guérie. Etant restée à genoux pendant que l'on récitait les litanies de sainte Thérèse et autres prières d'actions de grâces, elle se

leva, mangea et but ce qu'on lui présenta, suivit la communauté au chœur, assista aux vêpres, puis à matines, et ayant appuyé sur son sein la relique, toute trace de tumeur disparut.

Encore deux ou trois faits qui intéresseront le lecteur.

Fernandez Barragan, licencié à Séville, entendant parler de la sainteté et des miracles de Thérèse de Jésus, prit la pieuse habitude de la prier et de lire chaque jour quelque chose de ses écrits. Il admira surtout ces paroles que la Sainte avait prononcées à Séville même, lorsqu'elle était calomniée : « Dieu soit béni de ce qu'en cet endroit on me connaît telle que je suis ! car partout ailleurs on se trompe sur mon compte. » Il les écrivit sur un papier qu'il mit dans son sein. Or, comme il se promenait sur la terrasse de l'archevêché, un pistolet qu'il tenait à la main fit explosion et se déchargea, le canon tourné vers sa poitrine, à bout portant. Non seulement il n'en reçut aucun mal, mais, comme repoussés par une force supérieure, les projectiles furent lancés à dix ou douze pas en arrière, dans la direction contraire à celle qu'ils auraient dû suivre naturellement. Une enquête démontra la vérité de ce prodige.

Nous terminerons par le récit de la délivrance dont la ville d'Anvers fut plusieurs fois redevable à sainte Thérèse. La vénérable Anne de Saint-Barthélemy, à qui la sainte Mère apparaissait fréquemment et dont elle se servit pour sauver cette ville menacée par les troupes protestantes, sera elle-même notre témoin. En 1622, Maurice de Nassau, prince d'Orange, s'avancait plein d'audace pour surprendre Anvers à la tête de son armée qu'il avait fait monter sur des navires. C'était par une nuit sereine et tranquille. Sûr de réussir, il disait aux siens : « En avant, et vive la joie ! Il n'y a que Dieu ou le diable qui puissent m'arrêter ; cette fois la ville est à nous. » Ils approchent de

la place, et soudain une tempête terrible que rien n'annonçait s'élève ; il souffle un vent violent qui couvre le fleuve de glace et renverse les navires ; les soldats sont engloutis, et Maurice s'échappe seul à grand'peine, mais avec une blessure dont il ne guérit jamais ; trois ans après il était mort.

Cette nuit-là même où la flotte du prince protestant était en vue d'Anvers, c'est-à-dire « vers minuit, nous dit la Vénérable Anne, je me sentis saisie d'une grande crainte sans savoir pourquoi ; et dans un mouvement d'ardeur incroyable je me mis à prier, tenant les mains élevées vers le ciel. Mes bras commençant à se lasser de cette position, j'allais les laisser retomber quand je me les sentis élever de nouveau par une force inconnue, comme si une autre personne me les eût soutenus, et j'entendis une voix qui me disait : « Il n'est pas encore temps de te reposer, élève-les encore, » et je restai ainsi jusqu'à l'aurore ; à ce moment, je compris que ma prière était exaucée. »

La seconde fois, c'était en 1624, « je fus soudain éveillée par de grands cris qui semblaient partir du dortoir ; j'écoutai attentivement et j'entendis toujours les mêmes cris dans la même direction. A mon appel, vinrent deux religieuses à qui j'ordonnai d'aller à toutes les cellules voir qui était assez malade pour appeler ainsi. Elles me répondirent : Tout le monde dort et personne ne se plaint. Alors, comprenant que les cris avaient une autre origine, je leur dis : Que toutes se lèvent et réunissons-nous aux pieds du Très Saint-Sacrement, il doit se tramer quelque trahison, et il me semble que c'est notre sainte Mère elle-même qui vient nous éveiller. Arrivée à l'église, je me sentis toute confuse en présence de Dieu et je lui dis : Seigneur, je vous amène vos servantes pour qu'elles vous demandent ce que je désire ; pour moi, je ne puis rien. Quand nous eûmes prié quelque temps, mon inquié-

tude fit tout à coup place à la plus grande tranquillité d'âme ; je sentis qu'il n'y avait plus rien à craindre et que nous pouvions nous retirer. En montant à ma cellule, je regardai du côté de la citadelle, tout était tranquille et dans l'obscurité, et pourtant je compris que nous avions couru un grand danger. »

« Une autre fois, je m'éveillai vers deux heures après minuit, pressée par une force inconnue et par une voix intérieure qui me disait de prier. Comme j'étais accablée de sommeil, je voulus me recoucher, mais j'éprouvais une telle angoisse qu'il m'était impossible de fermer l'œil. Comprenant que c'était la volonté de Dieu, je me mis à prier les mains élevées, demandant instinctivement miséricorde avec une grande ferveur ; je restai en extase et comme ravie, sans qu'il me fût possible de résister à la force qui s'emparait de moi. Tout le jour qui suivit je demurai à demi-morte et le corps brisé comme si j'eusse reçu force coups de bâton. Dans le moment j'ignorais la cause de ce qui m'arrivait, mais je sus ensuite que les hérétiques avaient tramé un complot et qu'ils avaient échoué au moment où ils pensaient réussir. »

Il est certain qu'aux époques où la Vénérable Anne fut si extraordinairement pressée de prier, tout était disposé et prêt pour livrer Anvers aux mains de l'ennemi ; et les historiens font mention de ces différentes tentatives qui ne purent aboutir. Touchant la dernière expédition des Hollandais en particulier, il est dit qu'ils errèrent toute la nuit dans une bruyère sans pouvoir retrouver leur chemin, et qu'arrivant tout mouillés sous les murs de la citadelle, ils furent épouvantés par une lumière céleste et s'en retournèrent consternés, sans avoir osé donner l'attaque. La Vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy attribuait à sainte Thérèse les avertissements qu'elle avait reçus.

Le P. Jean de Jésus-Marie, qui rassembla de nom-

breux documents sur les miracles dus à l'intercession de sainte Thérèse, dit que tous réunis formeraient un volume si gros qu'il lasserait la patience du lecteur.

La Séraphique vierge avait également le don de prophétie ; Dieu lui découvrait les choses présentes et futures qu'il était naturellement impossible de savoir. Elle annonça à beaucoup de personnes ce qui leur devait arriver, et tout se réalisa selon qu'elle l'avait prédit. Elle eut la révélation que sa sœur Marie de Cépéda mourrait sans avoir le temps de se confesser, et fit si bien que sa sœur vécut saintement jusqu'au jour où la mort vint subitement la frapper. Il lui fut révélé que l'Ordre de Saint-Dominique fleurirait dans les temps à venir et qu'il compterait beaucoup de martyrs, que les religieux de cet Ordre défendraient vaillamment la foi et triompheraient des hérétiques. Elle apprit également de Dieu, à plusieurs reprises, que les religieux de la Compagnie de Jésus rendraient de très grands services à l'Eglise. Il lui suffisait de regarder certaines personnes pour connaître ce qu'elles avaient dans le cœur, leurs fautes intérieures, leurs sentiments et leurs secrets. Souvent elle connaissait la mort de ses religieuses avant qu'on lui en écrivît. Elle connut, le jour même de leur martyre, le triomphe du Bienheureux P. d'Azevedo et de ses compagnons. Comme autrefois les prophètes, elle recevait de Dieu des messages pour les uns ou pour les autres. Et comme la Sainte lui demandait pourquoi il l'en chargeait de préférence à d'autres personnages plus doctes et plus capables de s'en bien acquitter, Notre-Seigneur lui répondit : « Parce que les hommes et les personnages doctes ne veulent pas se disposer pour cela, je suis forcé de chercher de simples femmes qui me fassent accueil pour traiter avec elles de mes affaires. »

Quant aux visions sans nombre dont Dieu la favorisa et au discernement des esprits dans lequel elle excellait, il en a été déjà parlé dans les chapitres précédents, et il en sera dit encore quelque chose à propos de l'oraison.

CHAPITRE NEUVIÈME.

SAINTE THÉRÈSE ET L'Oraison.

Sainte Thérèse a popularisé la science de l'oraison. Peut-être certains seront-ils tentés de passer rapidement sur ce chapitre comme traitant d'un sujet trop ascétique qui ne saurait les intéresser, car ce mot d'oraison en effraie plusieurs. Mais celle qu'on a appelée justement la Sainte du bon sens va les rassurer et leur montrer qu'ils se trompent. Le mot *oraison* signifie prière, et Thérèse disant : « Je voudrais que ma voix pût être entendue de tout l'univers pour crier aux hommes : Priez, priez, ne fait que répéter la parole du Maître : Il faut toujours prier et ne jamais cesser de prier. »

« L'oraison vocale ou mentale, dit-elle, ne consiste point à tenir la bouche ouverte ou fermée ; car si, en prononçant les paroles de ma prière, je considère attentivement que je parle à Dieu, étant plus attentive à cette pensée qu'aux paroles que je prononce, je joins l'oraison mentale à l'oraison vocale. Mais si l'on prétend qu'il suffit pour parler à Dieu de réciter le *Pater* de bouche en pensant au monde, je n'ai plus rien à dire. Toutefois, pour parler à un si grand Dieu avec tous les égards qu'il mérite, vous devez considérer qui il est et qui

vous êtes... Comment pourriez-vous parler à un roi comme il convient de le faire, si vous ne faites état de sa dignité, de la distance qui sépare votre condition de la sienne, et si vous ne voulez pas suivre les cérémonies qui sont en usage pour traiter avec les grands : ne vous exposeriez-vous pas à être renvoyé pour votre incivilité sans avoir rien obtenu ? Quelle singulière pensée, et comment pourrait-on la souffrir, ô mon Dieu ! On pourrait en agir ainsi avec vous ! Vous êtes Roi, mais un Roi éternel, et lorsque j'entends dire au *Credo* que votre règne n'aura point de fin, j'en suis toujours extrêmement consolée : ne permettez donc pas, ô mon Créateur, qu'on tienne pour une chose bonne de vous parler seulement des lèvres. Que dites-vous, chrétiens, quand vous avancez que l'oraison mentale n'est pas nécessaire ? Comprenez-vous ce que vous dites ? Je ne le crois pas, et vous voulez que nous partagions votre erreur ! Il paraît bien que l'oraison mentale, la manière de faire la vocale et la contemplation ne vous sont point connues ; autrement vous ne trouveriez point mauvais ici ce que vous approuvez ailleurs. Je veux donc joindre l'oraison mentale avec la vocale pour ne point vous épouvanter. Qui osera dire que ce soit un mal, lorsqu'on commence l'office ou le chapelet, de penser à qui l'on va parler et qui est celui qui parle, afin de voir comment on doit se comporter ? Or, je vous assure que si nous pensons bien à ces deux points avant de commencer l'oraison vocale, nous aurons consacré déjà un bon moment à la mentale... Et puis, l'humilité de notre Roi est telle qu'on est sûr d'avoir toujours accès près de lui. Les gardes ne nous éloignent point : connaissant sa bonté, les anges savent que leur prince préfère l'humble simplicité d'un berger qui en dirait bien davantage s'il le pouvait, au langage plus ou moins élevé et choisi de savants qui

manqueraient d'humilité... C'est un motif de plus pour nous de ne l'aborder qu'avec le plus grand respect, puisqu'il veut bien nous souffrir si près de lui ; et notre vie entière, durât-elle mille fois davantage, ne suffirait pas pour apprendre comment il mérite d'être traité, lui, devant qui les anges tremblent, à la parole duquel tout obéit, et pour qui vouloir et faire ne sont qu'une même chose... »

« L'oraison mentale ne consiste qu'à nous recueillir en nous-mêmes afin de bien comprendre ce que nous disons, combien est grand celui à qui nous osons parler, les devoirs que nous impose le service d'un tel maître, combien jusqu'à présent nous l'avons mal servi, et autres semblables considérations. Ce mot d'oraison mentale ne renferme rien autre chose et ne doit par conséquent effrayer personne. Réciter le *Pater* et l'*Ave Maria* ou toute autre prière, c'est faire oraison vocale ; mais si cette oraison n'est accompagnée de la mentale, que sera-t-elle autre chose que des paroles sans ordre et sans suite?... Notre-Seigneur ayant dit que nous devons nous retirer en notre particulier pour prier, ce qu'il faisait lui-même, non pour lui qui n'en avait pas besoin, mais pour nous instruire par sa conduite,... pour bien réciter le *Pater*, par exemple, tâchez, puisque vous êtes seul, de trouver une compagnie ; or, quelle meilleure compagnie pourriez-vous avoir que celle du Maître qui vous a appris la prière que vous allez dire ? Représentez-vous ce Sauveur auprès de vous, et considérez avec quel amour et quelle condescendance il vous enseigne. Croyez-m'en, demeurez le plus possible en la compagnie d'un si parfait ami. Si vous prenez l'habitude d'être ainsi en sa présence, s'il voit que vous le faites avec amour, cherchant à lui plaire, il ne vous quittera jamais, et vous ne pourrez plus l'éloigner de vous-même un seul instant ; il vous aidera

dans toutes vos peines et vous accompagnera partout où vous serez. Pensez-vous que ce soit peu de chose d'avoir à ses côtés un tel ami ? »

« Je ne vous demande pas pourtant que vous pensiez continuellement à lui, ni que vous entriez dans de grandes et subtiles considérations, je veux seulement que vous le regardiez. Qui vous empêche de jeter les yeux de votre âme sur ce doux Seigneur, ne fût-ce qu'un instant ? Considérez qu'il n'attend pas autre chose de vous que ce regard ; il y tient tant qu'il fera tout pour vous procurer cette grâce, et vous le trouverez dès que vous voudrez... Mieux encore, cet adorable Maître se faisant notre sujet se plie à notre humeur et s'accommode à notre volonté : Si vous êtes joyeux, regardez-le dans le mystère de sa résurrection ; voyez sa gloire, sa beauté et sa majesté au sortir de son tombeau... Si vous êtes dans la tristesse, voyez-le se dirigeant vers le jardin de Gethsemani ; pensez dans quelle affliction mortelle son âme était plongée, puisque lui, qui est la patience même, ne pouvait s'empêcher de s'en plaindre ; ou considérez-le lié à la colonne, accablé de douleurs, le corps tout déchiré pour votre amour, frappé par les uns, outragé par les autres et abandonné de ses amis sans que personne vienne prendre sa défense ; ou encore représentez-vous cet aimable Sauveur chargé de sa lourde croix pendant que les bourreaux pressent sa marche sans lui laisser un instant de relâche. Quant à lui, il vous regardera avec des yeux très beaux, très tendres et pleins de larmes ; il oubliera ses propres souffrances pour consoler les vôtres, il veut seulement que vous vouliez vous consoler avec lui et que vous tourniez la tête pour le regarder. O mon Sauveur et mon Bien, êtes-vous donc dans un si cruel abandon que vous vous contentiez d'une si pauvre compagnie que la mienne ; est-il possible que les anges vous laissent

seul et que votre Père lui-même ne vous console point ? Quoi ! pendant que vous souffrez tout cela pour moi, j'ose me plaindre, et pour quel sujet ! Vraiment, en vous voyant dans un tel état pour moi, je rougis de ma lâcheté ; je suis résolue d'endurer courageusement toutes les peines et de les tenir pour un grand bien, voulant vous imiter au moins en quelque chose. Marchons ensemble, ô mon Seigneur, je veux vous suivre partout où vous irez, je veux passer partout où vous passerez. »

« Un bon moyen de vous aider à faire oraison sera de vous procurer une image de Notre-Seigneur qui soit à votre goût, non pour l'avoir sans la regarder, mais pour lui parler souvent ; il vous inspirera ce que vous devez dire. Puisque vous parlez bien aux créatures, pourquoi les paroles vous manqueraient-elles pour vous entretenir avec Dieu, si peu que vous vous y exerciez, car, faute de converser avec une personne, nous lui parlons moins facilement, elle nous devient comme étrangère, bien qu'elle soit de nos parents ou de nos amis... C'est encore un excellent moyen que de prendre un bon livre pour fixer notre attention ; nous ferons mieux ainsi l'oraison vocale ; cet artifice accoutumant peu à peu notre âme à parler à Dieu, fera naître en elle le désir et l'affection de demeurer près de son hôte céleste, dont elle s'est peut-être tenue éloignée depuis longtemps. »

Après cet encouragement préliminaire à l'oraison, la Sainte se met à méditer le *Pater*, ce que tout le monde peut essayer de faire, et développant sa méditation, elle montre que Jésus-Christ a mis dans cette prière tout ce qu'il est possible de désirer et de demander à Dieu. Elle dit que ce doit être une grande consolation pour les personnes qui ne savent pas lire de pouvoir trouver tout ce qu'il faut pour faire orai-

son dans les prières qu'elles connaissent et qu'elles récitent par cœur.

Notre-Seigneur, au puits de Jacob, disait à la Samaritaine : « Si vous saviez qui est celui qui vous parle, peut-être lui demanderiez-vous l'eau vive qui donne la vie éternelle. » Et cette femme de répondre : « Seigneur, donnez-moi de cette eau. » Thérèse qui, tout enfant, avait dans sa chambre une image reproduisant cette scène de l'Évangile, répétait en la considérant : « Seigneur, donnez-moi de cette eau. » Devenue maîtresse de la vie spirituelle, elle nous dit que l'oraison est cette fontaine d'eau vive à laquelle le divin Maître nous invite tous à puiser ; qu'en s'abreuvant à cette divine fontaine l'âme perd la soif des choses de cette vie, mais sent allumer en elle la soif des biens futurs. Et la Sainte ajoute : « Les âmes qui ne s'exercent pas à l'oraison ressemblent à un paralytique qui a des pieds et des mains sans pouvoir s'en servir. Hélas ! si le Seigneur lui-même ne vient leur commander de se lever, comme à ce paralytique qui avait passé trente ans sur le bord de la piscine, elles sont bien à plaindre et courent un grand danger. . . . Il est des âmes si malades et tellement dominées par de mauvaises habitudes qu'elles ne peuvent entrer au dedans d'elles-mêmes, et que, tout en ayant le pouvoir de converser avec Dieu, elles ne s'élèvent pas jusque-là. Si ces âmes ne font pas effort pour comprendre leur misère afin d'y pouvoir remédier, elles périront certainement faute d'avoir voulu réfléchir. »

Combien d'âmes ayant quelque bonne volonté sont devenues paralytiques par ignorance ! Les écrits de la Séraphique vierge sont précisément cette voix de Jésus-Christ qui leur dit : « Lève-toi, et marche. » Ils sont la science de l'oraison et le chemin de la perfection rendus attrayants pour tous. Ailleurs encore elle dit : « Celui qui ne fait pas oraison n'a pas besoin

d'être porté en enfer par les demons, il s'y jette lui-même. » Ces paroles de Thérèse ne font qu'exprimer sous une forme différente le cri du prophète : « La terre est profondément désolée, parce que personne ne repasse en son cœur les paroles et les bienfaits de Dieu. »

La Sainte elle-même avait commencé à faire oraison en pratiquant la méthode simple qu'elle conseille aux autres. Elle se mettait en présence du Sauveur résidant au dedans de son âme, choisissant de préférence les mystères où elle le voyait seul et abandonné. Ainsi, elle lui tenait compagnie au jardin des Olives, pensant à son affliction et à la sueur de sang qu'il répandait : « J'aurais souhaité, dit-elle, essayer cette divine sueur, mais me souvenant de mes péchés, je n'osais le faire et me contentais de demeurer avec lui. » Longtemps auparavant, Thérèse avait coutume en se mettant au lit de penser à Notre-Seigneur au jardin, et elle avait ainsi appris à faire oraison sans le savoir. La vue de la campagne, de l'eau, des fleurs lui rappelaient la bonté et les perfections de Dieu. Comme elle ne pouvait se représenter Notre-Seigneur, elle aimait beaucoup les images qui lui offraient quelque chose des traits de son cher Maître. Elle prenait un livre, recueillant ainsi ses pensées et lisant plus ou moins selon qu'elle sentait venir plus ou moins promptement la ferveur et la dévotion.

D'après sainte Thérèse, celui qui commence à faire oraison doit se figurer que son âme est un jardin aride, d'où il lui faut arracher les mauvaises herbes pour les remp'acer par des fleurs ; mais ces fleurs ayant besoin d'eau pour ne pas mourir et prospérer, le jardinier se procurera de l'eau en la puisant à force de bras. S'il trouve le puits à sec, c'est-à-dire si les efforts qu'il fait et l'application qu'il apporte ne lui font pas sentir les consolations de la dévotion,

qu'il se garde bien de se décourager. Notre-Seigneur sera satisfait de son travail : lui qui a porté la croix toute sa vie admet son disciple à l'aider en son abandon ; que le disciple s'en réjouisse, et même qu'il ne se trouble point si, en plus de sa sécheresse, il lui vient des mauvaises pensées en l'oraison, mais qu'il persévère attendant le moment où son Sauveur le récompensera avec une libéralité toute divine.

Après avoir parlé de cette oraison mentale qui est à la portée de tous, sainte Thérèse traite le grand sujet de l'oraison toute surnaturelle, appelée contemplation ou théologie mystique, parce qu'elle contemple simplement la vérité et qu'elle est pleine de mystère.

Dans l'oraison commune et ordinaire, l'âme produit elle-même avec l'aide de la grâce des actes de réflexion et d'affection. Dans la contemplation, Dieu s'empare de l'âme qui n'a qu'à se laisser faire ; il se fait connaître à elle d'une connaissance mystérieuse, immédiate, claire ; il l'enflamme d'un très ardent amour et s'unit à elle d'une manière toute intime et pleine d'une céleste suavité. C'est comme un état intermédiaire entre la connaissance et l'amour de Dieu tels que nous les avons ici-bas, et la vision glorieuse, l'amour béatifiant qui nous fondera en Dieu pendant l'éternité ; état qui est réalisé par la seule opération divine, sans qu'aucun effort humain puisse tenter d'y atteindre. Il est bon de noter en passant que la mystique est un fait surnaturel qui, proportion gardée, peut se constater comme tout autre fait. Il y aurait donc légèreté et présomption à se poser en croyant en face de ces merveilles qui remplissent la vie des saints. La théologie mystique est une science sublime mais véritable que sainte Thérèse a enseignée plus clairement que tous ceux qui l'ont précédée, et tous s'accordent à dire qu'en cette matière son autorité est sans rivale.

Du reste, il est bon de le dire, l'oraison mystique est le partage du tout petit nombre. Sans être contemplatifs, plusieurs saints ont surpassé en mérites et en gloire d'autres qui jouissaient de cette faveur. Il y a quelque témérité à désirer d'être élevé à l'oraison passive, et la voie des vertus communes offre bien plus de sécurité. Dieu appelle qui il veut à cette contemplation sublime, mais partout, dans la voie contemplative comme dans la voie ordinaire, la perfection consiste uniquement à faire la volonté de Dieu avec humilité et amour : « Si vous avez l'humilité, la mortification, le détachement et les autres vertus, disait sainte Thérèse, votre sécurité est plus grande et vous n'avez rien à redouter. Ne craignez pas de ne point arriver à la perfection aussi bien que les contemplatifs. Sainte Marthe était une grande sainte, et il n'est pas dit qu'elle fut contemplative. Pourtant, que désirer de plus que de pouvoir ressembler à cette bienheureuse qui mérita de recevoir tant de fois Notre-Seigneur dans sa maison, de lui donner à manger, de le servir, de manger peut-être à sa table et du même plat que lui? Si elle eût été absorbée dans sa contemplation comme Madeleine, qui eût traité leur divin Hôte? Par ailleurs, si la source qui donne l'eau de la contemplation ne la fait point jaillir elle-même, nous nous fatiguerions en vain, toutes nos méditations, nos efforts et nos larmes ne nous la donneront point. Dieu seul la répand sur qui il veut. »

L'oraison mystique a ses degrés par lesquels elle s'élève avec plus ou moins de promptitude. Sainte Thérèse parcourt les différents degrés et traite de chacun d'eux dans son livre du Château de l'âme.

L'âme qui commence à entrer dans la voie de la contemplation, dit-elle, n'est déjà plus ce jardinier qui, pour arroser les fleurs de son jardin, tire l'eau à grand'peine et à force de bras, c'est-à-dire travaille à

exciter en soi une vraie dévotion par des actes de réflexion et d'affection ; mais elle puise cette eau, déjà à fleur de terre, en plus grande abondance et plus facilement à l'aide d'un *noria* (sorte de roue entourée de seaux), la mémoire et la réflexion ayant peu à faire désormais. La comparaison est encore de sainte Thérèse.

Le premier degré est le *recueillement*. « Ce recueillement, dit la Sainte, ne s'acquiert ni en se retirant dans l'obscurité, ni en fermant les yeux... il est indépendant de notre volonté, et il ne nous arrive que s'il plaît à Dieu de nous faire cette grâce... En cet état l'âme constate et goûte la présence de Dieu au dedans d'elle-même... elle voit le néant des choses de ce monde. »

Le deuxième degré est la *quiétude*. « L'âme, dit sainte Thérèse, est alors comme un petit enfant à la mamelle que sa mère caresse en faisant couler le lait dans sa bouche sans qu'il cherche à s'aider. De même, Notre-Seigneur veut que, sans travail et sans y penser, elle connaisse qu'elle est avec lui et qu'elle jouisse de ce repos sans essayer de le comprendre. On travaillerait en vain à atteindre ce repos à force de prières et de pénitence, si Notre-Seigneur ne le veut donner. »

Les *transports* sont le troisième degré. « Mon Dieu, s'écrie Thérèse, que devient l'âme dans cette douce ivresse ! Elle voudrait être toute convertie en langues pour louer Notre-Seigneur... quels tourments ne tiendrait-elle pas pour délices de souffrir pour son Dieu ! »

Le quatrième degré est l'*union*. « Ici, les sens et les facultés de l'âme sont tellement absorbés en Dieu qu'ils ne pourraient s'appliquer à autre chose... en vain essaierait-on de parler. Ensuite, selon moi, dans les ravissements qu'il donne à l'âme, Dieu la retire

des sens, parce qu'elle ne pourrait se voir si près de la divine majesté sans entrer dans une frayeur qui lui coûterait peut-être la vie. »

« Au dernier degré de l'union extatique, les trois personnes de la Très Sainte Trinité apparaissent à l'âme avec une très grande lumière ; elle voit par une connaissance admirable qui lui est donnée que ces personnes sont distinctes et qu'elles ne sont qu'une substance, une seule puissance, une seule sagesse et un seul Dieu ; de sorte que ce que nous savons par la foi, l'âme le connaît, si j'ose ainsi parler, par la vue, par vision intellectuelle. Les trois personnes se communiquent à elle, lui parlent et lui donnent à entendre ces paroles de Notre-Seigneur dans l'Évangile, à savoir que lui, son Père et le Saint-Esprit viendront habiter dans l'âme qui l'aime et qui gardera ses commandements. »

« Notre-Seigneur, Dieu et homme, apparaît alors dans le centre de l'âme par une vision intellectuelle ; l'âme l'y voit soudain, comme ses apôtres le virent au cénacle sans qu'il y entrât par la porte, lorsqu'il leur dit : « La paix soit avec vous ! » Nous avons vu comment Jésus-Christ s'unit la Séraphique Thérèse en lui disant : « Désormais tu dois me considérer comme ton Époux, tu ne t'occuperas plus que de ma gloire, mon honneur est le tien et ton honneur est le mien. » Plus tard il ajoutait : « Tu sais l'alliance qui existe entre toi et moi ; cela étant ainsi, tout ce que je possède t'appartient, toutes mes douleurs et tous mes travaux, je te les donne et tu peux les présenter à mon Père comme t'appartenant. »

Il est convenable de dire ici que cette vision de la Très Sainte Trinité dont jouissent les mystiques à l'apogée de la contemplation n'est pas la vue pleine et parfaite de l'essence divine dont les élus jouissent au ciel. Dieu leur montre quelque chose de lui-même,

mais on ne le voit vraiment face à face que dans la vie éternelle.

Non seulement cette voie de la contemplation n'est pas la voie ordinaire, ce qui est chose évidente ; mais, au dire de sainte Thérèse elle-même, si Dieu y accorde des jouissances à l'âme, il lui impose en retour des souffrances incomparables. De plus, malgré ces faveurs si grandes, les âmes qui les reçoivent peuvent se perdre si elles ne sont pas très fidèles à pratiquer l'humilité et la mortification, le démon cherchant toujours à leur persuader qu'elles sont confirmées en grâce et qu'elles n'ont plus rien à craindre des tentations communes aux autres hommes ; en effet, plusieurs ont péri en se laissant aller à l'orgueil. L'oraison mystique ne constitue donc pas la sainteté, elle est seulement un moyen dont Dieu se sert pour y conduire certaines âmes privilégiées. « Pour posséder l'amour de Dieu qui est la source de tous les biens, il faut, dit notre Sainte, nous défaire de toutes choses et de nous-mêmes ; car cet amour ne consiste pas dans les douceurs spirituelles, mais à servir Dieu dans la justice, la force et l'humilité. On l'acquiert en se déterminant à travailler et à souffrir, et en acceptant de fait les travaux et les souffrances qui se présentent. »

Disons en passant un mot sur les visions. Il y a trois sortes de visions surnaturelles.

1^o La vision corporelle, qui est l'apparition surnaturelle d'un objet aux yeux du corps. Elle est jugée véritable quand elle persévère, si elle est contrôlée par les autres sens, par exemple par le toucher ; ou quand elle est commune à un grand nombre de personnes, par exemple la croix qui apparut à l'armée de Constantin, ou celle que le peuple vit à Migné. Ces visions corporelles n'ont rien de commun avec la sainteté ; les pé-

cheurs peuvent en avoir, comme en eurent Balaam, Balthasar, Héliodore, etc.

2° La vision imaginaire est une représentation sensible circonscrite dans l'imagination, qui se représente surnaturellement à l'esprit avec autant de vivacité et de clarté que les réalités corporelles. Elle se produit soudainement, sans préparation ni pressentiment, et disparaît de même. Sainte Thérèse dit qu'elle est comme une étoile filante. Quand elles viennent de Dieu, elles se fixent profondément dans l'esprit et sont suivies d'effets de grâce. On peut avoir cette sorte de visions sans être saint, comme Pharaon, Nabuchodonosor, etc., etc. On doit les tenir pour véritables quand elles annoncent un événement important qui ne peut être prévu et qui se réalise, quand la vision est simultanée à plusieurs personnes, comme celle qu'eurent le pape Libère et les deux pieux époux qui bâtirent Notre-Dame-des-Neiges, depuis Sainte-Marie-Majeure.

3° La vision intellectuelle est une connaissance surnaturelle perçue par la seule intelligence, sans aucun concours des yeux du corps ou de l'imagination. C'est ainsi que Dieu et les anges connaissent. Ces visions sont donc excellemment spirituelles, et pour cette raison elles sont supérieures aux visions corporelles et imaginaires. Telles étaient généralement celles dont Dieu favorisait sainte Thérèse. Elles sont surnaturelles parce que ce qu'elles découvrent à l'âme surpasse la portée de notre intelligence, ou tout au moins se présente accompagné d'une lumière qui surpasse les plus évidentes clartés de la raison. La connaissance qu'elle nous apporte ne demande ni travail ni raisonnement. Sainte Thérèse dit à ce propos : « Comme j'ignorais qu'il pût y avoir des visions de cette nature, elles me causèrent une grande crainte au commencement.... et je ne faisais que pleurer.... Pourtant c'est en cela que le démon peut nous tromper

moins facilement, parce que cette vision est quelque chose de tellement spirituel, qu'il ne peut trouver prise ni sur les sens, ni sur les puissances de l'âme pour nous faire illusion. »

L'oraison contemplative n'étant pas le fait du grand nombre, nous concluons en résumant ce que la Sainte dit de l'oraison commune et ordinaire, recommandée à tous. Elle consiste à se mettre en la présence de Dieu, à s'humilier devant lui en lui demandant pardon de ses péchés, par exemple en récitant le *Confiteor* et l'acte de contrition ; à considérer quelque vérité de notre sainte religion ou une circonstance de la vie ou de la passion de Notre-Seigneur ; ou encore à réciter lentement et en les savourant intérieurement les paroles d'une prière, à lire quelque page d'un livre pieux ; excitant en son cœur de saintes affections et prenant ensuite de bonnes résolutions pour se corriger de ses fautes, pour aimer Dieu d'un amour plus grand et plus vrai, qui se traduise en actes. Sainte Thérèse ne veut pas qu'on abandonne cet exercice salutaire sous aucun prétexte, les plus grands pécheurs en ayant tout particulièrement besoin. Au moins un quart d'heure d'oraison par jour, et elle nous promet le ciel : « Le démon, dit-elle, sait qu'une âme qui s'adonne à l'oraison avec persévérance est perdue pour lui. »

Sainte Thérèse cherchait toujours Dieu en elle-même, dans l'intérieur de son âme. Notre-Seigneur lui ayant dit : « Cherche-toi en moi et cherche-moi en toi, » pour lui montrer combien Dieu et l'âme sont présents l'un et l'autre, l'évêque d'Avila donna ces paroles à expliquer à plusieurs de ses amis, parmi lesquels se trouvait saint Jean de la Croix. Chacun donna son travail écrit, mais aucun d'eux n'ayant trouvé le vrai sens, comme Thérèse le fit remarquer, la Sainte donna son explication qui était la bonne dans

une ravissante pièce de poésie, pour obéir à l'évêque qui le lui avait demandé (1).

CHAPITRE DIXIÈME.

SAINTE THÉRÈSE ET LA SCIENCE.

« Notre Dieu est le Dieu des sciences, dit la Sainte Ecriture, c'est lui qui prépare les pensées et qui inspire les découvertes des hommes. » La science parfaite n'est pas le partage de l'homme ici-bas, et le plus savant meurt en confessant qu'il ne sait rien. Heureusement que Dieu, nous adoptant pour ses enfants, nous a fait connaître en même temps sa nature, ses perfections, son amour et ses œuvres. Cette somme des vérités révélées est le lot par excellence de la science humaine, son fonds essentiel, avec lequel l'ignorant est souverainement riche et sans lequel le savant est pauvre jusqu'à l'indigence. Cependant le travail du savant est digne de toute estime aux yeux de Dieu lui-même, qui exige qu'on étudie la science surnaturelle sous peine de se voir rejeté de sa face et qui, dans les sciences naturelles, a tout livré à l'investigation de l'homme. Honneur à la science telle que Dieu la comprend, à celle qui reconnaît dans la Sagesse éternelle sa maîtresse et son guide ! L'Eglise honore cette science partout où elle la rencontre et

(1) On trouvera les détails sur l'oraison mystique dans les œuvres de sainte Thérèse ou de saint Jean de la Croix. M. l'abbé Ribet, prêtre de Saint-Sulpice, a publié un excellent ouvrage sur ces matières. *La Mystique divine*. Poussielgue, rue Cassette, 15.

elle encourage ses efforts ; entre tous les saints elle fait une place à part à ses docteurs, et nous oblige à les honorer comme tels, parce qu'ayant reçu de Dieu la science et la sagesse, ils ont ouvert la bouche au milieu de son Eglise pour les distribuer gratuitement à tous.

Ceux qui possèdent la science divine sont la lumière du monde et le sel de la terre. Cette science est tellement étendue, le champ en est si vaste qu'elle demande de grands labeurs à ceux qui s'y livrent, quelque aptitude qu'ils aient reçue. Aussi les âmes qui ont soif de vérité et besoin de conseil la recherchent dans les Pères et les guides de leur âme ; les amis de Dieu et de l'Eglise se réjouissent de voir une science éminente en ceux qui sont chargés de distribuer aux foules le pain de la vérité. L'admirable sainte Thérèse de Jésus, par sa conduite et dans ses écrits, professa hautement pour la science et pour les savants la plus grande estime : « Toujours, dit-elle, j'ai aimé les hommes instruits.... C'est un grand trésor que la science, elle éclaire ceux qui savent peu, comme nous ; guidés par elle au flambeau même des Saintes Ecritures, nous nous acquittons de nos devoirs avec sécurité. Dieu nous délivre des dévotions mal entendues ! »

Celle qui par ses rapports intimes avec Dieu vivait dans la lumière, ne pouvait aimer l'ignorance. Elle le prouva bien par le but qu'elle donna à sa Réforme, disant à ses filles qu'elles ne devaient cesser de prier et de faire pénitence à la seule fin d'obtenir aux prédicateurs et à ceux qui enseignent dans l'Eglise une sainteté et une science très grandes. Si Thérèse de Jésus aima tant la science, au point de faire pour elle de si héroïques sacrifices et de lui assurer dans la suite le bénéfice d'un holocauste perpétuel, la science en retour lui a rendu un légitime hom-

mage en inscrivant son nom sur son livre d'honneur.

Donnons d'abord le témoignage de l'Eglise, établie par Jésus-Christ pour être sur la terre le juge suprême des docteurs. Elle nous dit par la bouche du Souverain Pontife Grégoire XV, dans la bulle de canonisation de la Séraphique vierge : « Le tout-puissant Verbe de Dieu qui est descendu du sein de son Père en ce bas monde pour nous retirer de la puissance des ténèbres.... a opéré de nos jours un salut signalé par les mains d'une femme en suscitant dans son Eglise, comme une nouvelle Débora, la vierge Thérèse.... que Notre-Seigneur a remplie de *l'esprit de sagesse et d'entendement* ; il l'a tellement inondée des trésors de sa grâce, que sa splendeur, comme une étoile dans le firmament, éclate et brille dans la maison de Dieu pour une éternité.... Il l'a remplie de l'esprit d'intelligence, de manière que non seulement elle laissa dans l'Eglise de Dieu des exemples de bonnes œuvres, mais encore qu'elle l'arrosa des pluies *d'une sagesse toute céleste, ayant écrit des livres de théologie mystique, et d'autres qui abondent en piété, desquels les fidèles recueillent des fruits en abondance*, y étant excités à désirer de jouir du séjour des saints. » Dans l'oraison que le pape Urbain VIII mit dans la messe célébrée en l'honneur de la Sainte, l'Eglise demande à Dieu la grâce *que la céleste doctrine de la Bienheureuse Thérèse soit un aliment qui nourrisse nos âmes.* »

En affirmant de la doctrine de Thérèse qu'elle est céleste et qu'elle doit être un aliment pour les âmes, l'Eglise, dit Bossuet, range à peu près cette vierge parmi ses docteurs. En effet, Urbain VIII et Grégoire XV, en louant si magnifiquement sa doctrine et en demandant solennellement la grâce que nous soyons instruits par Thérèse, la reconnaissent en fait

comme docteur véritable. A cause de cela, plusieurs auteurs ont prétendu que ces deux papes lui avaient vraiment conféré le titre de docteur, lequel n'avait jamais été accordé à aucune femme ; mais ils se trompent. Pour qu'un saint soit déclaré docteur par l'Eglise, il ne suffit pas qu'elle lui reconnaisse une sainteté insigne et une doctrine éminente, il est nécessaire qu'elle lui en donne le titre par un décret spécial. Le Bréviaire Romain loue également saint François de Sales, de ce qu'il a, par ses écrits, éclairé l'Eglise d'une doctrine céleste ; or, ce grand saint ne reçut le titre de docteur que lorsque Pie IX, de sa bouche infallible, le proclama tel aux applaudissements de l'univers entier.

Mais peut-on du moins espérer que sainte Thérèse soit honorée un jour du titre de docteur ?

Saint Thomas paraît répondre d'une façon générale à cette question, en disant : « Il n'appartient pas à une femme d'enseigner toute l'Eglise, mais d'éclairer seulement un certain nombre d'âmes en particulier : Dieu ayant ainsi ordonné les choses, que le sexe féminin soit soumis à l'homme, et que la femme n'enseigne pas dans l'Eglise, ce que saint Paul défend expressément. » Le grand apôtre et l'Ange de l'École refusent à la femme l'autorité nécessaire pour enseigner et ne veulent pas qu'elle en fasse publiquement la fonction. Or, en cela encore, la vierge Séraphique fut le modèle de la femme chrétienne. Loin de se prévaloir des lumières qu'elle recevait du Saint-Esprit, elle disait qu'elle n'était qu'une ignorante, regrettant qu'on l'obligeât d'écrire plutôt que de la laisser filer. Sa soumission à ses directeurs fut absolue et son humilité sans bornes : elle allait brûler le livre de sa Vie pour obéir au P. Bannez qui voulait l'éprouver, mais il la retint. Sur l'ordre que lui donna un confesseur peu instruit, elle jeta

aussitôt au feu son livre sur le Cantique des Cantiques, dont il ne resta que les premiers chapitres déjà copiés par ses Sœurs. Jamais elle n'a pensé à élever la voix dans l'Eglise, mais Dieu qui l'avait remplie de son Esprit voulut que sa parole retentît tellement puissante que tous fussent à même de l'entendre, et l'Eglise, qui n'a pas donné à sainte Thérèse le titre des Docteurs, lui en reconnaît l'autorité et lui en accorde le crédit. Le sexe faible ne doit pas non plus porter le glaive ; il n'en est pas moins vrai que Dieu mit l'épée de Charlemagne dans la main de Jeanne d'Arc et qu'aucun homme de guerre ne fit mieux qu'elle. De même, la Sagesse éternelle ordonna à Thérèse de prendre la plume pour jeter à flots la lumière la plus pure sur ce que la théologie mystique conservait d'obscurités et d'énigmes. L'Eglise, toujours aussi reconnaissante que sage, ne méconnaît pas les services qui lui ont été rendus par cette vierge ; mais, à ses yeux, c'est une gloire suffisante pour elle que d'être et de s'appeler Thérèse de Jésus.

Saint François de Sales, dans la préface à son Traité de l'Amour de Dieu, après avoir énuméré tous ceux qui ont le mieux écrit en cette matière, dit : « Mais enfin, la bienheureuse Thérèse de Jésus a si bien écrit des mouvements sacrés de la dilection en tous les livres qu'elle a laissés, qu'on est ravi de voir tant d'éloquence en une si grande humilité, tant de fermeté d'esprit en une si grande simplicité ; et sa très savante ignorance fait paraître très ignorant la science de plusieurs gens de lettres qui, après un grand tracassé d'étude, se voient honteux de n'entendre pas ce qu'elle écrit si heureusement de la pratique du saint amour. Ainsi Dieu élève le trône de sa puissance sur le théâtre de notre infirmité, se servant des choses faibles pour combattre les forts. »

Les ouvrages de notre grande Sainte étaient si fami-

liers à l'évêque de Genève, dit le P. Honoré de Sainte-Marie, qu'il a suivi le même ordre qu'elle en traitant des choses spirituelles, et qu'il semble y avoir puisé, quant à la substance, la doctrine qu'il expose dans les Livres VI^m et VII^m de son Traité de l'Amour de Dieu.

Le célèbre philosophe protestant Leibnitz ne rougit pas d'avouer devant l'Europe entière non seulement qu'il a lu les écrits de sainte Thérèse, mais qu'ils l'ont éclairé et aidé à établir le fondement d'une philosophie plus haute : « C'est à bon droit, dit-il, qu'on estime les livres de Thérèse ; j'y ai trouvé entre autres cette magnifique sentence : que l'âme doit ici-bas considérer toutes choses comme si rien n'existait dans le monde qu'elle et Dieu. Il est bon en philosophie de ne pas perdre de vue cette pensée, et je l'ai employée utilement dans mes *Hypothèses* ».

Sainte Thérèse, dit un auteur, pour ses actions et pour ses écrits, peut être comptée parmi les Pères de l'Église. Sa vie est un exemple de sainteté et ses livres sont un modèle de style inspiré et de science orthodoxe.

Tous ceux qui ont écrit des ouvrages de spiritualité sont obligés de consulter sainte Thérèse et de la citer ; on y trouve partout son nom, sa doctrine et ses exemples. Qui pourra dire combien ses écrits ont formé et formeront encore de saints ?

La vraie science et sainte Thérèse se portent une estime réciproque, et des universités qui confèrent le grade de docteur en théologie la représentent avec les insignes du doctorat : la barrette blanche, la mosette de soie blanche et l'anneau. La célèbre Université de Salamanque, qui l'a choisie pour sa patronne, nous la montre en ce costume dans un magnifique tableau qui orne sa grande salle d'honneur.

La fausse science, égarée dans les sentiers du rationalisme et du positivisme modernes, tient un autre

langage. Dans un siècle qui recherche surtout les secrets de la matière, qui essaie de scruter les profondeurs des cieus sans s'occuper de Celui qui les a faits ; qui relègue parmi les légendes la science maîtresse, clef de toutes les autres, la théologie, étude principale pour tout homme vraiment instruit ; dont la philosophie est sans dogmes, la morale sans fondements, la politique sans principes et l'histoire sans amour de la vérité, il n'est pas étonnant que plusieurs, blasphémant ce qu'ils ignorent, traitent la très docte et très sainte Thérèse de Jésus d'exaltée et de visionnaire, et ne voient dans les merveilles opérées en elle par Dieu que des illusions de l'imagination, des effets de la maladie, des phénomènes du somnambulisme ou du magnétisme. Quoique ce soit leur faire beaucoup d'honneur, nous montrerons brièvement l'inanité de ces assertions aussi gratuites qu'injurieuses, laissant retomber sur qui de droit le mépris qu'on essaie de lancer à la face de l'Église et de ses saints.

1° L'exaltation est une exagération dans les idées, dans les sentiments, qui approche plus ou moins du délire. En accuser sainte Thérèse, c'est démentir tout ce que l'histoire nous dit de son caractère et contredire l'évidence. Des saints comme Pierre d'Alcantara et François de Borgia, après avoir examiné sa conduite et son oraison, l'ont louée sans restriction : « Après les dogmes de notre foi, disait saint Pierre d'Alcantara, rien n'est plus certain que la communication de la Mère Thérèse avec Dieu. » Un très docte théologien, le P. Balthazar Alvarez, son confesseur, montrant au savant P. Ribera quantité de volumes, lui disait : « Il m'a fallu lire tous ces livres pour pouvoir entendre la Mère Thérèse de Jésus. » Bossuet, en qui l'exaltation et le faux mysticisme rencontrèrent un si rude et si clairvoyant adversaire, qui fit condamner le livre des Maximes des Saints de Fénelon, l'appelle

l'incomparable Thérèse, et s'appuie sur la doctrine de la vierge Séraphique pour faire triompher la vérité. Aussi les pseudo-mystiques n'aiment pas la sainte Mère et ils défigurent volontiers ses paroles, tandis que l'Eglise et les docteurs consultent ses ouvrages dans tous leurs doutes en matière de dévotion, comme la Somme théologique de saint Thomas en matière de dogme ; en sorte que ce qui s'éloigne de la doctrine de Thérèse est impitoyablement rejeté, et ce qui y est conforme est par le fait même approuvé : « Ainsi, dit un auteur, l'ancienne Rome prenait avis des livres sibyllins pour dissiper ses doutes et prendre une décision dans ce qui intéressait le salut de la patrie. »

2° Un visionnaire est celui qui croit avoir des visions quand il n'a que des imaginations extrayagantes. Notre admirable Sainte eut assez à souffrir à propos de ces grâces de choix ; ses doutes, qui avaient leur source dans l'humilité la plus profonde et dans l'obéissance, durèrent assez longtemps et devinrent pendant les premières années l'objet d'une étude assez opiniâtre de la part de tous les théologiens, pour que la certitude qui les suivit doive être partagée par tout esprit sérieux. On peut dire que sainte Thérèse lutta contre Jésus-Christ lui-même à force de résister à l'amour dont il l'entourait. Pleurant d'angoisse et de crainte d'être trompée, elle allait demander la lumière à ses plus ardents contradicteurs et n'osait se rassurer malgré ce que lui disaient les plus éclairés ; jusqu'à ce qu'enfin Notre-Seigneur fit éclater si puissamment les vertus héroïques de son épouse et les grâces extraordinaires dont il la comblait, que les plus aveugles durent se rendre à l'évidence et reconnaître sa sainteté.

De plus, la Réformatrice, qui était la prudence même, met le plus grand soin à prévenir ses filles contre les illusions d'une imagination échauffée par la

méditation prolongée, et fait aux prieures, à ce sujet, les recommandations les plus détaillées.

Elle revient souvent sur ce point en différentes manières, et veut même que, dans certains cas, on omette pour un temps l'exercice de l'oraison.

On parle beaucoup aujourd'hui de science expérimentale. Il faut, dit-on, voir, toucher, sentir avant de croire, et la science ne doit pas s'appuyer sur des paroles ou sur des idées préconçues, mais sur des faits, afin de procéder sûrement du connu à l'inconnu. Rien n'est plus vrai que ce principe, et l'apôtre saint Paul ne parle pas autrement : « *La vérité chrétienne, dit-il aux Corinthiens, ne se compose pas de paroles, mais de faits.* »

Au compte de nos modernes, la plupart des saints, et en particulier les plus remarquables, seraient des visionnaires et des rêveurs. Pourtant ces amis de Dieu n'essaient pas de nous payer de paroles ; leurs vertus héroïques, leurs œuvres admirables et leurs nombreux miracles parlent pour eux le langage des faits. Or, vertus, œuvres et miracles viennent nécessairement de Dieu : c'est ainsi que Jésus-Christ et les apôtres fondèrent l'Eglise, à laquelle l'emploi ininterrompu des mêmes moyens assure une solidité à toute épreuve. Comme les faux dieux dont parle le Psalmiste, les faux savants ont des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre. Cette école qui ne veut croire qu'aux faits ferme les yeux dès qu'il s'agit de miracles. Ce procédé peut être très commode, mais assurément il n'a rien de commun avec la science.

3° Certains, voulant expliquer naturellement les extases et les visions de sainte Thérèse, les attribuent à la maladie, au magnétisme ou somnambulisme. Les

maladies dont ils parlent amènent la mort à bref délai, et la grande sainte du Carmel vécut vingt-sept ans avec ces visions; le malade n'y conserve pas le souvenir de ce qui lui est arrivé, et les relations de l'admirable Sainte forment des livres. Quand l'évanouissement est naturel, il produit la faiblesse, la lassitude, la tiédeur, le dégoût de la vertu et le besoin du repos. S'il est surnaturel, au contraire, comme dans l'extase, quoique le corps en ressente parfois quelque fatigue, l'esprit n'en est que plus dispos et plus alerte; il est tout prêt, dans sa ferveur, à tout entreprendre pour le bien et pour la vertu.

Quant au magnétisme ou somnambulisme, qu'il soit naturel ou diabolique, aux yeux de l'académie comme à ceux de la théologie, cette prétendue science n'a aucun crédit. Le Mesmérisme, condamné comme n'étant pas autre chose qu'un renouvellement plus ou moins déguisé de la magie et comme un leurre présenté à la faiblesse de l'esprit humain, a été déclaré en même temps contraire à la raison et à la science naturelle, nuisible à la santé et aux bonnes mœurs. Le démon, ce singe de Dieu et qui essaie fréquemment de contrefaire les miracles, ne fut pour sainte Thérèse qu'un ennemi toujours vaincu. Par ailleurs, il faut de la bonne volonté pour supposer un magnétisme purement animal, quand on voit ses fauteurs attribuer à un fluide les opérations de l'intelligence, lequel fait répondre un ignorant sur des questions qu'il n'a jamais étudiées et sur des faits qu'il ne peut connaître, ne laissant du reste au sujet magnétisé aucun souvenir de cette science et de ces faits dès qu'il est sorti de son sommeil.

Que sainte Thérèse nous pardonne si nous parlons de telles choses pour la défendre quand elle n'en a

pas besoin, mais surtout qu'elle éloigne de nous cette ignorance pernicieuse qui, s'imposant sous prétexte de science, tend à perdre les âmes et nous prépare à bref délai d'irréremédiables catastrophes.

CHAPITRE ONZIÈME.

SAINTE THÉRÈSE ÉCRIVAIN.

Parmi les auteurs espagnols on ne voit qu'une seule femme, sainte Thérèse ; et, chose digne d'admiration, elle a traité non pas quelqu'un de ces sujets peu graves qui semblent convenir à une plume féminine, mais les plus hautes questions de la vie ascétique. Elle développe dans un style simple et solide, avec une entière clarté et une parfaite propriété d'expressions, les plus profonds mystères, si bien qu'on est obligé d'avouer que la production de pages si lumineuses surpasse les facultés de l'homme. On y trouve, comme dans la Sainte Ecriture, la simplicité et l'onction unies à la force et à l'éloquence : « Personne, dit Palafox, n'a lu les œuvres de Thérèse sans se mettre aussitôt à chercher Dieu et sans être en même temps épris d'un sentiment d'amour et de dévotion pour la Sainte ; le charme de son style et la vertu du Saint-Esprit qui l'assistait dans son travail ne suffisaient pas, selon moi, à amener ce résultat ; j'y vois de plus un effet tout particulier de la divine Providence ».

« Ses paroles ne sont pas celles de l'éloquence humaine, dit le Bréviaire Ambrosien, mais celles de la Sagesse éternelle ; maîtresse en la science divine plus par l'expérience que par l'étude, elle enflamme les

âmes de l'amour de l'oraison et du désir des biens célestes. « Le Bréviaire Romain tient le même langage. Bossuet affirme que personne ne saurait la surpasser en éloquence lorsqu'elle s'adresse à Dieu : On dirait des flammes d'amour s'élançant avec violence de la fournaise de son cœur. Don Luis de Léon, qui est bon juge en cette matière, l'appelle le Cicéron espagnol : « Je ne pense pas, ajoute-t-il, que rien de ce qu'on a écrit en notre langue puisse être comparé aux livres de la sainte Mère. Je ne puis, chaque fois que je les relis, me défendre d'un sentiment d'enthousiasme, comme si je ne les avais jamais lus ; dans la plupart des endroits, il me semble entendre parler quelqu'un qui n'est pas de la terre. »

D'autres écrivains nous disent : Cette vierge connaissant parfaitement le cœur humain n'emploie pas le langage de la sévérité, mais conversant avec amour elle calme le cœur ; elle fait la peinture des délices que la pureté procure à l'âme et même au corps avec des couleurs si vives et si attrayantes ; elle montre en même temps la laideur du vice avec tant de modération et de charité, que le pécheur est contrit et que le juste se voit déjà transporté dans les demeures éternelles. Avec quelle inimitable candeur elle nous raconte sa jeunesse et le combat intérieur qu'elle souffrit en disant adieu au monde ! Quels tours gracieux et quelle souplesse dans son langage ! Quelle justesse dans ses comparaisons aussi bien choisies que fréquentes ! Comme elle s'efforce avec une continuelle sollicitude de se faire comprendre des esprits les plus médiocres ! Et puis, ce style délicat et élégant de la femme, que l'homme ne saurait avoir, tout cela s'empare de l'esprit du lecteur pour lui faire recueillir le plus grand fruit de ce qu'il lit. L'habile pinceau de Thérèse a en même temps la touche vigoureuse de Chrysostôme, de Léon et de Cyprien. Quelle variété

dans le ton ! Tour à tour simple et sublime, elle plane dans la région la plus élevée du ciel et reploie soudain ses ailes dès que le sujet l'exige.

Son imagination fleurie et féconde donne aux choses les plus abstraites une forme sensible, lumineuse et embellie des ornements les plus variés. Parlant de la science de Dieu, elle nous le représente comme un diamant immense et d'une transparence parfaite, plus grand que le monde et mieux éclairé que le soleil, dans lequel se voient toutes les actions des hommes, nos fautes formant des taches au milieu de cette clarté souverainement pure. Ailleurs elle compare l'âme à un miroir sans revers, sans côtés, sans haut ni bas et resplendissant de toutes parts, ayant en son centre Jésus-Christ ; miroir qui se couvre d'un nuage et demeure noirci dès que nous commettons un péché mortel, en sorte que Notre-Seigneur ne peut s'y représenter, ni y être vu, quoiqu'il soit toujours présent à l'âme comme lui donnant l'être. Pour les hérétiques, le miroir de leur âme est comme brisé, malheur incomparablement plus affreux que s'il était obscurci.

Certains puristes, qui tiennent à tout juger scrupuleusement d'après les règles de la plus sévère rhétorique, diront peut-être que la manière d'écrire de sainte Thérèse manque de cohésion, qu'elle ne suit pas toujours un ordre assez rigoureux dans les sujets qu'elle traite en ses livres. Mais ce reproche n'est fondé qu'en apparence ; car la Sainte n'a pas recours aux artifices des grammairiens et ne daigne pas faire un discours apprêté dans sa forme, surtout quand, emportée par l'impétuosité de son amour, elle s'interrompt pour parler à Dieu et pour célébrer ses louanges. Cicéron écrivait soigneusement, avec nombre et mesure, ses discours dont plusieurs ne furent jamais prononcés ; mais, tout en admirant dans l'orateur latin le fini de l'art et la magnificence du langage,

on peut dire que cette disposition savante et ces périodes régulièrement harmonieuses sont les petits moyens communément employés pour persuader et pour plaire. Thérèse les met parfois en œuvre, mais sans recherche. La grande éloquence n'est pas toujours compatible avec le maniéré et l'apprêté du rhéteur ; l'Océan a des élans que le lac ne connaît pas, et la forêt n'aligne point ses chênes comme la charmille ses arbustes. Avant sa conversion, saint Augustin, amateur surtout du beau langage, cherchait dans l'Écriture des phrases semblables à celles de Cicéron ; mais quand il eut compris les véritables beautés des Saints Livres, il reconnut l'erreur et la vanité de ses appréciations d'autrefois. Sainte Thérèse écrivait, comme le Psalmiste, avec la rapidité de la parole ; d'abord parce qu'elle n'avait pas le temps d'écrire et aussi parce que sa plume était emportée par le souffle de l'Esprit-Saint. Plusieurs fois on vit son visage s'éclairer de rayons lumineux pendant qu'elle était à l'œuvre ; on admire un écrivain semblable, on ne le juge pas.

Enfin, tous ceux qui étudient la langue espagnole mettent la Mère du Carmel au premier rang des illustrations littéraires de ce pays ; et ceux qui connaissent le castillan en particulier trouvent dans Thérèse l'élégance même et toute la pureté de cet idiome.

Voici ses principaux ouvrages :

1° *Le Livre de sa Vie.* — Voulant s'éclairer sur ce qui se passait en sainte Thérèse, don Garcia de Tolède, son confesseur, lui ordonna d'en écrire la relation pour être envoyée à Jean d'Avila, homme renommé dans toute l'Espagne pour sa science et sa sainteté. Ce livre fut écrit en 1562. Plus tard, la Sainte y ajouta ce qui concerne la fondation du premier monastère de la Réforme, Saint-Joseph d'Avila.

2° *Le Chemin de la perfection*, qu'elle écrivit étant prieure de Saint-Joseph, en 1563, par ordre du P. Dominique Bannez, son confesseur, et que l'archevêque d'Evora fit imprimer du vivant de la sainte Mère.

3° *Le livre des Fondations*, qui fait suite à celui de sa vie. Elle le commença à Salamanque, en 1573, pour obéir au P. Jérôme Ripalda qui la confessait alors.

4° *Le Château intérieur*, ou les Demeures de l'âme, qu'elle écrivit à Tolède, en 1577, sur l'ordre du docteur Velasquez, son confesseur, qui fut depuis évêque d'Osma et archevêque de Saint-Jacques. C'est son traité complet de l'oraison mystique ; elle y conduit l'âme par les différentes demeures intérieures avant de parvenir au centre du château où se trouve Jésus-Christ.

5° *Le Cantique des Cantiques*, c'est-à-dire la glose de ce livre sacré. Un confesseur s'étonnant de ce qu'une femme écrivît sur un thème si difficile lui ordonna de brûler son livre, sans même demander à le voir auparavant. La Sainte s'empressa de le jeter aux flammes. Il nous en est resté un certain nombre de chapitres que quelques-unes de ses filles avaient déjà copiés pour leur usage particulier.

6° *Le Livre des Exclamations*, qu'elle écrivit trois ans avant sa mort. Ne pouvant contenir l'ardeur du feu qui consumait son âme après la sainte communion, elle mettait sur le papier ces admirables élans d'amour qui n'ont leur équivalent dans aucune œuvre humaine.

7° Enfin, elle écrivit les *Constitutions* de l'Ordre si remplies de sagesse, ses *Avis à ses filles* dont tous peuvent faire leur profit. Il nous reste aussi trois cent soixante de ses *Lettres* qu'on a pu recueillir et conserver à la postérité.

Philippe II, désireux d'enrichir son palais de l'Escurial, se hâta de demander les manuscrits de la Mère Thérèse, de laquelle, plusieurs fois, il avait personnellement éprouvé l'éloquence. Quoiqu'il eût dans sa bibliothèque plusieurs autres originaux d'écrits des saints, il rendit un honneur spécial à trois d'entre eux : les manuscrits de saint Augustin, de saint Jean Chrysostôme et de sainte Thérèse furent placés derrière une grille de fer, enfermés dans un riche écrin dont ce monarque portait toujours la clef sur lui.

Peut-on mettre entre toutes les mains les ouvrages de sainte Thérèse ? Assurément oui ! Comme les bons arbres, les bons livres se font connaître par leurs fruits, et ceux de la Séraphique vierge, dans le monde comme dans le cloître, font incessamment germer et mûrir toutes sortes de vertus sous le soleil vivifiant de l'amour divin. Elle les a écrits par ordre de Notre-Seigneur et avec l'assistance du Saint-Esprit ; et l'Eglise désire que leur céleste doctrine devienne l'aliment de nos âmes, que l'affection de leur auteur pour la dévotion nous instruisse. Quoique les grâces dont nous parle ce séraphin terrestre soient presque aussi extraordinaires que le sont ses vertus et ses miracles, tout en elle instruit et édifie, et l'âme qui ne la comprend pas soupçonne au moins avec admiration, en la lisant, les grandeurs de cet amour divin qu'elle ne peut mesurer. Tous peuvent s'engager en sécurité sur cette mer calme et tranquille, quoique l'œil des saints et des parfaits soit seul capable d'en sonder les profondeurs. Les indifférents eux-mêmes trouveront du charme à lire les œuvres de la Sainte, parce qu'elle est, selon le mot du poète latin, l'écrivain parfait qui sait plaire en enseignant la vérité.

Sainte Thérèse avait une écriture nette, distincte et bien formée, facile à reconnaître au premier coup

d'œil et décelant une main ferme. S'il est vrai qu'on peut juger du caractère d'une personne par le dessin de son écriture, il est évident qu'une âme virile a dû conduire la plume que tenait la sainte Mère.

CHAPITRE DOUZIÈME.

MERVEILLES DU CŒUR DE SAINTE THÉRÈSE.

Nous traiterons ce chapitre avec une grande discrétion, l'Eglise n'ayant pas encore porté son jugement sur les choses extraordinaires dont la relique du cœur de sainte Thérèse est devenue le théâtre depuis une quarantaine d'années. Nous nous bornerons à exposer les faits certains, sans préjuger en rien sur ce que l'autorité ecclésiastique a seule le droit de décider.

Le cœur étant l'organe de l'amour et comme le sanctuaire des affections de l'âme, Dieu ne nous demande pas autre chose : « Mon fils, donne-moi ton cœur. » Pour nous montrer son amour, Jésus nous ouvre son Cœur. En effet, le cœur de l'homme, c'est tout l'homme, le cœur de Jésus, c'est tout Jésus, et celui qui donne son cœur a tout donné. Le Cœur de Jésus tel qu'il a daigné le montrer à la bienheureuse Marguerite-Marie est ouvert par la lance du soldat, entouré d'épines et surmonté de la croix. Le lecteur fera lui-même, s'il lui plaît, un rapprochement entre Jésus et Thérèse au sujet de cet organe de l'amour : toujours est-il absolument acquis que si Jésus a aimé infiniment tous les hommes en général et sainte Thérèse en particulier, Thérèse a beaucoup aimé Jésus, a

partagé toutes ses affections et est devenue à jamais l'épouse choisie du divin Roi.

La Transverbération du cœur de sainte Thérèse est un fait certain. Elle-même nous a raconté plus haut comment le séraphin se tenant à sa gauche la transperçait de son dard qui était d'or, et dont la pointe en fer portait du feu à son extrémité. Parfois, elle chantait à voix basse un cantique qu'elle avait composé sur sa divine blessure : « Dans le plus profond de mon cœur j'ai ressenti un coup soudain : la blessure était divine, car ses effets sont merveilleux. — De ce coup je fus blessée, mais bien que la blessure soit mortelle et cause une douleur sans égale, c'est une mort qui donne la vie. — Si elle tue, comment donne-t-elle la vie, et si elle donne la vie, comment fait-elle mourir ? Comment guérit-elle quand elle blesse, et comment pouvoir vivre avec elle ? — C'est Dieu dans sa puissance qui, en portant un coup si douloureux, sort triomphant du combat en faisant de grandes merveilles. »

L'Église, dans l'hymne de la fête de sainte Thérèse, fait entendre à peu près les mêmes accents : « Messagère du roi des cieux, Thérèse, vous quittez la maison paternelle pour donner aux infidèles la foi du Christ ou votre vie. Mais une mort plus suave vous attend, une souffrance plus douce vous réclame : vous tombez frappée du trait de l'amour divin qui blesse votre cœur. — O victime de l'amour, consommez nos cœurs et délivrez des flammes de l'enfer les peuples qui invoquent votre protection ! »

La Transverbération de sainte Thérèse ne fut pas seulement une blessure spirituelle de l'amour mystique, mais aussi une blessure matérielle marquée dans son cœur de chair. Saint François d'Assise ayant reçu également par le ministère d'un séraphin les cinq stigmates de Notre-Seigneur, l'Église accorda aux Frères-Mineurs de célébrer par une fête spéciale la

mémoire de ce fait merveilleux au 17 septembre de chaque année ; plus tard, cette fête fut étendue au monde entier, afin que les cœurs des fidèles s'enflammassent d'amour pour Jésus-Christ crucifié. De même pour la Transverbération de sainte Thérèse, le pape Benoît XIII accorda à l'Ordre du Carmel d'en faire la fête solennelle le 27 août, permettant que tout l'office du Bréviaire et du Missel fit allusion au prodige de la Transverbération du cœur de la Sainte. Sous Clément XII, un décret de la Congrégation des Rites accorda la même faveur à la ville impériale de Vienne et à toutes les Espagnes. Pie IX éleva cette solennité au rite double de première classe pour le diocèse de Salamanque, et au rite double de seconde classe pour l'Espagne. Il nous est permis d'espérer de la voir un jour, bientôt peut-être, étendue à l'Église universelle comme la fête de l'impression des Stigmates de saint François, et pour des raisons analogues. Tous les fidèles qui visitent ce jour-là une église du Carmel peuvent gagner l'indulgence plénière aux conditions ordinaires.

Le Cœur de sainte Thérèse est conservé à Albe dans un globe de cristal monté sur un magnifique reliquaire en argent massif. On voit l'ouverture transversale que l'ange y a faite, elle pénètre les ventricules : « Cette blessure, dit le chirurgien Emmanuel Sanchez, a été faite avec un art extrême et par un instrument très fin, fort et large ; autour de cette même blessure on reconnaît quelques marques de feu et de combustion. » La Sainte dit qu'elle reçut plus d'une fois cette faveur céleste. Or, les médecins assistés du même chirurgien ont constaté par devant et par derrière du cœur d'autres ouvertures, petites, de forme ronde, dont ils ne pouvaient deviner la cause et que tous sont à même de voir comme eux. Le globe de cristal où le saint Cœur était enfermé éclata à plu-

sieurs reprises ; il s'en exhalait de suaves parfums qui sont encore pénétrants aujourd'hui. La cellule où mourut la sainte Mère est depuis longtemps transformée en chapelle, il s'en exhale toujours comme un parfum du paradis.

Plusieurs personnes virent dans le Cœur de sainte Thérèse de merveilleuses apparitions. En 1705, le Père Emmanuel de Saint-Jérôme, définitiveur général de l'Ordre, en témoigne : « Je remarquai dans ce cœur, dit-il, une parfaite image, en relief, de la Sainte Viergetenant son Fils sur le bras gauche et un sceptre d'or de la main droite, pendant que mon compagnon voyait en même temps dans le même cœur une image de notre Père, saint Joseph. Ce prodige est si fréquent, ajoute-t-il, que, sans cesser d'être une étonnante merveille, il produit une certitude plus que morale ». Les savants théologiens de Salamanque, si connus dans l'école, parlant dans leur *Traité de l'Incarnation du culte dû aux reliques des saints*, appellent le cœur de sainte Thérèse « le miroir merveilleux de la toute-puissance divine, dans lequel se reflètent de merveilleuses images, lesquelles sont considérées comme étant surnaturelles. »

Une parcelle du saint Cœur ayant été portée à Puebla, au Mexique, on y voyait successivement un très beau visage du Rédempteur, l'Ecce-Homo, les images du Père éternel, de la très Sainte Trinité, de la Sainte Vierge, etc., si bien qu'on appelait cette petite relique une fenêtre du ciel.

Aujourd'hui, le cœur est desséché. Il mesure onze centimètres de hauteur sur quatre de largeur. Il est soutenu par trois fils de métal gros d'un millimètre ; le globe qui le renferme a la forme d'un cœur. La relique est d'une couleur marron sombre, mêlée de différentes nuances qu'on ne peut définir ; la membrane fibreuse qui enveloppait le cœur s'est déchirée

en plusieurs endroits ; ici elle ressemble aux mailles d'un filet, là les fibres brisées et détachées ont l'apparence de racines avec leurs chevelures. Sur toute la superficie, on remarque, groupés ou séparés, de petits points blancs semblables à de petites pierres : observés à la loupe, les uns paraissent être des grains de sable brillant ; deux ou trois plus larges placés au-dessous de la blessure sont de couleur azur foncé et violet comme la pierre connue en Espagne sous le nom de pierre étincelle. On remarque quelques taches de sang, les unes d'un rouge sombre, les autres presque noires. Au fond du globe de cristal se trouve un dépôt de poussière assez épais dont la surface est irrégulière. Cette poussière n'existait pas en 1836, et depuis longtemps le reliquaire est hermétiquement fermé et soigneusement couvert d'une étoffe.

De nombreuses épines de forme et de grandeur différentes semblent sortir de la base du saint Cœur, dont l'extrémité inférieure disparaît aujourd'hui dans l'amas de poussière signalée plus haut, en sorte que l'œil ne peut s'assurer si les épines et les autres excroissances dont nous allons parler ont réellement leur racine dans le cœur lui-même ou dans ce résidu tout accidentel dont on ne connaît pas la nature. L'épine la plus longue, et qui a paru la première, a sept centimètres ; elle est à la droite du cœur et va presque toucher la paroi du cristal ; grosse à sa naissance de deux ou trois millimètres, elle se termine en pointe ; elle est anguleuse et carrée comme un clou ; sur sa base croît une autre épine forte et courte, qui a cinq ou six millimètres. A gauche, se voit une autre épine semblable à la première, mesurant six centimètres ; elle n'a pas de pointe. Tout auprès d'elle se trouve une troisième épine longue de deux centimètres et demi, de la grosseur d'une épingle. Toutes trois sont de couleur cannelle rougeâtre, elles sont

lisses et brillantes, mais la troisième est garnie de fils semblables à des barbes qui lui donnent l'apparence d'une flèche.

De l'autre côté du reliquaire on voit une quatrième épine grosse comme une aiguille à broder, de deux centimètres de longueur ; puis deux autres minces et longues de trois centimètres environ. On compte ainsi jusqu'à quinze épines de différente grosseur, groupées ou séparées. A part les premières, elles sont d'une couleur blanche avec un commencement de teinte rougeâtre ; une seule est entièrement noire. Les premières épines commencèrent à paraître en 1836, lorsque le gouvernement espagnol, sous le ministère Mendizabal, édicta un décret de proscription contre les couvents ; il en vint successivement de nouvelles jusqu'en 1875. Mais ce n'est pas tout.

Au bas du cœur s'élançait dans une direction presque horizontale quelque chose de semblable à certains rejetons poussant au tronc des arbres ; et, à droite, se voit une excroissance s'élevant irrégulièrement, avec un nœud au tiers de sa longueur, en tout semblable pour la forme et pour l'éclat à un fil métallique, et mesurant à peu près huit centimètres ; tout auprès sort un fil de même nature, long d'un centimètre seulement. Enfin, on remarque comme deux petites branches, avec leurs rameaux, de deux centimètres environ ; et au pied du cœur une sorte de matière ayant l'apparence d'une pincée de laine brune.

Au mois de juillet 1872, les docteurs et les professeurs les plus compétents de la Faculté de médecine furent appelés à étudier cette végétation extraordinaire, et invités à dire le mot de la science. Leur rapport, comme tous ceux qui furent faits depuis, constate que la dessiccation du cœur est complète, il se résume ainsi : La science ne saurait expliquer d'une

manière suffisante ni l'apparition, ni la croissance de ce qu'on appelle épines ; et les soussignés n'hésitent pas à considérer ce fait comme surnaturel et miraculeux. Dans un deuxième examen scientifique, un docteur de la Faculté de Salamanque prétendit qu'il était possible d'expliquer naturellement la production des épines. Enfin, un troisième savant ne voulut pas se prononcer. La question reste donc pendante au tribunal de la science, et l'autorité diocésaine attend le moment que, dans sa prudence, elle jugera être opportun pour faire sur cette question une enquête plus approfondie, les différentes consultations faites jusqu'à présent n'ayant qu'un caractère absolument préliminaire.

Des hommes judicieux et instruits, qui ont examiné la sainte relique et étudié les faits avec le plus grand soin, tirent de leurs observations personnelles et des différents rapports rédigés par les médecins les déductions suivantes :

Il est impossible que les épines ne soient qu'un phénomène de végétation naturelle, car elles se sont produites contrairement à toutes les lois connues du règne végétal. En effet, le reliquaire, qui est hermétiquement fermé, ne présentait même pas de poussière en 1836 ; de plus, son contenu est parfaitement à l'abri de toute influence extérieure, si bien qu'aucune humidité ni aucun germe n'y sauraient pénétrer. La poussière qui se voit dans la partie inférieure du reliquaire est elle-même complètement desséchée ; du reste, la sainte relique se trouve dans un appartement tout exposé au soleil brûlant de l'Espagne et dont la fenêtre ouvre au midi. Les épines, au nombre de quinze, de longueur et de forme diverses, prennent des directions différentes et ne subissent aucune altération. Or, tous ces points étant formellement cons-

tatés par les hommes de la science eux-mêmes, on demande :

1° Comment se fait-il que ces épines, si elles ont leur racine dans cette poussière sèche et sans consistance, ne changent aucunement de place malgré leur longueur, et ne se brisent en rien malgré leur délicatesse, quand le reliquaire est fortement secoué? Comment expliquer aussi qu'elles ne se meuvent que lorsque le cœur lui-même reçoit une impulsion? N'est-ce pas une preuve que les différentes excroissances prennent dans le saint Cœur leur racine, mais que leur point de départ se trouve voilé par le dépôt de poussière? D'autant que les religieuses d'Albe affirment en avoir vu sortir les premières épines avant qu'il n'y eût trace d'aucun sédiment.

2° Le cœur et la poussière étant absolument desséchés, comment ces épines pourraient-elles être le produit d'une végétation purement naturelle? Où trouve-t-on un exemple de végétation quelconque sans humidité et sans air?

3° D'où pourrait venir et quel pourrait être le germe de cette plante singulière qui ressemble à une épine sèche? Et si des germes ou des graines quelconques ont pu pénétrer dans le reliquaire et s'y développer, comment le même phénomène ne s'est-il pas produit dans le reliquaire qui contient le bras de la Sainte lorsqu'il est placé exactement dans le même endroit et dans les mêmes conditions?

4° En donnant à l'objection une face nouvelle, en supposant que ces productions pourraient être le résultat du travail d'un polype quelconque dans ce cœur renfermé depuis trois cents ans, comprend-on un polype ou tout autre animalcule donnant à son travail cette forme à la fois étrange et variée, tantôt filant la laine, tantôt enduisant les épines d'un très beau vernis? Et puis, ne sait-on pas qu'aucun polype ne peut

vivre sans humidité, que cette règle est absolue en zoologie? D'ailleurs, à l'aide des plus forts microscopes et avec l'attention la plus persévérante, les docteurs eux-mêmes n'ont pu découvrir la moindre trace d'aucun être vivant.

De là nos observateurs concluent que si l'on veut éviter de reconnaître à ce fait étonnant un caractère surnaturel, il faut accepter des suppositions qui ne paraissent pas supporter l'examen. Donc, disent-ils, sans prétendre devancer le jugement de l'Eglise en prononçant que ce fait est miraculeux, nous trouvons avec Monseigneur de Salamanque qu'il est tout au moins merveilleux (1).

Plusieurs théologiens respectables se sont demandé quel sens on pouvait attribuer à ces épines dans lesquelles ils voient autre chose qu'un accident purement naturel. Nous donnons sommairement quelqueune de ces interprétations tout à fait personnelles.

Parmi les saints connus spécialement pour leur grande dévotion à la passion de Notre-Seigneur, on en cite plusieurs qui reçurent dans leur cœur l'impression des instruments de sa passion. Le cœur de sainte Véronique Giuliani, celui de sainte Claire de Montefalcone ayant été ouverts après leur mort, on constata juridiquement que les principaux instruments de la passion de Jésus-Christ y étaient imprimés d'une façon si nette et si distincte qu'elle excluait le moindre doute. Sainte Thérèse, qui médita toute sa vie sur les souffrances de son divin Epoux, fut stigmatisée dans son cœur. Son cœur fut percé comme celui de Jésus-Christ, non par la lance du soldat, mais par le trait de l'ange, et la blessure dessine une forme de croix sur la lèvre supérieure. Des cinq plaies du Sauveur celle-ci est la principale. Parmi les quinze épines qui croissent

(1) Albe fait partie du diocèse de Salamanque.

en la sainte relique, les deux grandes qui, bien plus considérables que les autres, ont la forme d'un clou, représentent la plaie des mains et celle des pieds ; les autres plus faibles les blessures faites par la couronne d'épines. Les excroissances branchues et celle qui ressemble au rejeton d'un arbre vigoureux figurent les verges de la flagellation, et le fil métallique avec son nœud la chaîne qui lia le Sauveur à la colonne. Enfin la petite masse laineuse tient la place de l'éponge qui servit à abreuver de fiel la bouche du divin crucifié. En sorte que les merveilleux phénomènes qui accompagnent le saint Cœur témoigneraient de la méditation amoureuse et continuelle de la séraphique Thérèse sur chacune des souffrances de son céleste époux, et affirmeraient une fois de plus aux hommes que le véritable amour de Dieu prend sa source dans la pensée fréquente des souffrances de Jésus-Christ, et consiste principalement dans les affections saintes qui s'ensuivent et dans les œuvres généreuses qui en sont le fruit. Il est d'autres interprétations également pieuses et plausibles que l'on pourra lire dans les ouvrages qui traitent spécialement du saint Cœur (1).

Les images du cœur de sainte Thérèse sont fort répandues en Espagne, et des miracles signalés ont été obtenus par le moyen de quelques-unes de ces images ayant touché la sainte relique.

(1) Voir : *Les Merveilles anciennes et nouvelles du Cœur de sainte Thérèse*. Ouvrage publié par le comité italien, se trouvant dans les magasins de piété.

— *Le Cœur de sainte Thérèse*, par M. Durand, curé de la Tronche, Isère. S'adresser à l'auteur.

— *S. Theresa y las espinas de su Corazon*. Ouvrage écrit en espagnol par M. Cardellach, prêtre de la mission, Salamanque.

CHAPITRE TREIZIÈME.

SAINTE THÉRÈSE ET LA FRANCE.

« Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'il aime. » Si de ces paroles de Jésus-Christ nous rapprochons celles de sainte Thérèse, nous comprendrons combien elle aimait la France : « En fondant le monastère de Saint-Joseph, dit-elle, mon dessein n'était point qu'on y menât une vie si austère et qu'il fût sans revenus. Mais ayant appris en ce même temps les ravages que commettaient les hérétiques en France et les rapides progrès qu'y faisait leur coupable erreur, j'en fus pénétrée de douleur ; et comme si j'y eusse pu quelque chose, je pleurais auprès de Notre-Seigneur, le suppliant de porter remède à de si grands maux : J'aurais volontiers donné mille vies pour sauver une seule de ces âmes que je voyais se perdre en si grand nombre dans ce pays. Mais n'étant qu'une pauvre femme et si imparfaite, me voyant impuissante à défendre les intérêts de la divine Majesté comme je l'eusse voulu, je résolus de faire le peu qui était en moi en suivant les conseils évangéliques avec toute la perfection qui me serait possible, et j'engageai le petit nombre de religieuses qui sont en ce monastère à embrasser le même genre de vie. »

C'est donc spécialement pour conserver à la France sa foi catholique que sainte Thérèse établit la Réforme de son Ordre dans toute sa rigueur.

La France est née au baptistère de Reims. De tous ses chefs, Clovis le premier mérita le nom de roi en fondant la patrie française qui, dans le dessein de Dieu,

devait avoir une origine toute chrétienne et recevoir une mission toute catholique. A peine Clovis fut-il baptisé que l'Eglise tressaillant d'allégresse lui adressa ses félicitations par la bouche du Souverain Pontife. Tous les peuples récemment baptisés ayant embrassé l'hérésie, la nouvelle nation commençait la série des nations catholiques, et, comme telle, devenait la fille aînée de l'Eglise. Elle se montra digne de ce titre sacré. Personne n'ignore la place que les rois très chrétiens donnèrent aux évêques dans les conseils de la nation, et le rôle fécond que remplit l'Eglise dans la législation qui fit de la France le plus noble des peuples. Pépin et surtout Charlemagne défendirent et dotèrent le Saint-Siège, et saint Louis se nommait lui-même le sergent du Christ. La France est la première aux croisades, aux missions évangéliques, aux bonnes œuvres et à tous les dévouements. C'est pourquoi de tout temps le Saint-Siège eut pour elle un amour de prédilection ; et tous les saints, de quelque pays qu'ils fussent, ont frémi de ses dangers et gémi sur ses malheurs : mais aucun d'eux n'exprima ce sentiment d'amour avec autant d'ardeur et d'éloquence que sainte Thérèse, personne ne fit de plus généreux sacrifices que la Mère du Carmel pour nous empêcher de devenir les victimes de l'hérésie.

Dieu qui avait sauvé miraculeusement la France en lui envoyant une vierge, une simple bergère pour conduire ses chevaliers à la victoire et faire sacrer son roi à Reims, la secourut dans un danger plus grand encore peut-être par le courage admirable d'une autre vierge. Pendant que l'hérésie, comme un torrent furieux, renversait les églises et les maisons de prière, souillant les autels et les choses saintes, et portant dans toutes les provinces des troubles et des dévastations jusqu'alors sans exemple ; la France cherchant en vain son salut en elle-même, il lui vint

à son insu de l'héroïque générosité d'une vierge née à Avila, ville autrefois bâtie par les chevaliers français qui avaient combattu pour délivrer l'Espagne du joug de l'infidèle. L'âme navrée à la vue de nos malheurs, Thérèse s'engageait, pour elle et pour ses filles, à renouveler les austérités en honneur dans les monastères des premiers siècles, à former ses enfants à la pratique de l'immolation la plus entière pour conjurer les effets de la colère de Dieu et briser enfin l'énergique effort de l'enfer.

Ce n'est pas avancer une assertion gratuite que d'attribuer à sainte Thérèse la conservation de la foi catholique en France, et par conséquent le salut de cette nation. Si l'on se reporte à la naissance de l'hérésie, si l'on considère les faits dans leur réalité et non sous les couleurs mensongères dont les ont revêtus le roman, le théâtre et une histoire faite pour tromper l'opinion qui ne peut aller aux preuves, on verra que la France, tranquille et unie dans sa foi séculaire, fut soudain bouleversée par les sectaires de cette doctrine qui excitait toutes les cupidités et favorisait toutes les révoltes. Nous n'avons pas à détailler ici les luttes sanglantes qui devaient s'ensuivre ; toujours est-il que les réformés commirent tout d'abord des crimes de toute sorte dont nos archives nationales font foi, et que les catholiques, peu ou point défendus par un gouvernement sans conscience, en vinrent plusieurs fois à se rendre justice eux-mêmes. Si les représailles d'un peuple irrité dépassèrent souvent les limites de la justice, l'Eglise n'hésita jamais à les condamner ; elle fut même la seule à demander qu'on épargnât ceux qui s'étaient faits ses bourreaux.

Pendant ce temps de calamités épouvantables, Thérèse et ses filles, s'offrant à Dieu pour victimes, le conjuraient de rendre la paix à l'Eglise et à la France.

Et en 1594, douze ans après la mort de la sainte Mère, Henri de Bourbon, comprenant que la foi catholique était l'âme de la France et que pour gagner Paris il fallait d'abord rentrer dans le giron de l'Eglise, revint à la religion de saint Louis. En même temps que son bon cœur lui faisait épargner sa capitale, son bon sens faisait toucher du doigt à ce prince la fausseté de l'hérésie dans laquelle il était né et qu'il avait défendue plutôt par politique que par conviction. Les ministres protestants avouant qu'on pouvait se sauver dans la religion catholique, et les évêques lui disant qu'il ne pouvait se sauver dans la prétendue Réforme maintenant qu'il connaissait la vérité, le roi de France conclut en disant : « Puisqu'il en est ainsi, je vais au plus sûr. »

L'abjuration de Henri IV et son avènement au trône ayant rétabli la paix, sainte Thérèse apparut à une âme très aimée de Dieu, madame Acarie de Villemort, qui demeurait à Paris, dont le mari avait pour ainsi dire dépensé sa fortune pour la cause catholique. Se montrant à elle revêtue de son habit religieux et toute rayonnante de gloire, la Réformatrice du Carmel avertit cette sainte dame qu'elle était destinée à établir les Carmélites en France, et qu'elle s'y devait employer. Vers le même temps, Notre-Seigneur apparaissait à la Vénérable Anne de Saint-Barthélemy, cette compagne inséparable de sainte Thérèse dans tous ses voyages de fondations, et entre les bras de laquelle la sainte Mère était morte, lui annonçant que les Carmélites déchaussées seraient bientôt établies en France ; il lui montra même quelques-unes des Françaises qui devaient entrer dans la première fondation. Madame Acarie s'ouvrant sur ce sujet à plusieurs ecclésiastiques parmi lesquels se trouvaient M. de Bérulle et M. de Brétigny, ils lui conseillèrent de ne point penser à cette affaire. Elle

obéit ; mais, six mois après, sainte Thérèse lui apparaissait de nouveau d'une manière plus frappante que la première fois, lui commandant de proposer encore la fondation des Carmélites et l'assurant qu'elle réussirait malgré tous les obstacles.

La sainte Mère choisissait pour cette œuvre excellente un agent digne d'elle. Madame Acarie qui, malgré son désir d'être religieuse, avait consenti à se marier pour obéir à ses parents, était connue dans tout Paris pour sa beauté, pour son dévouement à son mari et à ses enfants, pour la charité sans mesure qu'elle pratiquait journellement envers ses domestiques, envers les pauvres, les gens du peuple et toutes les personnes qui pouvaient avoir besoin de ses secours ou de ses conseils. Elle n'allait jamais à la cour quoiqu'elle eût pu le faire, et gardait dans ses vêtements la plus sévère simplicité. Quand le roi gagnait au jeu, son gain était en partie pour les pauvres de Madame Acarie ; la reine venait la visiter à son domicile et la surprendre au milieu de ses occupations incessantes, toutes de devoir et de charité. Son mari, catholique fervent, mais d'humeur parfois bizarre, avait pour elle une véritable vénération. Elle endura les plus rudes épreuves et les maladies les plus cruelles avec une patience angélique. Tout entière à ses devoirs et en même temps ne vivant que de Dieu, elle était fréquemment ravie en extase, et ses lumières spirituelles étaient si grandes que beaucoup venaient la consulter. Plus tard, elle entra au Carmel comme sœur converse sous le nom de sœur Marie de l'Incarnation, et trois de ses filles se firent également carmélites. Elle fut béatifiée par le pape Pie VI, en 1791.

Quelques jours après la seconde apparition de sainte Thérèse, madame Acarie, voulant recommander ses pauvres à madame Catherine d'Orléans, duchesse de Longueville, se rendit dans une église où elle savait

devoir la rencontrer. Mais, comme elle se disposait à présenter sa requête, elle entendit au fond de son cœur une voix qui lui dit : « Ne parlez pas à cette princesse de vos pauvres, parlez-lui seulement de la fondation du monastère ; c'est elle que j'ai choisie pour en être la fondatrice ». La bienheureuse obéit à cette voix du ciel, elle entretint la duchesse des seules Carmélites, lui exposant combien il était nécessaire qu'une personne influente se mît à la tête de l'établissement, et obtint par son crédit le consentement du roi. Madame de Longueville accepta le titre de fondatrice et promit de parler de cette affaire à la cour.

Il y eut ensuite une réunion des savants amis de la Bienheureuse, à laquelle assistait saint François de Sales qui portait grande estime à madame Acarie, pour traiter de l'établissement des Carmélites en France. Dès le commencement de la conférence, Dom Beau cousin dit à ceux qui la composaient : « Laissons de côté la raison humaine, écoutons le Saint-Esprit parler par la bouche de son humble et fidèle servante, madame Acarie. » En effet, cette sainte femme parla avec tant de sagesse sur la fondation des Carmélites et sur les apparitions qu'elle avait eues à ce sujet que tout le monde jugea qu'elle était animée de l'Esprit divin. « Après avoir examiné cette affaire avec attention, dit saint François de Sales, nous vîmes sans aucun doute que Dieu en avait inspiré le dessein, et qu'elle contribuerait à sa gloire et au salut d'un grand nombre de personnes. »

La duchesse de Longueville fut donc priée de solliciter à Rome la bulle dont on avait besoin pour établir l'Ordre en France, en demandant des Carmélites espagnoles pour sa fondation. De son côté, saint François de Sales en écrivit au Pape, lui rendant compte de tout ce qui s'était passé, et le suppliant d'autoriser cette utile entreprise pour le bien de

la religion ; en sorte que, le 13 novembre 1603, Clément VIII donna la bulle et la fit signer à tous les cardinaux présents.

En attendant l'arrivée des filles de sainte Thérèse qui devaient venir d'Espagne, madame Acarie réunit, avec le consentement de son époux, un certain nombre de personnes qui se sentaient appelées à devenir carmélites, leur donnant une supérieure capable de la remplacer en son absence. On acheta le prieuré de Notre-Dame-des Champs, au sein même de Paris, et cette sainte dame dirigea les ouvriers chargés de disposer la maison. Le roi Henri IV, qui comprenait l'importance d'avoir de tels intercesseurs auprès de Dieu, chargea son ambassadeur de parler au roi d'Espagne, et donna des lettres très pressantes à M. de Bérulle, son aumônier, depuis fondateur de l'Oratoire en France, qui partit accompagné de M. de Brétigny. Ce dernier était allé plusieurs fois en Espagne ; il y avait fait la connaissance des carmélites réformées dès la fin de l'année 1582, à Séville, où la Mère Marie de Saint-Joseph, l'amie intime de sainte Thérèse, était alors prieure. Déjà lié avec le Père Jérôme Gratien, il lui avait parlé ainsi qu'à la prieure de Séville d'introduire un jour les carmélites dans notre pays. Mais alors ce n'était guère le moment d'y bâtir des monastères ; autrement, nous dit Anne de Jésus, sainte Thérèse, qui avait parlé avec tant d'amour de la France, y fût venue elle-même fonder le premier couvent.

Enfin, tous les obstacles étant levés, l'on obtint six religieuses carmélites espagnoles, à la tête desquelles étaient la Mère Anne de Jésus, disciple chérie de sainte Thérèse, et la Mère Anne de Saint-Barthélemy. Ces saintes religieuses emportèrent avec elles le manteau de la Réformatrice et le souvenir si récent de ses

vertus. Dans toutes les villes de France où elles passèrent on les accueillit avec joie. Les couvents se disputaient l'honneur de leur donner l'hospitalité, les gentilshommes venaient au-devant d'elles, offrant de les loger en leurs châteaux. Elles arrivèrent enfin à Paris, où on les reçut avec enthousiasme, et elles prirent possession de leur monastère en chantant le psaume : *Laudate Dominum omnes gentes*, suivant la coutume de sainte Thérèse. Parmi les postulantes qui se présentèrent en grand nombre, la Mère Anne de Saint-Barthélemy reconnut celles que Notre-Seigneur lui avait montrées. Ainsi fut établi en France, en 1604, l'Ordre du Carmel réformé, le 15 octobre, jour qui allait être choisi pour célébrer dans l'Eglise la fête de sainte Thérèse.

La fondatrice espagnole du nouveau monastère de Paris, Anne de Jésus, fut, de l'aveu de tous les historiens, après la séraphique Mère, le plus grand sujet de la Réforme. Saint Jean de la Croix disait que si Dieu avait enlevé la Mère Thérèse à son Ordre, il lui avait laissé la Mère Anne de Jésus pour consoler ses enfants. La main de Dieu avait répandu avec profusion dans cette vierge les dons de la nature et de la grâce. Elle n'avait encore que treize ans, que le peuple, frappé de la sainteté, de la majesté et de la beauté qui éclataient en elle, l'avait appelée la Reine des filles, surnom qui fut comme une prophétie de son avenir. Sainte Thérèse, sans l'avoir vue, mais guidée par une lumière qui lui révélait les desseins de Dieu sur cette âme, lui écrivit ces mémorables paroles : « Je vous reçois, ma fille, non comme novice, mais comme ma coadjutrice dans l'œuvre de mes fondations. » Elle était à Salamanque quand son départ pour Paris fut résolu. Les habitants de la ville ne se résignaient pas volontiers à la perte d'un si grand trésor ; lorsqu'ils apprirent qu'on voulait emmener au loin leurs

chères Mères, leur émotion fut telle qu'on put craindre un soulèvement ; il fut donc convenu que le départ se ferait nuitamment et sans bruit, ce qui eut lieu. Anne de Jésus fonda aussi le Carmel de Dijon en 1605, celui de Bruxelles en 1607, puis ceux de Louvain et de Mons. Elle avait donné, en 1588, la première édition des œuvres de sainte Thérèse, qu'elle fit ensuite traduire en flamand et en latin. Elle fit plusieurs miracles et l'Eglise l'a déclarée Vénérable.

La Mère Anne de Saint-Barthélemy après laquelle, dit Fénelon, toute la France soupirait, arrêtée quelque temps par l'opposition des religieux Carmes, vit son indécision cesser lorsqu'elle entendit ces paroles retentir au fond de son cœur : « Pars, ma fille ; comme le miel attire les mouches, ces chères âmes se prendront à toi, comme les oiseaux se prennent à la glu, et elles me seront à jamais acquises. » Plus tard, elle fonda le monastère de Tours, en 1608, et en 1611 celui d'Anvers où elle mourut. Plusieurs princes vinrent assister à ses funérailles. Dieu manifesta sa sainteté par divers miracles. Nous avons déjà dit qu'elle était Vénérable, la cause de sa béatification étant pendante à la Sacrée Congrégation des Rites.

Les quatre autres carmélites espagnoles étaient : Isabelle des Anges, qui demeura toujours en France ; elle y fonda le Carmel de Bordeaux en 1616, et en 1618 celui de Limoges, où elle passa de cette terre au ciel. Après sa mort, son visage parut plus beau qu'auparavant ; on lui attribue plusieurs miracles, et elle est également déclarée Vénérable. Béatrix de la Conception, qui était d'une des premières familles d'Espagne. Le jour où l'on prit possession de la maison de Paris, la Mère Anne de Jésus lui ordonna de faire la lecture au réfectoire. Elle obéit sans répliquer, quoiqu'elle ne connût pas la langue française ; elle avait le don des miracles ; elle revint à Salamanque

où elle mourut. Les deux autres Mères espagnoles étaient Isabelle de Saint-Paul et Eléonore de Saint-Bernard qui parlait déjà le français. L'admiration de M. de Bérulle pour ces saintes religieuses était si grande qu'il écrivait à madame Acarie : « Si sainte Thérèse eût vécu, elle n'eût pu nous donner mieux qu'en venant elle-même. »

En vain la Révolution renouvela l'œuvre de destruction du protestantisme ; sans parler de ses religieux récemment dispersés, le Carmel, plus vivace que jamais, compte aujourd'hui en France près de cent vingt monastères de filles de sainte Thérèse qui leur a légué son zèle apostolique et sa parfaite pauvreté. Au fond, la France est toujours vigoureuse ; cet arbre planté par la main de Dieu dominera encore les cimes de l'univers, puisqu'il emplit de ses fruits abondants les greniers du ciel. Non seulement de toutes les nations elle fournit en plus grand nombre les missionnaires et les sœurs de charité, mais elle donne aussi le plus de carmélites : à cause de cela, elle résistera aux plus furieux orages, elle étendra encore sur le monde ses rameaux fleuris au soleil de la foi.

La France n'apprécie peut-être pas assez la grandeur du don que Dieu lui fait en ses nombreuses carmélites ; cela tient à notre instruction religieuse devenue trop superficielle et au caractère particulier de notre nation. Chez nous, on estime les sœurs de charité, on comprend moins les carmélites. Le Français, naturellement actif et remuant, se sent en général peu porté à la vie contemplative ; il préfère servir Notre-Seigneur comme Marthe que de lui tenir compagnie et de le goûter comme Marie-Madeleine, quoique le divin Maître affirme que Marie a choisi la meilleure part. La vie contemplative est la plus noble et la plus parfaite, parce qu'elle applique à Dieu

l'homme tout entier. Pendant que dans la vie active on travaille à instruire le prochain ou à le soulager, qu'on exerce les œuvres de miséricorde envers les membres faibles et infirmes de Jésus-Christ, le contemplatif s'occupe d'aimer Dieu, de consoler le cœur de Dieu ; il lui parle sans cesse, s'unit étroitement et entièrement à lui par les exercices de la vie la plus mortifiée ; la solitude, l'oraison, la pénitence séparant l'âme du monde, la détachent d'elle-même pour la livrer tout entière à son Seigneur qui vient prendre avec elle ses délices et se dédommager en sa compagnie des offenses, des froideurs et des indifférences de tant d'autres créatures. Toute-puissantes sur le Cœur de leur divin époux, ces âmes savent tout obtenir de lui et elles le réconcilient avec le monde : « Que deviendrait le monde, disait Jésus-Christ à sainte Thérèse, si je n'avais égard aux religieux ! »

La première place dans les Ordres religieux de femmes revient de droit aux Carmélites, non seulement parce qu'elles portent un courage mâle dans un corps délicat et faible, que la plus rude pénitence leur est une joie et les vertus héroïques un des besoins de la vie ; mais surtout parce qu'elles se sacrifient ainsi pour la vie de l'Eglise, pour lui obtenir des pasteurs capables de la défendre et de l'instruire ; en sorte que si les Ordres actifs sont les membres de l'Eglise, les Carmélites en sont comme les artères ; si les autres pansent les malades et enseignent les ignorants, elles gagnent les âmes à Dieu. Les filles de sainte Thérèse sont autant de flèches ajustées par leur Mère au cœur des justes et des pécheurs : pendant que le prêtre combat dans la plaine avec le glaive de la parole, les vierges du Carmel, à l'abri dans son enceinte, frappent de loin et renversent aux pieds du grand Roi des âmes qui ignorent d'où le coup est parti ; et elles frapperont ainsi jusqu'à ce que l'en-

nemi du genre humain soit définitivement relégué dans l'abîme : « Je ne veux pas que vous soyez des femellettes, écrivait sainte Thérèse à Anne de Jésus, mais bien plutôt de vaillants soldats de Jésus-Christ. » « Ces Thérésiennes, disaient les protestants quelque temps après l'arrivée des Carmélites en France, finiront par nous convertir tous à la foi catholique, que nous le voulions, ou que nous ne le voulions pas. »

Ce courage qui consiste à s'immoler soi-même est de tous le plus généreux, le plus héroïque et aussi le plus utile ; c'est la doctrine de l'Église, le sentiment des Pères et de tous les saints. Peu d'hommes rendirent plus de services à l'Église que le grand contemplatif saint Antoine. Non seulement les fidèles du monde entier s'humiliaient devant ce héros de la pénitence et de l'oraison, mais les empereurs et les rois l'honoraient ; ils lui écrivaient pour se recommander à ses prières, lui demandant qu'il voulût bien leur répondre et les consoler par ses lettres. L'expérience du fait de sainte Thérèse suffirait à démontrer que les savants apprennent moins dans leurs livres que les contemplatifs dans leurs rapports avec Dieu. Le grand Athanase, patriarche d'Alexandrie, appela saint Antoine pour l'aider à convaincre les Ariens ; le solitaire vint, confondit les hérétiques par sa prédication et étonna grandement les païens eux-mêmes par les raisons profondes et solides qu'il apportait en faveur de la vérité. Il eut des discussions avec de grands philosophes qui, venus vers lui pour se moquer de sa simplicité, ne savaient que répondre à l'Esprit divin qui parlait par sa bouche et s'en retournaient convaincus, Dieu leur prouvant ainsi que *la piété est utile à tout*.

Ce serait du reste une illusion de croire que les filles de sainte Thérèse ne connaissent pas le travail des mains ; leur Réformatrice n'entendit jamais qu'il en fût ainsi ni pour elle-même, ni pour les autres. A

la vérité, l'oraison et le chant de l'office occupent dans leur vie une très large place, mais dans le monastère chacune a son emploi et ses occupations, et les récréations ne sont pas autre chose que le travail des mains fait en commun. Les vrais amis de Dieu le remercieront toujours de s'être choisi dans notre pays ces vierges vaillantes qui reproduisent chacune l'image fidèle de leur Mère ; ils aimeront à les aider, à leur témoigner l'estime et l'honneur qui leur reviennent en retour des immenses services qu'elles rendent aux âmes et à la société tout entière.

Un épisode de notre histoire contemporaine terminera ce chapitre. Les Français ayant envahi l'Espagne arrivèrent à Médina-del-Campo, et les Carmélites se retirèrent devant nos soldats qui entrèrent dans le monastère. Ceux-ci pénétrèrent partout, excepté dans la cellule qu'avait occupée sainte Thérèse, la porte résistant à tous leurs efforts. Dans cette cellule se trouvait une statue de la Sainte, si belle qu'on eût cru voir la Mère elle-même. Avant de fuir, la Prieure, s'adressant à la Sainte représentée par son image, lui dit : « Sainte Mère, vous qui avez toujours obéi et qui en cela nous avez donné de si grands exemples, au nom de l'obéissance, en ma qualité de prieure de ce monastère, je vous ordonne de ne pas vous montrer et de ne laisser entrer personne dans votre cellule. » Cependant les soldats se mirent à cribler de balles les contrevents de la chambre, puis ils cherchèrent à en percer les murs. Quand de guerre lasse ils s'arrêtèrent, il s'en fallait seulement de l'épaisseur d'une coquille d'œuf que le mur ne fût à jour, tandis que la clef de la cellule, oubliée par mégarde, était exposée à tous les regards sur l'appui d'une fenêtre, sans qu'aucun soldat s'avisât de la remarquer.

Si des Français offensèrent alors sainte Thérèse qu'ils ne connaissaient guère, aveuglés qu'ils étaient

par l'esprit impie de la Révolution, des Français aujourd'hui répareront cette faute nationale en allant vénérer dans les lieux où elle vécut celle qui fut une bienfaitrice insigne et comme une mère spirituelle pour notre pays. Tous les catholiques en France lui voueront une affection profonde, propageront son culte et s'appliqueront à célébrer le plus solennellement et le plus pieusement possible les fêtes de son troisième centenaire.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

TROISIÈME CENTENAIRE DE SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS.

Dieu a fait les siècles pour son Christ et pour son Eglise, et il les continue jusqu'à ce que le temps aille se fondre dans l'éternité. Un siècle mesurant la limite la plus reculée de la longévité humaine semble fermer une période et en ouvrir une nouvelle; en sorte qu'à cent ans de distance les mêmes chiffres rappellent au souvenir les hommes et les faits du siècle précédent. L'Eglise, sortie sur le Calvaire du côté de Jésus-Christ, ayant puisé sa vie dans le trépas de son époux, la mort des siens ne peut lui apporter que des sujets de joie, des commencements de triomphe et de gloire; aussi elle emploie chaque jour de ses années d'épreuve à célébrer la mort de ses grands saints. Mais, au retour de chaque période séculaire, elle donne à cette date une solennité plus grande et un éclat sans égal. Aux centenaires récemment fêtés de saint Benoît et de sainte Catherine de Sienne va succéder, en octobre 1882, celui de sainte Thérèse.

Ce centenaire est d'une importance majeure et revêt un caractère tout particulier, Dieu ayant suscité cette grande Sainte spécialement pour secourir son Eglise, et l'Eglise traversant en ce moment une crise dont la gravité exceptionnelle n'échappe à personne. Le protestantisme qu'elle parvint à arrêter s'éteint maintenant dans les ténèbres du rationalisme ; ses docteurs se font catholiques ; il n'a de défenseurs que les pouvoirs séculiers qui l'ont asservi, s'en déclarant les pontifes et les maîtres. La saine doctrine catholique dans toute son intégrité est plus que jamais en honneur parmi les fidèles ; les pasteurs et le troupeau confessent avec amour le magistère infaillible de Pierre, qui sera le salut de la société en même temps que la lumière des âmes. Mais la funeste erreur du libre examen n'a pas laissé de se développer jusque dans ses dernières conséquences qui sont la négation du droit de Dieu sur la terre ; et la foule, trompée par ce qu'on est convenu d'appeler les principes modernes, comme si la vérité n'était pas éternelle, se demande qui l'emportera, de l'Eglise ou de la Révolution, les âmes des peuples devant être le prix de la victoire. Sainte Thérèse et ses enfants prennent la défense des intérêts de Dieu et de sa gloire, mais, soldats pacifiques, ils ne combattent que par la prière ; victimes innocentes, ils ne versent que leur propre sang sous la discipline et le cilice ; ne sacrifiant qu'eux-mêmes, ils ne font violence qu'au cœur de Jésus-Christ, arche d'alliance de la miséricorde divine ; c'est assez pour que nous attendions le salut avec confiance, pourvu que nous sachions entrer avec générosité et selon nos forces dans leurs sentiments de zèle et de pénitence.

En plus de cette raison tirée de la mission de sainte Thérèse, une autre qui lui est toute personnelle nous engage à célébrer son centenaire avec ferveur. Parmi les habitants du ciel, Thérèse de Jésus brille

d'un éclat si grand que l'auréole de sa gloire est complète et ne laisse rien à désirer. Sans pouvoir être comparée aux apôtres, elle a reçu dans l'Eglise une mission toute apostolique tendant directement au salut des âmes. Sans avoir la palme des martyrs, elle en a le mérite, elle qui, à peine âgée de sept ans, voulut donner sa vie pour Jésus-Christ. Elle en éprouva la souffrance quand, ayant reçu dans son cœur une blessure vraiment mortelle, elle vécut ainsi pendant vingt-trois ans pour endurer un martyre d'amour que les plus grands tourments seuls, disait-elle, seraient capables de soulager. Avec saint François d'Assise elle est au premier rang des Séraphiques. Elle porte les stigmates de la passion non dans les différents membres de son corps, mais dans son cœur transverbéré. Elle prend place parmi les Docteurs de l'Eglise sans en avoir le titre, puisque sa doctrine est appelée l'aliment des âmes. Elle a rang parmi les fondateurs d'Ordre, parce qu'elle a fondé à nouveau le plus ancien et le premier de tous les Ordres religieux. Enfin, ses vertus héroïques, ses nombreux miracles, la parfaite conservation de son corps et de son cœur, tout en sainte Thérèse est réuni pour provoquer l'admiration et l'amour.

N'oublions pas un des plus beaux rayons de sa couronne. Si saint Joseph, le parfait époux de Marie, le seul qui exerça sur le Verbe fait chair l'autorité du Père éternel, a été proclamé patron de l'Eglise universelle, nous le devons en grande partie à sainte Thérèse qui la première rendit célèbre le culte de ce grand saint, qui bâtit douze églises en son honneur, alors qu'il n'y en avait encore aucune. « Je pris saint Joseph pour avocat et pour patron, dit-elle, et je me recommandai instamment à lui. Je ne me souviens point de lui avoir jamais rien demandé qu'il ne me l'ait obtenu. Il semble que Dieu donne aux autres

saints la grâce de nous secourir dans tel ou tel besoin ; mais j'ai fait l'expérience que saint Joseph nous assiste dans tous, quels qu'il soient, Notre-Seigneur voulant nous donner à entendre que de même qu'il lui a été soumis ici-bas, ainsi il ne peut rien lui refuser au ciel. Plusieurs personnes que j'exhortai à avoir recours à lui en ont fait l'expérience ; aussi le nombre de ceux qui l'invoquent s'augmente chaque jour, et les effets de son intercession démontrent de plus en plus la vérité de mes paroles... Je voudrais persuader à tout le monde d'honorer ce grand saint, tant j'ai éprouvé de fois le crédit dont il jouit auprès de Dieu. Je n'ai rencontré personne qui ait eu pour lui une dévotion véritable sans faire de grands progrès dans la vertu, car il favorise d'une manière frappante l'avancement spirituel de ceux qui se recommandent à lui. Depuis quelques années, au jour de sa fête, je lui demande toujours une grâce spéciale qui m'est toujours accordée, ou si la demande n'était pas aussi droite qu'il me semblait, il la redressait parfaitement pour en retirer un plus grand bien. Je conjure pour l'amour de Dieu ceux qui ne me croiraient pas d'en faire l'épreuve. Que celui qui n'aura point de maître pour apprendre à faire oraison prenne ce grand patriarche pour directeur, et il ne s'égarera pas en chemin. »

Les paroles et les actes de sainte Thérèse ont porté leur fruit. Le chef de la sainte famille, le patron de l'Eglise universelle se doit à lui-même de protéger ceux qui seront dévots à son illustre servante et d'aider ceux qui travaillent à la glorifier, spécialement pour son centenaire. Elle-même a reçu de Notre-Seigneur la promesse que son intercession n'éprouverait jamais de refus : « Ne doute point, ma fille, lui disait-il, que je ne fasse tout ce que tu peux me demander ; je te promets d'exaucer toutes tes prières, sachant bien que tu ne me demanderas rien que pour

ma gloire ; n'aie point le moindre doute là-dessus. »

Lorsque le lecteur aura parcouru ce petit livre, qu'il ne pense pas connaître Thérèse de Jésus. S'il est impossible de parler d'elle sans être beaucoup au-dessous de la vérité, comment quelques pages pauvres et froides pourraient-elles donner une juste idée de cette incomparable Mère ? Puissent-elles du moins en engager un certain nombre à la prier et à l'aimer, et donner à tous le désir de la connaître davantage ! Puissent-elles contribuer en quelque chose à développer en France le zèle qu'elle a le droit d'attendre de nous, quand l'Espagne et l'Italie, dans leur pieux enthousiasme, se disposent à tout faire pour la gloire de celle à qui Jésus-Christ a dit : « Désormais, mon honneur est le tien, et ton honneur est le mien. »

PETIT TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DE LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE.

DATE		AGE de la sainte.
1515	Le 28 mars, Thérèse vient au monde ; elle est baptisée le même jour.	
1522	Elle part avec son frère Rodrigue pour chercher le martyre au pays des Maures.	7 ans.
1529	Elle prend certains goûts mondains.	14 ans.
1531	Elle entre comme pensionnaire chez les Augustines.	16 ans.
1533	Le 2 novembre, elle entre au couvent de l'Incarnation pour se faire carmélite.	18 ans et 7 mois
1534	Elle fait sa profession un an après.	19 ans.
1535	Elle tombe gravement malade.	20 ans.
	Elle est miraculeusement guérie par saint Joseph	24 ans.
1541	Elle abandonne l'oraison mentale.	26 ans.
1542	Elle reprend ce saint exercice.	27 ans.
1555	Elle entre dans sa vie de grande sainteté.	40 ans.
1559	Son cœur est transverberé par le trait de l'ange. Elle pense à fonder un monastère de la Réforme	44 ans.
1560	Elle fait vœu d'accomplir en tout ce qu'elle connaîtra être le plus parfait	45 ans.
1562	Le 24 août, elle fonde à Avila le monastère de Saint-Joseph.	47 ans.
1568	Fondation du premier monastère de Carmes déchaussés, à Durvelo.	53 ans.
1571	Fondation du monastère d'Albe.	56 ans.
1578	On cherche à détruire le Carmel réformé.	63 ans.
1579	Le Carmel réformé forme une province séparée.	64 ans.
1582	Le 4 octobre, Thérèse meurt à Albe.	67 ans six mois.
1583	Le 4 juillet, première ouverture de son tombeau.	
1585	Le saint corps est transporté à Avila.	
1586	Il est renené à Albe.	
1614	Thérèse est béatifiée le 24 avril.	
1622	Elle est canonisée le 12 mars.	
1760	Son tombeau est ouvert pour la dernière fois ; et le saint corps est mis dans une châsse d'argent.	

MAXIME DE SAINTE THÉRÈSE

QU'ON TROUVA ÉCRITE DE SA MAIN DANS SON BRÉVIAIRE

Que rien ne te trouble !
Que rien ne t'effraie !
Tout passe,
Dieu ne change pas.

La patience obtient tout.
A qui possède Dieu
Rien ne fait défaut.
Dieu seul suffit !

PETIT CANTIQUE A SAINTE THÉRÈSE

POUR LES ENFANTS

Sur l'air du cantique de Bernadette à la grotte, qui a pour refrain : Ave Maria.

REFRAIN

Louons, aimons }
Thérèse et Jésus } *bis.*

Toute jeune encore
Vous partez, enfant,
Dans le pays More
Verser votre sang.

Mais Jésus modère
Votre sainte ardeur :
Restez sur la terre
Servir le Seigneur.

Gardez votre vie ;
Pour gagner le ciel,
Fille de Marie,
Entrez au Carmel.

Apportant la flamme,
L'ardent séraphin
Blessera votre âme
De son trait soudain.

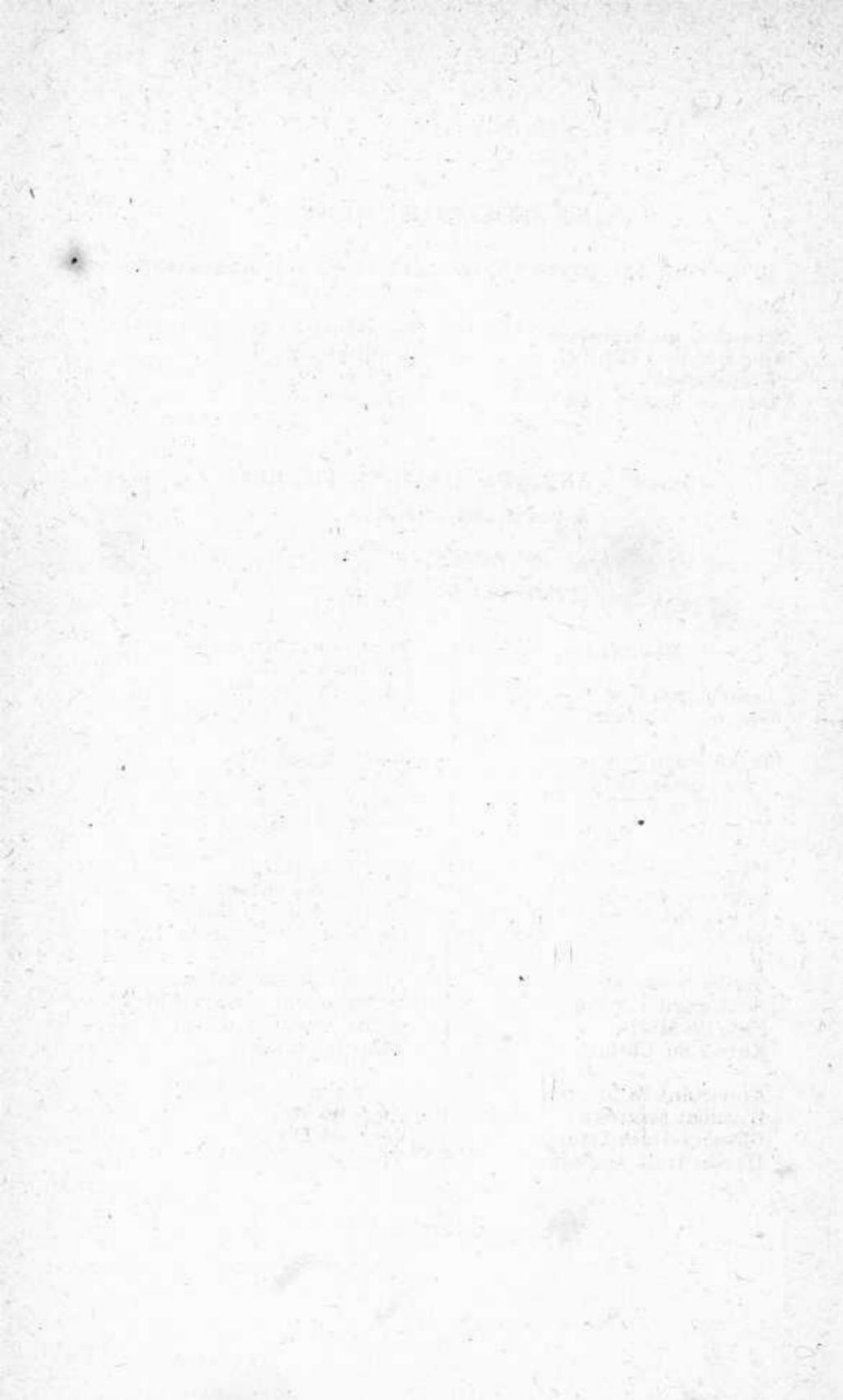
Vous serez martyr
Du divin amour
Qui vous fera dire :
Je meurs chaque jour.

Jésus, mon envie,
Jésus, mon désir,
Pour vous, ô ma vie.
Souffrir ou mourir !

Par votre prière
Gardez vos enfants :
Comme vous, ô Mère,
Qu'ils soient innocents !

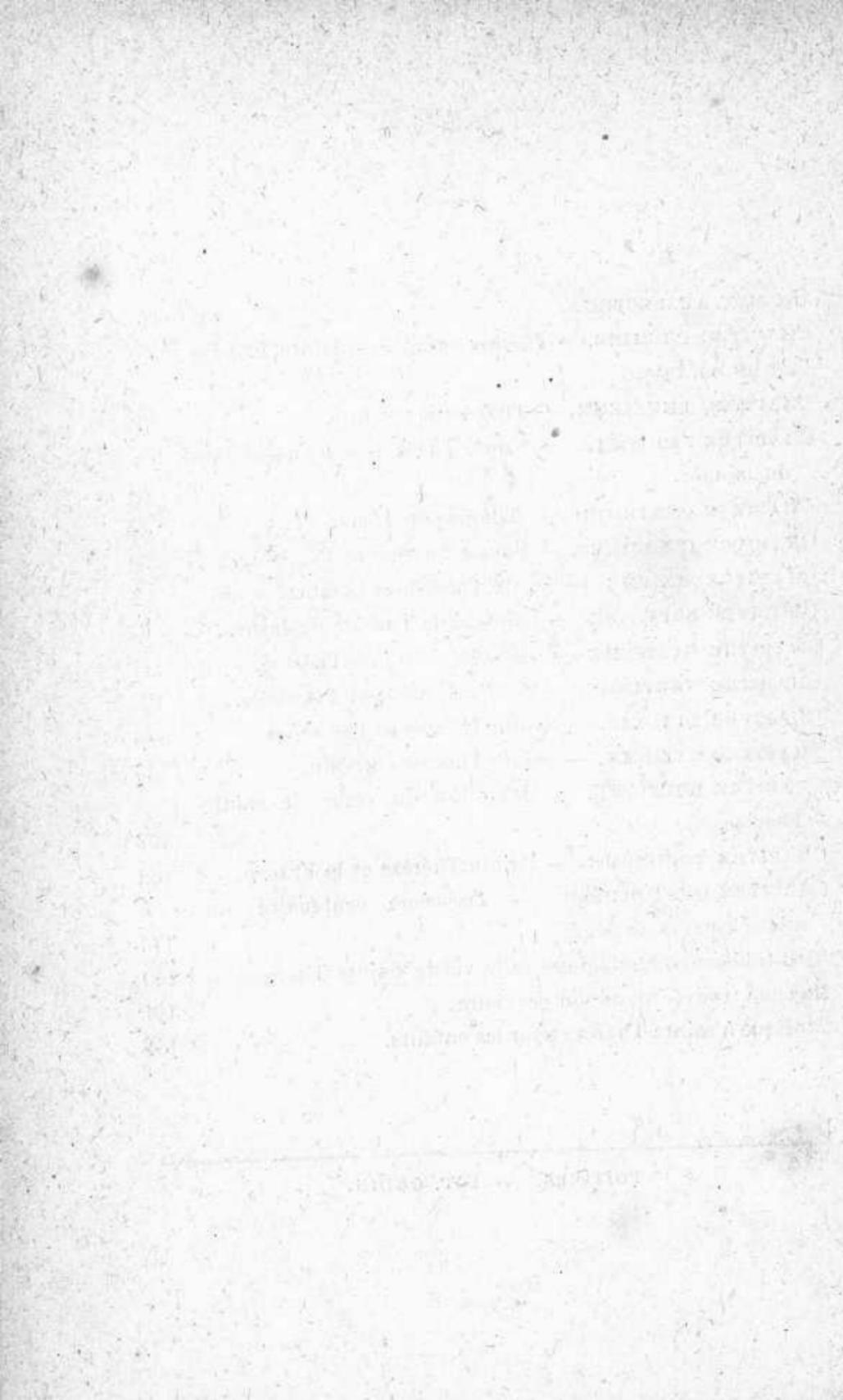
Aimant le bon Maître,
Qu'ils soient vos vrais fils !
Qu'ils méritent d'être
Dans le paradis :

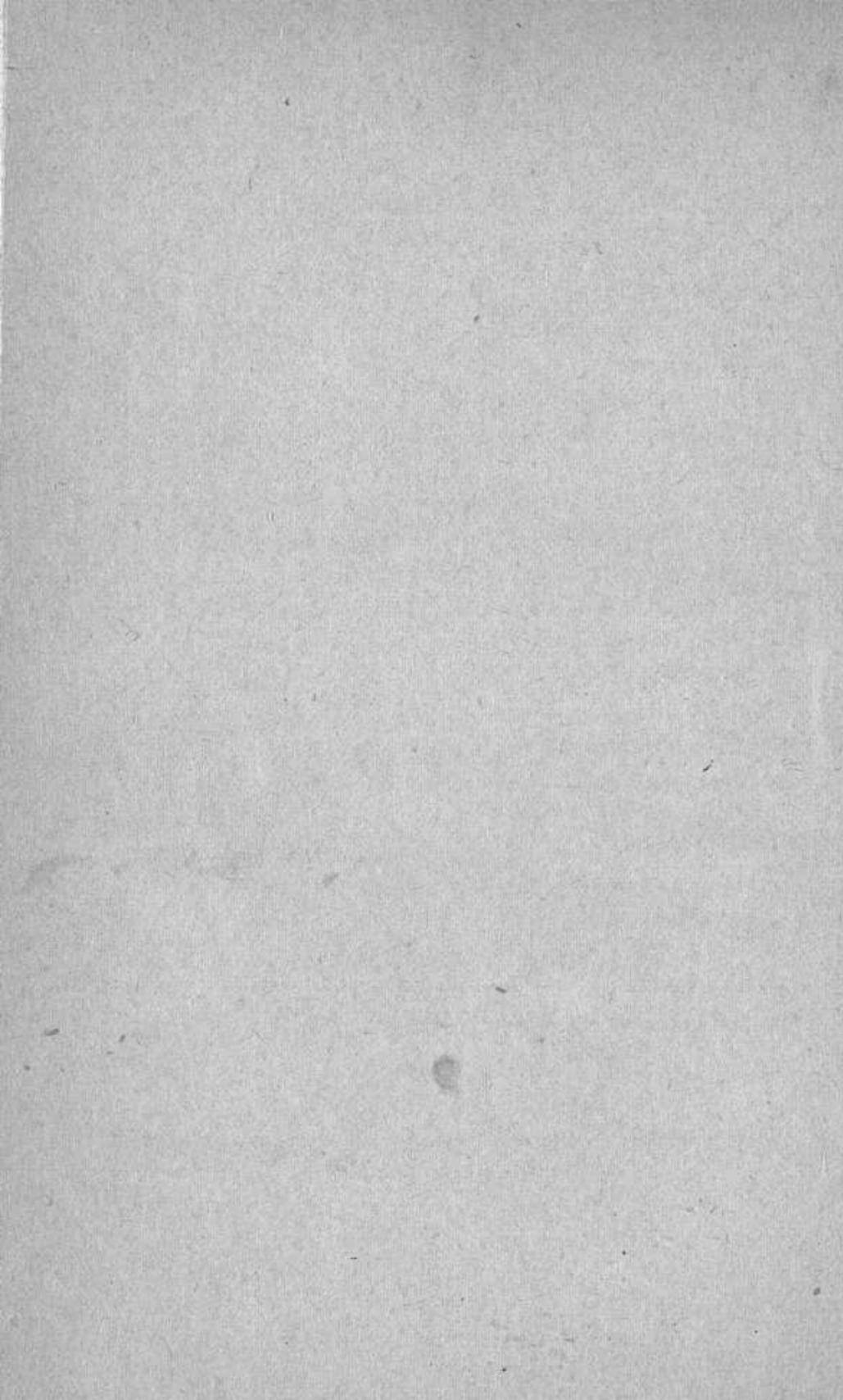
Pour aimer sans cesse
Avec les élus
Jésus et Thérèse
Thérèse et Jésus !



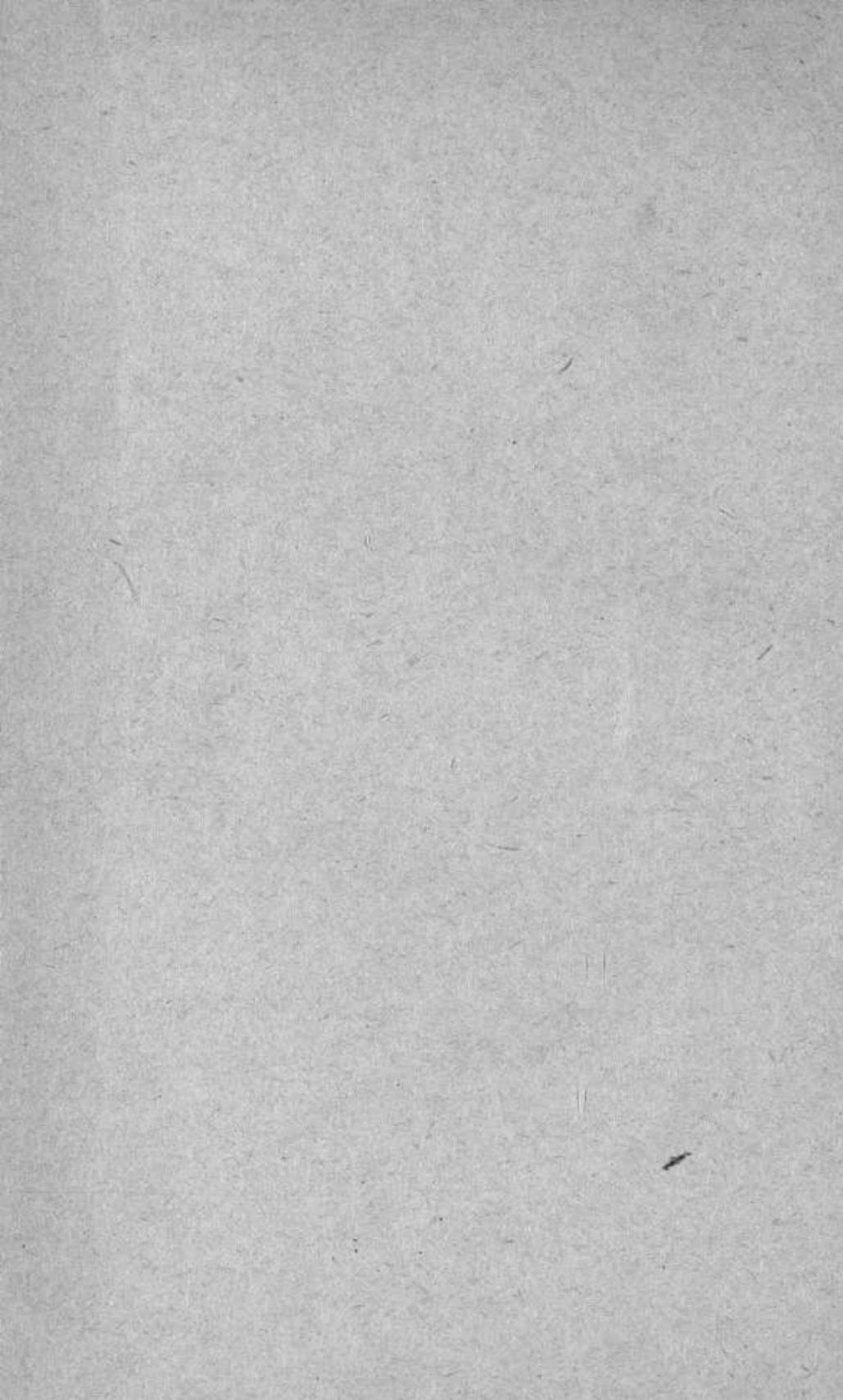
TABLE

UN MOT AU LECTEUR.	v
CHAPITRE PREMIER. — Thérèse enfant. — Sainte Thérèse et les enfants.	1
CHAPITRE DEUXIÈME. — Thérèse jeune fille.	10
CHAPITRE TROISIÈME. — Sainte Thérèse et les personnes du monde.	21
CHAPITRE QUATRIÈME. — Thérèse de Jésus.	35
CHAPITRE CINQUIÈME. — Sainte Thérèse et l'Église.	54
CHAPITRE SIXIÈME. — Sainte Thérèse et la mort.	4
CHAPITRE SEPTIÈME. — Sainteté de Thérèse de Jésus.	97
CHAPITRE HUITIÈME. — Miracles de sainte Thérèse.	111
CHAPITRE NEUVIÈME. — Sainte Thérèse et l'Oraison.	122
CHAPITRE DIXIÈME. — Sainte Thérèse et la science.	136
CHAPITRE ONZIÈME. — Sainte Thérèse écrivain.	146
CHAPITRE DOUZIÈME. — Merveilles du cœur de sainte Thérèse.	152
CHAPITRE TREIZIÈME. — Sainte Thérèse et la France.	162
CHAPITRE QUATORZIÈME. — Troisième centenaire de sainte Thérèse de Jésus.	175
Petit tableau chronologique de la vie de Sainte Thérèse.	180
Maxime trouvée dans son bréviaire.	181
Cantique à sainte Thérèse pour les enfants.	181









MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa
de Jesús.

Número.....

Estante.....

Tabla.....

Precio de la obra..... Ptas.

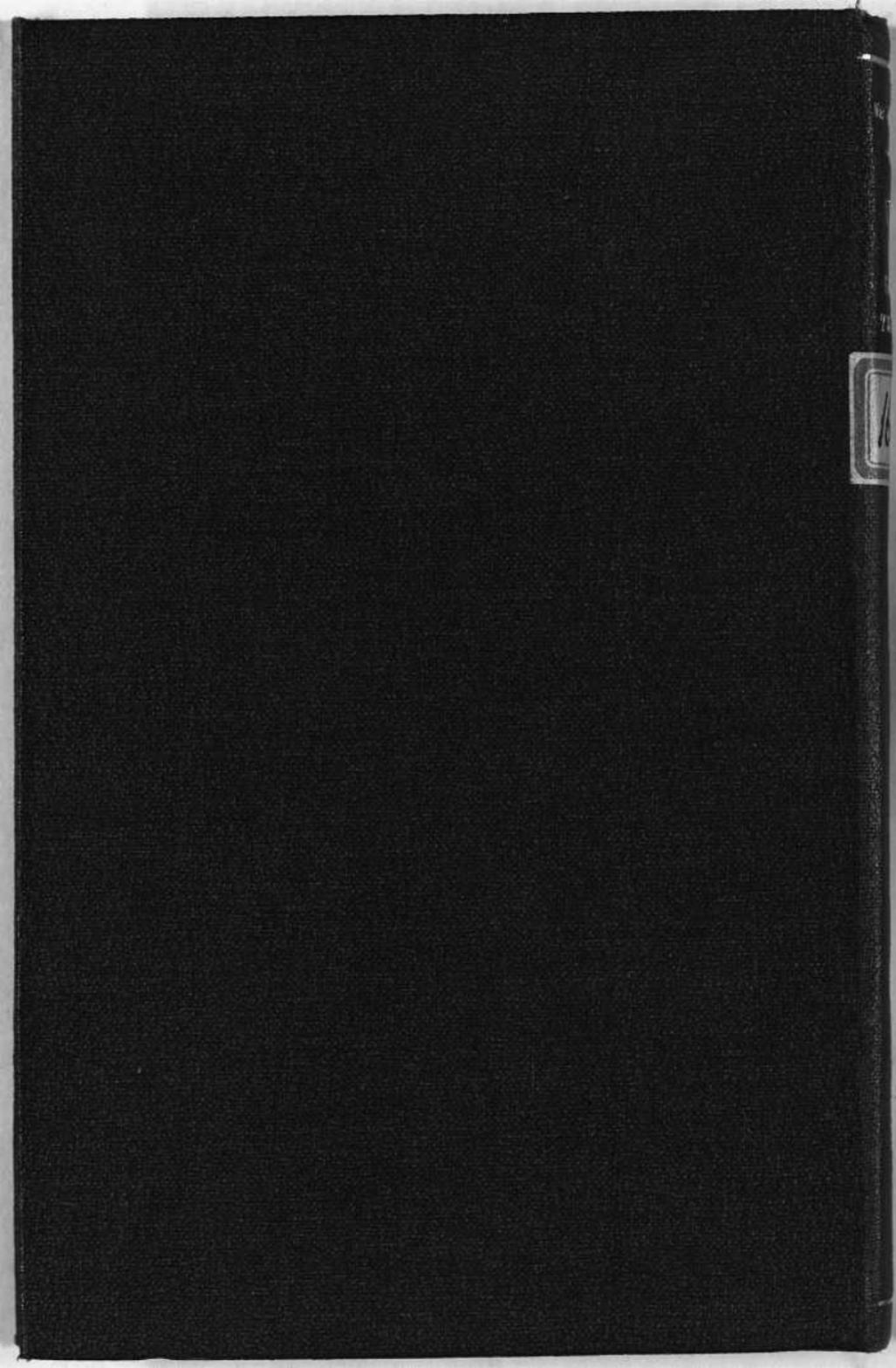
Precio de adquisición. »

Valoración actual..... »

1638

12

3



Marie-Joséph

VIE
DE
SAINTE
THÉRÈSE

1638.
